

Goldfinger

Fleming, Ian

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IAN FLEMING

JAMES BOND 007

Goldfinger ✓

Bons baisers de Paris

Opération Tonnerre

Motel 007 ou l'espion qui m'aimait

On ne vit que deux fois

L'homme au pistolet d'or

Meilleurs vœux de la Jamaïque

ROBERT LAFFONT

IAN FLEMING

**JAMES
BOND**



007

* *

ÉDITION ÉTABLIE
PAR FRANCIS LACASSIN



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1986 pour la bibliographie

ISBN : 2-221-08816-6

GOLDFINGER

(Goldfinger)

Traduit de l'anglais
par J.-F. Crochet

Première partie

CONCOURS DE CIRCONSTANCES

CHAPITRE PREMIER

Réflexions devant un double bourbon

James Bond, dans la salle d'attente de l'aéroport de Miami, se livrait à des considérations sur la vie et la mort, après avoir avalé deux doubles bourbons.

Tuer faisait partie de son métier. La chose ne lui plaisait guère, mais, lorsqu'il y était obligé, il la faisait de son mieux et l'oubliait le plus vite possible. En tant qu'agent secret dont le matricule était précédé du rarissime double 0 (ce qui lui conférait le droit de tuer où et quand il le jugeait bon), il était de son devoir de considérer la mort avec autant de calme qu'un chirurgien. Lorsque cela arrivait, c'est qu'il n'y avait pas d'autre solution à envisager. Les regrets étaient superflus. Bien plus, l'idée de la mort était profondément ancrée en James Bond.

Malgré cela, il avait ressenti une curieuse impression lorsque le Mexicain était mort. Non pas que l'homme n'eût pas mérité de mourir : c'était un de ces bandits qu'à Mexico on nomme *capungo*, c'est-à-dire un tueur qui tue pour quarante pesos, somme ridicule équivalant à peu près à vingt-cinq shillings. (Quand même, on avait dû lui donner davantage pour essayer de tuer Bond.)

Il suffisait de le voir pour comprendre qu'il avait dû faire de la corde raide entre la souffrance et la misère depuis qu'il avait été mis au monde. Il était presque certain que sa mort avait été une délivrance.

Pourtant lorsque (moins de vingt-quatre heures plus tôt) Bond l'avait tué, la mort s'était emparée du *capungo* avec une telle rapidité que l'exécutant avait eu l'impression de voir, sur les lèvres du Mexicain, le souffle de la vie qui s'échappait comme un oiseau.

Quelle différence extraordinaire il y avait entre un corps que la vie emplissait et un cadavre où elle n'a laissé que le vide ! On est en présence de quelqu'un et, brusquement, il n'y a plus personne.

Ce corps avait été un Mexicain, avec un nom, une adresse, un permis de travail, peut-être même un permis de conduire. Et soudain quelque chose était sorti de lui, de son enveloppe de chair et de vêtements misérables, et il n'était resté qu'une sorte de sac de papier, attendant le balayeur. Cependant ce quelque chose qui s'était échappé de cette crapule de Mexicain était bien plus important que toute la ville de Mexico.

Bond jeta un coup d'œil à l'arme dont il s'était servi. Le tranchant de sa main droite était rouge et gonflé, et une ecchymose ne tarderait certainement pas à y apparaître. Bond ouvrait et fermait la main blessée, tout en nouant ses doigts à ceux de la main gauche. Il n'avait cessé de répéter cet exercice, durant le bref voyage qui l'avait conduit à Miami. L'exercice était douloureux, mais en entretenant une bonne circulation du sang il hâterait la guérison.

Bond songea avec cynisme qu'il aurait peut-être à se resservir de cette, arme plus tôt qu'il ne le pensait.

« Les National Airlines annoncent le départ de leur vol NA 106 vers New York. Messieurs les passagers sont priés de se présenter à la sortie n° 7. »

Il y eut un déclic et le haut-parleur se tut. Bond jeta un coup d'œil à sa montre. Il lui restait encore dix bonnes minutes avant le départ de son vol. Il appela la serveuse et commanda un autre double bourbon, avec de la glace. Lorsque sa consommation lui fut servie, il fit tourner le bourbon autour de la glace pour la faire fondre. Il but la moitié de son verre, d'un trait, s'installa confortablement, en appuyant le menton dans le creux de sa main gauche, et regarda le tarmac.

La mort du Mexicain avait mis un terme à une mission particulièrement désagréable. Probablement une des plus dangereuses dont on l'eût chargé jusqu'à présent.

Et dire qu'il avait été si heureux de quitter le quartier général de Londres pour aller travailler dans un pays chaud et ensoleillé !

Le gang de l'opium, auquel il s'était attaqué, vendait sa drogue dans un café appelé *Madre de Cacao*. L'opium s'y vendait à un prix raisonnable et il suffisait de passer sa commande au garçon quand il venait vous demander ce que vous désiriez boire. Ensuite il suffisait d'aller payer à la caisse, où le prix de la consommation était majoré du prix de la drogue.

Mais un jour le gouvernement britannique avait décidé d'interdire l'héroïne en Grande-Bretagne, ce qui suscita une panique dans le monde interlope de Soho, de même que chez quelques médecins qui s'en servaient pour soulager des malades dont les souffrances étaient intolérables.

Les routes de la drogue vers l'Angleterre furent coupées et les intoxiqués du Royaume-Uni ne surent plus à quel saint se vouer. C'est

ainsi qu'un nommé Blackwell, qui exploitait une petite affaire d'import-export à Mexico City, reçut un jour un message de sa sœur, qui vivait en Angleterre. Ce message annonçait que la dame n'hésiterait pas à se donner la mort si elle ne parvenait plus à trouver de l'héroïne. Blackwell se mit en chasse et, par la filière d'amis, et d'amis de ses amis, il échoua finalement au *Madre de Cacao* et finit par rencontrer le « producteur » de la « marchandise ». Blackwell se dit qu'il y avait une fortune à faire, tout en contribuant à soulager l'humanité souffrante.

Le « producteur » mexicain ne s'intéressait qu'au commerce local, mais Blackwell lui expliqua qu'il y avait beaucoup mieux à faire et que son entreprise d'import-export fournirait une couverture parfaite pour camoufler cette activité plus étendue. De plus, il disposait de locaux où l'on pouvait transformer l'opium en héroïne. Le Mexicain accepta et eut tôt fait de trouver un convoyeur. C'est ainsi qu'un courrier diplomatique anglais, transportant une valise supplémentaire, convoyait chaque mois la drogue jusqu'à Londres.

Au départ du Mexique, la drogue valait un millier de livres ; en Angleterre, elle en rapportait vingt mille. Le convoyeur déposait la valise à la consigne de Victoria Station, après y avoir fixé l'adresse d'un nommé Schwab c/o Boox an Pix, Ltd, WC 1.

Schwab, malheureusement, se souciait fort peu de l'humanité souffrante. Il se dit que, si les jeunes Américains consommaient pour des millions de dollars de drogue chaque année, il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en fut pas de même de la jeunesse britannique. L'homme ne s'était pas trompé, et il avait déjà amassé une fortune considérable lorsque la brigade des stupéfiants s'intéressa à lui.

On décida de le laisser « travailler » pendant quelque temps encore, pour voir d'où provenait sa marchandise. Schwab fut surveillé jour et nuit et les agents spéciaux ne tardèrent pas à être menés jusqu'à Victoria Station et au courrier mexicain.

À partir du moment où une puissance étrangère était mêlée au trafic, il fallait faire appel au service secret. Bond fut chargé de démanteler l'organisation à la source.

L'agent secret exécuta scrupuleusement les ordres reçus. Il s'envola pour Mexico et se rendit rapidement au *Madre de Cacao*, où il se fit passer pour un gros acheteur londonien. On le mit rapidement en rapport avec le « producteur » mexicain, qui le reçut avec beaucoup d'amabilité et le dirigea sur Blackwell. Bond ne possédait aucun renseignement au sujet de la sœur de Blackwell, mais il ne lui fallut pas longtemps pour constater que l'homme était un amateur et qu'il était sincèrement affecté par l'interdiction de l'héroïne en Angleterre, mesure qui poussait sa pauvre sœur au suicide.

Bond pénétra de nuit dans les locaux de Blackwell et y déposa une

bombe incendiaire. Il se rendit ensuite dans un café situé à quelques centaines de mètres de là et assista à l'incendie, en spectateur.

Le lendemain matin, il téléphona à Blackwell, en prenant soin de placer son mouchoir devant sa bouche, pour déformer sa voix.

— Toutes mes excuses pour ce qui vous est arrivé hier soir. Je crains que votre assurance ne refuse de couvrir les pertes que vous avez subies.

— Quoi ? Qui est à l'appareil ?

— Peu importe. Sachez que votre drogue a fait des ravages terribles parmi la jeunesse anglaise, mais que tout cela est terminé. Santos ne viendra plus en Angleterre avec le courrier diplomatique. Schwab couchera en prison dès ce soir. Quant à ce Bond que vous avez vu hier, nous ne tarderons pas à lui mettre la main au collet.

Des exclamations apeurées lui parvinrent de l'autre bout du fil.

— Bon. À présent, ne vous laissez plus entraîner dans ce genre d'histoires et tenez-vous-en à votre affaire d'import-export.

Bond raccrocha.

Blackwell devait être affolé, mais Bond se méfiait de la réaction du Mexicain. C'est pourquoi il décida de changer de résidence.

Cependant, le soir même, alors qu'il rentrait à l'hôtel après avoir pris un dernier drink au *Copacabana Club*, il se trouva brusquement en face d'un homme, vêtu d'un misérable costume jadis blanc, et coiffé d'une casquette de chauffeur, trop grande pour sa tête. Il mâchonnait un cure-dent et devait être un adepte de la marihuana, à en juger par ses yeux trop brillants.

— Vous voulez une femme pour faire l'amour ?

— Non.

— Une belle fille de couleur ?

— Non.

— J'ai aussi des photos...

Il porta la main à la poche de son veston crasseux. Bond se tint sur ses gardes, car il ne connaissait que trop ce genre de manœuvre. Son instinct ne l'avait pas trompé, car l'homme brandit brusquement un long couteau effilé et essaya d'atteindre Bond à la gorge. La réaction fut foudroyante. De la main droite, l'Anglais assena un coup violent sur le poignet de son agresseur, tandis que, du tranchant de la main gauche, il lui portait un coup terrible à la gorge. Bond avait pris soin de bien tendre les doigts, pour donner à sa main la plus grande rigidité. Le coup souleva littéralement l'homme du sol et l'assomma en quelques secondes, car il avait été porté à hauteur de la pomme d'Adam.

Bond jeta un coup d'œil de part et d'autre de la rue, avant d'examiner la masse immobile qui gisait à ses pieds. Il s'agenouilla à côté du corps et constata que l'homme était mort. Les yeux qui,

l'instant auparavant étaient si brillants, étaient déjà vitreux.

Bond souleva le corps et le déposa contre un mur dans un coin sombre. Il brossa ses vêtements, s'assura que le nœud de sa cravate était bien en place et reprit le chemin de son hôtel.

Il se fit réveiller à l'aube, fit sa toilette et se rendit immédiatement à l'aéroport où il prit place dans le premier avion en partance. L'avion allait à Caracas où l'agent secret attendit le départ d'un avion de la Transamérica pour New York via Miami.

La voix se fit entendre de nouveau dans le haut-parleur d'attente de l'aéroport de Miami.

« La Compagnie Transamérica annonce que le départ de son vol TR 618 à destination de New York est retardé, par suite d'ennuis mécaniques. Le départ n'aura lieu qu'à huit heures du matin. Messieurs les passagers sont priés de se rendre au comptoir de la Transamérica, où un carnet de séjour leur sera remis. Merci. »

Il ne manquait plus que cela ! Que faire ? Essayer de trouver une place dans un avion d'une autre compagnie ou passer la nuit à Miami ? Bond en avait oublié son bourbon. Il prit son verre et le vida jusqu'à la dernière goutte. Le tintement de la glace dans le verre sembla lui donner une brusque inspiration. Il passerait la nuit à Miami. Une nuit de sortie, au cours de laquelle il se soûlerait, au point de devoir être transporté jusqu'à son avion. Il y avait des années qu'il ne s'était plus enivré et l'occasion était trop belle. Il était temps qu'il lâchât une bonne fois la soupape ; car, à force de vivre continuellement sous pression, il finissait par ne plus vivre du tout.

Le soleil était couché. Un DC 7 se posa en vrombissant sur la piste et les vitres de l'aérogare tremblèrent. Plusieurs personnes se levèrent, pour mieux suivre les évolutions de l'avion au sol. Qu'espéraient-elles ? Un spectacle plus corsé, peut-être, comme un accident au sol ?

« Oh, ça suffit ! se dit Bond. Cessons d'avoir des pensées morbides ! À force de côtoyer la mort, on n'arrive plus à penser qu'à elle. » On s'approchait de lui. Les pas s'arrêtèrent à sa hauteur. Il leva la tête et vit un homme d'une cinquantaine d'années, d'apparence cossue, qui le regardait d'un air embarrassé.

— Euh... excusez-moi, mais ne seriez-vous pas monsieur Bond... James Bond ?

Bond aimait l'anonymat. Son : « Oui, c'est moi » n'avait rien de chaleureux.

— Quelle extraordinaire coïncidence ! s'écria l'homme en lui tendant la main.

Bond se leva lentement, serra la main de l'homme et la relâcha aussitôt. Cette main était grassouillette et comme inarticulée (l'on aurait dit une main grossièrement sculptée dans la glaise, ou un gant en caoutchouc gonflé).

— Je m'appelle Du Pont, enchaîna l'homme. Junius Du Pont. Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, mais nous nous sommes déjà rencontrés. Puis-je m'asseoir ?

Ce visage, ce nom ?... Oui, cela lui disait effectivement quelque chose. Mais il fallait remonter loin... Et ce n'était pas en Amérique. Bond explorait les coins et les recoins de sa mémoire, tout en observant son interlocuteur. Du Pont devait avoir la cinquantaine. Rose et frais, il était vêtu du déguisement conventionnel dont les Brooks Brothers habillaient leur clientèle de millionnaires américains, costume léger brun sombre, chemise de soie blanche, avec un petit col arrondi. Les bords du col étaient rattachés par une épingle de sûreté en or, au-dessus du petit nœud de cravate aux rayures rouge foncé et bleues. Les manchettes, qui sortaient largement des manches, portaient des boutons semblables à des cabochons de cristal, dans lesquels semblaient flotter deux mouches pour la pêche au lancer. Chaussettes de soie gris anthracite et chaussures vernies. Du Pont tenait à la main un Homburg sombre, de paille finement tressée. Prenant place en face de Bond, il lui offrit une cigarette, tout en allumant un briquet en or. Bond remarqua que l'homme transpirait légèrement, et il conclut que ce Du Pont était bien ce qu'il avait imaginé : un riche Américain quelque peu embarrassé. Il se souvenait de l'avoir vu quelque part, mais ne savait plus ni où ni quand.

— Vous fumez ?

— Volontiers, dit Bond, en feignant de ne pas voir le briquet.

Il n'aimait pas les briquets qu'on lui brandissait sous le nez. Il préféra prendre le sien.

— En 1951, en France... Royale-les-Eaux, dit brusquement Du Pont, en regardant Bond avec insistance. Le Casino... Ethel, c'est-à-dire Mme Du Pont, et moi étions vos voisins de table, lorsque vous avez joué cette partie mémorable contre le Français.

La mémoire de Bond fit un brusque retour en arrière. Mais, oui, naturellement ! Les Du Pont étaient assis aux N° 4 et 5 de la table de baccara, alors qu'il était lui-même installé au N° 6. Il les avait jugés comme des gens complètement inoffensifs. Cela lui faisait du bien

d'avoir ce genre de gens à ses côtés au cours de cette nuit fantastique où il avait fait sauter la banque. À présent, Bond revoyait tout très clairement : la lumière crue sur le tapis vert, et toutes les mains roses qui attendaient des cartes. Il se souvenait même de l'atmosphère enfumée et de la forte odeur de transpiration qui se dégageait de son voisin. Quelle nuit ! Bond regarda Du Pont et sourit, au souvenir de cette soirée.

— Oui, oui, je m'en souviens à présent, dit-il. Ça ne m'est pas revenu tout de suite parce que ce jour-là, vous comprenez, je ne me suis guère occupé que de mes cartes.

— Quoi de plus naturel, monsieur Bond ! dit Du Pont, en arborant un sourire de soulagement. Je vous comprends parfaitement et j'espère que vous voudrez bien m'excuser de m'être présenté ainsi à vous. Eh bien ! – il fit claquer ses doigts pour appeler une serveuse – il faut que nous fêtions nos retrouvailles ! Que puis-je vous offrir ?

— Un bourbon *on the rocks*, s'il vous plaît.

— Et pour moi... un Haig à l'eau.

La serveuse s'éloigna. Du Pont se pencha. Une odeur de savon frais ou de lotion *after-shave* flotta par-dessus la table.

— Je vous ai reconnu dès l'instant où je vous ai aperçu dans le hall d'attente. Je me suis dit : « Junius, tu te trompes rarement, mais tu ferais tout de même mieux de te renseigner, pour être sûr. » J'avais une place pour le vol de la Transamérique et j'ai pu voir, à votre air désappointé lorsqu'on a annoncé l'annulation du vol, que vous en étiez aussi.

Bond confirma le fait par un bref signe de tête.

— Je me suis donc précipité au comptoir et j'ai demandé à voir la liste des passagers. J'ai tout de suite su que je ne m'étais pas trompé en y lisant le nom de J. BOND.

Du Pont s'appuya au dossier de son siège, manifestement satisfait de sa perspicacité. La serveuse apporta les consommations. Il leva son verre en direction de Bond :

— À votre bonne santé, monsieur. Je suis vraiment dans un jour de veine.

Bond esquissa un léger sourire et but.

Du Pont se pencha une nouvelle fois en avant, tout en jetant un regard circulaire autour de lui. Les tables voisines étaient inoccupées, néanmoins il baissa la voix.

— Je parie que vous devez vous dire : « Il est sympathique, ce Junius Du Pont, mais où veut-il en venir ? Et pourquoi est-il si heureux de me retrouver précisément ce soir ? »

Du Pont leva les sourcils comme pour accentuer son interrogation. Bond prit une expression de curiosité polie, et Du Pont se pencha encore davantage au-dessus de la table.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, monsieur Bond. Je n'ai pas l'habitude de me mêler des secr... des affaires des autres. Mais, après cette partie à Royale, je me suis laissé dire que... euh... comment dirais-je... que vous étiez une sorte de... hmmm, détective, ou mieux une sorte d'agent secret.

Du Pont était rouge de confusion, pour avoir osé en dire autant. Il s'installa plus confortablement, sortit un mouchoir et s'épongea le front. Il regardait Bond avec une certaine anxiété.

Bond haussa les épaules. Ses yeux gris-bleu étaient fixés sur ceux de Du Pont, qui ne savait pas très bien quelle contenance prendre, car ce regard fixe comportait un mélange de candeur, d'ironie et d'auto-dépréciation.

— Il fut un temps où j'étais mêlé à ce genre d'affaire. Vous savez, les séquelles de la guerre. On croit longtemps qu'on est bon pour jouer aux cow-boys et aux Indiens, mais on se rend vite compte qu'il n'y a aucun avenir là-dedans en temps de paix.

— Bien sûr, bien sûr, dit Du Pont, en faisant un grand geste de la main qui tenait sa cigarette.

Ses yeux quittèrent Bond au moment où il posa la question suivante et dans l'attente du prochain mensonge, Bond se dit que les Brooks Brothers semblaient avoir habillé un fin renard.

— Alors, comme ça, vous êtes rangé ? dit Du Pont, en souriant d'un air paternel. Et puis-je me permettre de vous demander ce que vous faites à présent ?

— Import-export, répondit Bond. Je travaille pour Universal. Vous avez peut-être déjà traité avec cette société.

Du Pont continua de jouer le jeu :

— Universal ? Hum, voyons !... Ah, mais bien sûr que j'en ai entendu parler ! En fait, je n'ai jamais fait d'affaires avec eux, mais il n'est peut-être pas trop tard pour commencer. J'ai pas mal d'intérêts dans tout le pays, ajouta-t-il avec une certaine fierté, et il n'y a que les produits chimiques qui ne soient pas de mon ressort. Je n'ai absolument rien à voir avec les Du Pont des produits chimiques, monsieur Bond.

Bond put constater que l'homme avait l'air extrêmement satisfait d'être ce qu'il était et de s'occuper de ce dont il s'occupait. Il ne fit néanmoins aucun commentaire. Il consulta sa montre, dans l'espoir que Du Pont se déciderait à jouer cartes sur table, et il se dit qu'il ferait bien lui-même de jouer les siennes avec prudence. M. Du Pont avait une charmante tête de poupon rose et des lèvres assez efféminées. Il n'avait pas l'air plus dangereux qu'un de ces nombreux touristes qui stationnent, caméras en bandoulière, devant Buckingham Palace. Mais Bond sentait que ce visage poupin n'était qu'une façade.

Du Pont surprit le regard que Bond avait jeté sur sa montre et il

consulta également la sienne.

— Bon Dieu, déjà 7 heures et je n'ai pas encore abordé le sujet pour lequel je me suis permis de vous déranger ! J'ai en effet un problème à résoudre, monsieur Bond, et j'aimerais beaucoup vous le soumettre. Comme il ne vous est pas possible de quitter Miami ce soir, j'aurais aimé que vous acceptiez d'être mon hôte. Nous pourrions ainsi parler tout à notre aise. Permettez-moi de vous héberger au *Floridania* où j'ai des intérêts. Vous avez peut-être entendu parler de cet hôtel qui s'est ouvert aux environs de Noël. Je vous ferai installer dans la meilleure chambre. Alors, c'est d'accord ?... Vous me feriez plaisir en acceptant.

Du Pont regardait Bond d'un air suppliant, mais l'Anglais avait déjà décidé d'accepter, sans chercher à savoir si le problème de Du Pont avait trait au chantage, aux femmes ou aux gangsters, qui sont le genre d'ennuis qui peuvent affecter un millionnaire. Autant profiter de l'offre ; d'ailleurs Bond avait toujours eu envie de goûter à la vie de nabab. Il accepta donc, tout en insistant sur le fait qu'il ne voulait causer aucun dérangement.

— Je vous en prie, il n'y a rien de plus simple et je vous suis au contraire très reconnaissant d'accepter mon offre.

D'un claquement de doigts, il appela la serveuse. Il lui régla l'addition, en se détournant. Les hommes riches n'aiment pas montrer la couleur de leur argent, ni à rendre public le montant de leur pourboire. Il enfouit la monnaie dans la poche de son pantalon, se leva et prit Bond par le bras. Sentant une légère résistance, il relâcha son étreinte. Ils descendirent un grand escalier pour arriver dans le hall principal.

— Il faut avant tout nous occuper de votre nouvelle réservation, dit Du Pont en se dirigeant vers le comptoir de la Transamérique.

En quelques phrases brèves, il fit la preuve de sa puissance et de son efficacité.

— Oui, monsieur Du Pont... certainement, monsieur Du Pont. Je m'en occuperai personnellement, monsieur Du Pont...

Lorsqu'ils atteignirent la sortie, une Chrysler Impérial s'avança au bord du trottoir. Un chauffeur à la mine patibulaire, sanglé dans un uniforme brun clair, s'empressa pour ouvrir la portière. Bond grimpa dans la voiture suivi de son Américain, et ils s'installèrent sur les sièges confortables. L'intérieur de la voiture était climatisé et une délicieuse fraîcheur y régnait. Un porteur arriva avec la valise de Bond et la passa au chauffeur. Il salua en se penchant en avant et se retira.

— *Chez Bill*, sur la plage, dit Du Pont au chauffeur, et la grosse voiture démarra, à travers le parking encombré, en direction de l'autoroute.

— J'espère que vous aimez les crabes des rochers, dit Du Pont en se laissant aller contre le dossier.

Bond lui répondit qu'il les aimait effectivement beaucoup.

Du Pont se mit à parler du restaurant et de la qualité de la chair du crabe des rochers, tandis que la Chrysler Impérial filait sur Biscayne Boulevard, le long de Biscayne Bay. Bond lui répondit poliment, tout en se laissant emporter par cette magnifique voiture qui semblait glisser plutôt qu'elle ne roulait.

Ils s'arrêtèrent à proximité d'une villa blanche, dont l'enseigne au néon rose, était ainsi conçue :

Chez Bill – Restaurant de la plage

Bond sortit, tandis que Du Pont donnait ses instructions au chauffeur. Bond put entendre ces mots :

— La suite Aloha...

Puis encore :

— ... et s'il y a la moindre difficulté, dites à M. Fairlie de m'appeler ici. D'accord ?

Ils gravirent quelques marches. Dans la grande salle, il y avait une lampe rose sur chaque table. La foule était composée de vacanciers bronzés, vêtus d'une manière assez excentrique, avec des chemises bariolées, des lunettes fumées aux montures décorées et des chapeaux de paille.

Bill, un Italien au ventre proéminent, s'avança vers eux.

— Monsieur Du Pont. Quelle bonne surprise !... Il y a beaucoup de monde ce soir, mais nous allons nous occuper de vous. Si vous voulez bien me suivre.

Il se fraya un chemin entre les tables des dîneurs, tout en tenant haut une pochette de cuir contenant le menu et la carte. Il arriva finalement à la meilleure table du restaurant, une table de six couverts, dans un coin de la salle. Il recula deux chaises, claqua des doigts pour appeler le maître d'hôtel et le sommelier, étala deux menus, échangea quelques banalités avec Du Pont et les laissa.

Du Pont referma le menu sans y avoir jeté un coup d'œil.

— Permettez-moi de m'occuper de la commande. Si un plat ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à le renvoyer.

Et se tournant vers le maître d'hôtel, il enchaîna :

— Des crabes de rochers. Pas de surgelés, je veux du frais. Du beurre fondant, des toasts épais... Ça va ?

— Très bien, monsieur Du Pont.

Le maître d'hôtel s'éloigna et fut remplacé par le sommelier, qui attendit les ordres en se frottant les mains, comme s'il se les lavait.

— Deux pintes de champagne rosé. Du Pommery 1950, dans des pintes en argent... Ça va ?

— Parfait, monsieur Du Pont... Désirez-vous un cocktail, en attendant ?

Du Pont se tourna vers Bond et l'interrogea du regard.

— Martini-vodka, s'il vous plaît, avec un zeste de citron, dit Bond.

— Deux, ajouta Du Pont, et des doubles.

Le sommelier se dirigea rapidement vers le bar. Du Pont se cala confortablement sur son siège, sortit ses cigarettes et son briquet. Il parcourut la salle du regard, répondit par un sourire à deux ou trois signes de la main et examina les dîneurs qui occupaient les tables voisines de la sienne. Il rapprocha sa chaise de celle de Bond.

— C'est un peu bruyant, dit-il d'un ton d'excuse, mais les crabes valent le déplacement. Ils sont sensationnels et j'espère que vous n'êtes pas allergique aux crustacés. Je me souviens avoir un jour amené ici une jeune femme pour en manger. Au bout de quelques minutes, elle était couverte de plaques rouges.

Le changement qui s'était opéré dans l'attitude de Du Pont amusait beaucoup Bond. Cette conversation distinguée, cette aisance et cette autorité dont il faisait preuve depuis que son invitation avait été acceptée en faisaient un homme complètement différent du solliciteur embarrassé qui, à l'aéroport, s'était adressé à Bond. Que voulait-il à celui-ci ? Bond allait probablement le savoir d'un instant à l'autre.

— Non, aucune allergie, dit-il en souriant.

— Parfait, parfait.

Il y eut un silence. Du Pont fit claquer, à plusieurs reprises, la partie mobile qui fermait son briquet. Il s'aperçut qu'il faisait un bruit énervant et poussa le briquet loin de lui. Il eut soudain l'air de prendre une décision. Il se mit à parler en regardant ses mains, qu'il avait posées devant lui.

— Avez-vous déjà joué à la canasta, monsieur Bond ?

— Oui, c'est un jeu passionnant. Je l'aime beaucoup.

— La canasta à deux également ?

— Oui, j'y ai déjà joué. Mais ce n'est pas très amusant. À moins que votre adversaire ou vous ne jouiez très mal, il n'y a pas moyen de faire de grosses différences.

M. du Pont approuva avec emphase :

— C'est exactement ce que je me suis dit. Deux joueurs de force égale se retrouveront toujours à égalité au bout de cent ou de cent cinquante parties. Le Gin Rummy est plus dangereux à ce point de vue. Mais, ce que j'aime dans la canasta, c'est qu'on passe agréablement le temps, qu'on dispose de beaucoup de cartes, qu'on a constamment des hauts et des bas et qu'en fin de compte il n'y a pas de grand perdant. C'est juste, n'est-ce pas ?

Bond approuva. On leur apporta les Martini.

— Apportez-en deux autres dans dix minutes, dit Du Pont au garçon.

Ils burent. Puis Du Pont se tourna vers Bond.

— Que diriez-vous si je vous affirmais avoir perdu 25.000 dollars à

la canasta en une semaine ?

Bond s'apprêtait à dire quelque chose, lorsque Du Pont enchaîna :

— Je tiens à vous signaler que je suis un bon joueur de cartes. Je suis membre du *Regency Club*. Je joue au bridge avec des as comme Charlie Goren ou Johnny Crawford. En un mot, je sais ce que taper la carte veut dire.

— Je crois que, si vous avez toujours joué avec le même adversaire, vous avez eu affaire à un tricheur.

— Par-fai-te-ment, scanda Du Pont en martelant du poing la table. C'est ce que je me suis dit après quatre jours de pertes ininterrompues. Je voulais le prendre sur le fait et le faire chasser de Miami. J'ai donc doublé une première fois le tarif, et je l'ai encore doublé par la suite. Cette surenchère a eu l'air de le satisfaire en tout point. J'ai donc surveillé tous ses gestes, chaque carte qu'il jouait, mais en vain. Rien. Les cartes n'étaient pas marquées, je les faisais remplacer à volonté. Il lui était impossible de voir dans mon jeu, car j'étais assis exactement en face de lui. De plus, il n'y avait personne dans les alentours pour le renseigner. Malgré tout cela, il continuait à gagner. Il a encore gagné ce matin et même cet après-midi. Cela m'a rendu à ce point enragé (mais je ne lui en ai rien laissé voir, rassurez-vous) que, après l'avoir poliment payé, j'ai fait ma valise et que je me suis précipité à l'aéroport pour sauter dans le premier avion pour New York. Imaginez un peu ça !

Du Pont secoua les mains.

— Je me sauvais... je fuyais. Mais 25.000 dollars, c'est tout de même quelque chose, même pour moi. En continuant, j'aurais très bien pu en perdre cinquante et même cent mille. J'étais à bout, je n'aurais plus pu supporter de jouer sans parvenir à démasquer ce type, c'est pour ça que je me suis esquivé. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Moi, Junius Du Pont, jetant l'éponge parce que je ne pouvais plus supporter de perdre continuellement !

Bond émit une sorte de grognement. On leur apporta la deuxième tournée de Martini. Bond était assez intéressé, il l'était d'ailleurs toujours quand il s'agissait de cartes. Il voyait très bien la scène : les deux hommes, face à face, l'un marquant les points et l'autre finissant toujours par jeter le reste de ses cartes sur la table, dans un geste de colère contenue. Du Pont avait certainement eu affaire à un tricheur. Mais comment s'y était-il pris ?

— 25.000 dollars, ça fait beaucoup d'argent. À combien jouiez-vous ?

— À 25 cents le point, puis à 50 et finalement à 1 dollar. C'est évidemment un tarif assez élevé quand la moyenne des points tourne aux alentours de 2.000. Songez que, même à 25 cents, cela fait encore des parties de 500 dollars. Quant aux parties à 1 dollar du point, c'est

de la tuerie, si vous perdez sans arrêt.

— Vous avez tout de même dû gagner quelques parties ?

— Bien sûr. Mais chaque fois que j'étais prêt à faire un gros coup, il parvenait à déposer un maximum de cartes. Il s'en tirait chaque fois, et je n'ai gagné que de très petites parties. Vous savez comment cela va à la canasta, il faut savoir bien écarter. De temps en temps vous essayez d'attirer votre adversaire dans un piège, pour pouvoir récupérer le talon ; mais chaque fois que j'essayais quelque chose de ce genre, il s'en apercevait. À croire qu'il était extralucide. En revanche, chaque fois que lui me tendait un piège, ça ne ratait pas, je tombais dedans tête la première. On aurait dit qu'il connaissait mon jeu par cœur.

— Y avait-il des miroirs dans la salle ?

— Non. Nous jouions toujours dehors, parce qu'il voulait en profiter pour se faire bronzer. Il était d'ailleurs rouge comme un homard. Autre chose : il ne jouait que le matin et l'après-midi. Il disait que, quand il jouait le soir, il ne parvenait pas à s'endormir.

— Qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

— Goldfinger.

— Et son prénom ?

— Auric. Je crois que ça veut dire or, n'est-ce pas ? Un prénom prédestiné. En plus de ça, des cheveux d'un roux flamboyant.

— De quelle nationalité est-il ?

— Vous ne me croirez pas, mais il est anglais. Il habite Nassau. On pourrait croire qu'il est juif, à cause de son nom, mais il n'en a pas l'air. Nous sommes assez stricts à ce sujet, au *Floridanîa*, et s'il avait été juif, il n'aurait pas été admis à l'hôtel. Il a quarante-deux ans, célibataire. C'est le détective de l'hôtel qui m'a renseigné sur son compte.

— A-t-il de l'argent ?

— Ha ! s'exclama Du Pont, il est riche, mais alors là, riche !... J'ai fait faire une enquête par ma banque. Comme vous devez le savoir, il y a treize millionnaires à la douzaine, à Nassau. Eh bien, il arrive en première ou en seconde position. D'après mes renseignements, il conserve une fortune en lingots d'or, avec lesquels il joue sur les taux de changes de l'or dans différents pays. C'est une sorte de banquier privé, travaillant pour son propre compte. Une banque nationale privée, si vous préférez... Je ne peux que lui tirer mon chapeau, car il est certainement un des hommes les plus riches du monde. Mais alors, ce que je ne comprends pas, c'est la raison qui le pousse à me gagner tant d'argent au jeu.

Une nuée de garçons entoura leur table et Bond n'eut pas à répondre, car un énorme plat d'argent avec de gros crabes aux carapaces et aux pinces cassées, fut déposé au milieu de la table. Une

saucière en argent contenant du beurre fondu et une assiette de toasts furent placées de part et d'autre des assiettes. Le champagne rosé pétillait dans la pinte. Le maître d'hôtel se glissa successivement derrière Bond et Du Pont pour leur attacher autour du cou un bavoir de soie blanche.

Bond se souvint que Charles Laughton en portait un semblable lorsqu'il jouait *Henry VIII* ; mais ni Du Pont ni leurs voisins ne semblèrent s'étonner.

— Chacun pour soi, dit Du Pont la mine gourmande.

Il prit plusieurs morceaux de crabe sur son assiette, les décortiqua et les trempa dans le beurre fondu. Bond fit de même et dévora, plutôt qu'il ne mangea, le meilleur plat qu'il eût goûté de sa vie.

La chair du crabe des rochers était la plus tendre qu'il eût jamais mangée. Les toasts, rôtis à point et le beurre fondu constituaient l'accompagnement rêvé pour ce genre de crustacés. Le champagne, glacé à souhait, avait un léger goût de fraise. Ils ne reprirent la conversation que lorsqu'ils eurent vidé le plat. Pour la dernière fois, Du Pont essuya le beurre qui faisait briller son menton. Son visage était haut en couleur et il jeta à Bond un regard fier.

— Cher monsieur, je doute que quelqu'un ait fait un aussi bon repas ce soir, quelque part dans le monde. Qu'en pensez-vous ?

Bond était perdu dans ses pensées. Il aimait la vie facile, la vie d'un homme riche. Mais était-il vraiment ravi de manger comme un cochon et tenait-il particulièrement à ce genre de remarque ? Brusquement l'idée de faire ce genre de repas, ou tout autre repas, en compagnie de Du Pont lui parut intolérable. Un instant, il eut honte de ces pensées, alors qu'il avait accepté la généreuse invitation du millionnaire. C'était son côté puritain qui réagissait.

— Ça, je n'en sais rien, répondit-il. En tout cas c'était délicieux.

Du Pont, satisfait, commanda du café. Bond refusa les cigares et les liqueurs. Il alluma une cigarette et attendit que Du Pont formulât sa requête. Il savait qu'il y en aurait une. Jusqu'ici, tout n'avait été que préparation et prologomènes ; il n'avait plus qu'à attendre la suite.

— J'ai une proposition à vous faire, dit Du Pont, après s'être éclairci la gorge.

— Je vous écoute.

— Notre rencontre à l'aéroport a vraiment été providentielle, continua l'Américain, d'une voix grave, que l'on sentait sincère. Je n'ai jamais oublié notre première rencontre à Royale. Je me souviens du moindre détail. Je vous revois froid, entreprenant et habile manieur de cartes...

Du Pont s'interrompit. Il eut brusquement l'air fatigué de tourner autour du sujet.

— Monsieur Bond, je suis prêt à vous payer 10.000 dollars si vous

acceptez de rester ici en tant que mon hôte, pour découvrir comment ce Goldfinger s'y prend pour me battre aux cartes.

Bond regarda Du Pont un moment.

— Votre offre est alléchante, monsieur Du Pont. Mais je dois absolument rentrer à Londres. Dans quarante-huit heures, il faut que je prenne à New York mon avion de retour. Toutefois, si vous jouez vos parties habituelles demain matin et demain après-midi, je crois que cela me suffira pour vous donner le renseignement demandé. De toute manière, je quitterai Miami demain soir. C'est d'accord ?

— D'accord, dit Du Pont.

CHAPITRE III

L'homme qui souffrait d'agoraphobie

Ce fut le claquement des rideaux qui réveilla Bond. Il rejeta le drap qui le recouvrait, se leva et alla écarter les tentures de la porte-fenêtre, qui s'ouvrait sur un balcon ensoleillé.

Les dalles noires et blanches étaient déjà chaudes, bien qu'il ne fût pas encore 8 heures. Une brise fraîche soufflant de la mer agitait les drapeaux de toutes les nations, qui flottaient tout le long du quai, dans le bassin où étaient amarrés les yachts privés. La brise humide sentait fortement la mer. Bond se dit que ce devait être le genre de brise appréciée par les touristes de passage et que les estivants détestaient, car elle rouillait les armatures métalliques de leurs villas, humectait les livres précieux de leurs bibliothèques et pourrissait le papier qui tapissait leurs chambres.

Bond jeta un coup d'œil sur le jardin, à douze étages plus bas. Il y avait des palmiers et des massifs de crotons, de part et d'autre des allées recouvertes d'un fin gravier. Les jardiniers, déjà à l'ouvrage, ratissaient les allées ou ramassaient les feuilles avec la nonchalance qui caractérise les gens de couleur. On percevait le bruit de deux tondeuses, sur les pelouses irréprochables. Juste au-dessous de l'appartement s'amorçait la courbe élégante des bâtiments du *Cabana Club*, qui s'étendait jusqu'à la plage. Au 10^e étage, il y avait une grande terrasse avec des tables et des chaises, ainsi que des parasols multicolores. Dans la courbe formée par le *Cabana Club* se trouvait la piscine olympique, autour de laquelle les estivants n'allaient pas tarder à s'agglutiner pour s'offrir les quotidiens 50 dollars de soleil auxquels ils avaient droit. Une armée d'hommes en vestes blanches

alignaient les chaises longues, époussetaient les matelas et ramassaient les mégots. Non loin de là s'étendait la courbe dorée de la plage, que d'autres hommes préparaient également, pour la plus grande satisfaction des touristes. Pas étonnant, dans ces conditions, que le prix de l'appartement, inscrit sur une carte que Bond avait trouvée dans sa garde-robe, fût de 200 dollars par jour. L'Anglais eut un sourire amusé, en songeant que s'il avait eu lui-même à payer la note, il aurait dû, pour un séjour d'un mois, verser le montant total de son traitement annuel. Il revint dans la chambre, décrocha le téléphone et commanda son petit déjeuner, une cartouche de Chesterfield king-size et les journaux.

Il était 8 heures quand il eut fini de se raser et de prendre sa douche glacée. Il se rendit dans l'élégant petit salon qui faisait partie de son appartement et y trouva un garçon qui disposait son petit déjeuner sur une table près de la fenêtre.

Bond jeta un coup d'œil au *Miami Herald*. Les titres de la première page annonçaient l'échec de l'envoi d'une fusée au Cap Canaveral, tout proche, et une affaire de fraude dans un grand prix hippique à Hialeah.

Bond jeta le journal sur le sol, prit place à la table et attaqua son petit déjeuner en pensant à Du Pont et à Goldfinger. Mais il ne parvint pas à tirer de ces réflexions une conclusion valable. Ou Du Pont n'était pas aussi bon joueur de cartes qu'il avait voulu le dire, et c'était peu probable, ou Goldfinger était un tricheur. Si Goldfinger trichait aux cartes, alors qu'il n'avait pas besoin de l'argent qu'il gagnait, il n'en était pas moins vrai qu'il avait bâti sa fortune en trichant ou en trafiquant sur une très grande échelle. Les grands escrocs internationaux avaient toujours intéressé Bond. Il était également curieux et impatient de découvrir la méthode mystérieuse qui permettait à Goldfinger de plumer Du Pont. Sûrement ce jour-là, il ne s'embêterait pas... Aussi, attendait-il avec impatience le moment de descendre. Il était convenu avec Du Pont qu'ils se rencontreraient à 10 heures dans le jardin de l'hôtel. Ils diraient autour d'eux que Bond était venu spécialement de New York pour essayer de convaincre Du Pont d'acheter des actions d'une société canadienne exploitant du gaz naturel. Tout devait être fait sur le mode confidentiel, de manière à éviter des questions indiscretes de la part de Goldfinger.

Actions, gaz naturel, Canada, c'est tout ce dont Bond devait se souvenir. Ils avaient décidé d'aller ensemble sur la terrasse du *Cabana Club*, où s'étaient déroulées les parties précédentes. Bond ferait semblant de s'absorber dans la lecture de son journal et surveillerait la partie. Ils emploieraient la même tactique après le déjeuner, au cours duquel ils feraient semblant de parler affaires. Du Pont avait demandé s'il pouvait faire quelque chose d'autre pour faciliter la tâche de Bond,

et ce dernier lui avait demandé le numéro de l'appartement de Goldfinger, ainsi qu'un passe-partout. Il avait expliqué à Du Pont que si Goldfinger était réellement un joueur et un tricheur professionnel, on n'aurait aucune peine à en avoir la preuve en fouillant sa chambre. Du Pont devait lui remettre le passe-partout lorsqu'ils se rencontreraient dans le jardin.

Bond s'accorda encore quelques instants de réflexion et contempla la mer qui scintillait jusqu'à l'horizon. La tâche qu'il avait acceptée ne l'intéressait pas outre mesure, mais il était assez amusé par le rôle qu'il allait avoir à jouer. C'était exactement le genre de dérivatif qu'il lui fallait après son aventure mexicaine.

Il quitta son appartement à 9 h 30, fit semblant de se perdre dans les couloirs du 12^e étage pour pouvoir se faire une idée de la disposition des lieux. Lorsqu'il rencontra la même femme de chambre pour la deuxième fois, il lui demanda où était l'ascenseur le plus proche ; l'ayant finalement trouvé, il descendit dans le hall de l'hôtel, où se trouvaient déjà quelques touristes matinaux.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les boutiques et sur les bars attenants à l'hôtel, il se dirigea vers le jardin, où Du Pont, habillé « pour la plage » par Abercrombie et Fitch, lui donna le passe-partout. Ils marchèrent jusqu'à l'escalier qui conduisait à la terrasse du *Cabana Club* et grimpèrent les deux volées de marches qui débouchaient sur le toit.

Bond sursauta en voyant pour la première fois Goldfinger. L'homme couché sur le dos, les jambes reposant sur le rebord d'un fauteuil, n'était vêtu que d'un petit slip de satin jaune et ses yeux étaient abrités derrière des verres fumés. Un curieux appareil était attaché autour de son cou et descendait le long et derrière ses épaules, pour s'incurver en direction des aisselles. On aurait dit de petites ailes.

— À quoi peut bien servir cet appareil qu'il porte autour du cou ? demanda Bond.

— Comment ? Vous n'en avez jamais vu ? dit Du Pont tout surpris. C'est un gadget, qui vous permet de mieux bronzer, en réfléchissant les rayons du soleil sous le menton, derrière les oreilles et à tous les endroits qui ne bronzent pratiquement jamais.

— Eh bien !... fit Bond, ahuri.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques mètres de Goldfinger, Du Pont héla celui-ci, et Bond eut l'impression qu'il avait haussé le ton bien plus qu'il ne le fallait. Goldfinger ne bougea pas.

— Il est très sourd, dit Du Pont, de sa voix normale.

À hauteur de Goldfinger, Du Pont répéta son appel, Goldfinger sursauta, retira ses lunettes solaires et régla son appareil acoustique.

— Ah, bonjour ! fit-il en détachant ses « ailes de bronzage » et en les déposant sur le sol. Il se leva et jeta un regard interrogateur vers

Bond.

— Je vous présente M. Bond, James Bond. Un de mes amis de New York. Vous êtes compatriotes. M. Bond est venu me trouver au sujet d'une affaire qui m'intéresse.

— Enchanté de vous connaître, monsieur Bond, dit Goldfinger en lui tendant la main.

Bond prit la main, qui était dure et sèche. Pendant un instant, les yeux bleu pâle de Goldfinger se fixèrent sur ceux de Bond, comme s'il avait voulu lire ce qui se passait dans sa tête.

Puis l'homme baissa les paupières. On aurait dit un volet tombant devant un appareil à rayons X.

— Alors, on ne joue pas aujourd'hui ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Comment, on ne joue pas ! s'écria Du Pont. Vous ne croyez tout de même pas que je vais rester sur toutes ces défaites et vous laisser filer aussi facilement avec mon argent... Je vais demander à Sam de préparer la table. Notre ami James n'est pas très fort en ce qui concerne les cartes, mais je crois qu'il aimerait bien apprendre le jeu. Pas vrai, James ? ajouta-t-il en se tournant vers Bond. À moins que vous ne préféreriez lire tranquillement votre journal au soleil.

— Je serai en tout cas très content de me reposer, dit Bond. J'ai tellement voyagé ces derniers temps !

Derechef, Goldfinger jeta sur le nouveau venu un regard aigu.

— Je vais m'habiller. Je pensais prendre une leçon de golf avec M. Armour cet après-midi. Mais pour moi les cartes ont toujours la priorité, et le golf attendra. Vous jouez au golf, monsieur Bomb ?

— De temps en temps, quand je suis en Angleterre, dit Bond en haussant la voix.

— Et où jouez-vous ?

— À Huntercombe.

— Ah, c'est un joli petit parcours ! Je le connais bien, car je travaille avec une firme de produits alimentaires qui est située à St. Marks, non loin de là.

— J'y ai également fait quelques parties.

— Quel est votre handicap ?

— Neuf.

— Quelle coïncidence, c'est également le mien ! Il faut absolument que nous nous mesurions un de ces jours.

Goldfinger se baissa pour ramasser ses réflecteurs et se tourna vers Du Pont :

— Je suis à vous dans cinq minutes.

Et il partit lentement en direction des escaliers. Bond s'amusait. Goldfinger l'avait soupesé, pour savoir dans quelle catégorie sociale il fallait le placer.

Du Pont donna des instructions à un serveur tout habillé de blanc, tandis que deux autres dressaient déjà la table. Bond alla jusqu'au parapet qui entourait la terrasse et se pencha pour essayer d'apercevoir Goldfinger dans le jardin.

Bond avait tout de même été frappé, car ce personnage donnait une grande impression de sérénité et de calme, et cela se voyait dans la manière pondérée qu'il avait de se mouvoir, de parler ou dans ses expressions. Ce qui avait le plus frappé Bond lorsque Goldfinger s'était levé, c'était que tout en cet homme semblait être hors de proportions. Petit, car sa taille ne devait pas dépasser le mètre cinquante-deux, on aurait dit que ses jambes s'emboîtaient directement dans ses épaules, et sa tête faisait penser à une boule bien ronde. L'impression générale, c'était que Goldfinger avait été fait d'un assemblage de parties de corps appartenant à plusieurs personnes. Bond se dit que c'était sans doute pour atténuer quelque peu sa laideur que Goldfinger tenait tant à se faire bronzer. Ce corps disgracieux et blanc devait être grotesque sans son camouflage brun-rouge. Le visage, surmonté de cheveux d'un roux carotte, n'était pas aussi disgracieux que le reste ; un visage de penseur, qui révélait une nature tout ensemble sensuelle, stoïque et réfléchie. Une bien curieuse combinaison.

Bond n'avait jamais eu qu'une confiance limitée dans les hommes de petite taille. Dès leur enfance, ils sont en butte aux sarcasmes des autres gosses et développent un complexe d'infériorité. Ils passent souvent leur vie à essayer de s'élever le plus haut possible, pour prendre leur revanche sur la nature. Napoléon n'était pas grand ; Hitler non plus. Ce sont presque toujours les petits qui causent les grands désordres dans le monde. Que dire alors d'un homme qui, en plus de sa petite taille, était affublé d'un corps grotesque, surmonté d'une tête en forme de ballon de football, surmontée d'une touffe de cheveux roux ? Dans quel domaine Goldfinger avait-il pris sa revanche : dans l'opulence ?... dans la sexualité ?... dans la puissance ?... Peut-être dans les trois à la fois. Quelle pouvait bien être son histoire ? Était-il vraiment anglais ? Où était-il né ? Il ne devait pas être juif, bien qu'il eût sans doute du sang juif dans les veines. Ce n'était certainement pas un Latin, ni un Slave. Peut-être un Allemand... Non, un Balte ! Il devait avoir fui son pays pour échapper aux Russes. Mais comment avait-il réussi à devenir un des hommes les plus riches du monde ? Il serait peut-être intéressant un jour de faire une enquête approfondie à ce sujet. Pour l'instant, il suffisait de découvrir le secret qu'il employait pour gagner aux cartes.

— On y va ? cria Du Pont à Goldfinger ; celui-ci revenait en direction de la table de jeu, qui était prête. Il était vêtu d'un costume bleu, d'une chemise blanche à col ouvert.

Du Pont prit place, le dos à l'hôtel ; Goldfinger s'installa en face de

lui et coupa les cartes. Du Pont gagna la coupe et tapota le paquet de cartes, pour indiquer qu'elles étaient suffisamment mélangées et qu'il ne coupait pas. Goldfinger prit le jeu et se mit à le distribuer. Bond s'installa près de Du Pont et, avec ostentation, chercha dans le journal la page sportive, tout en observant du coin de l'œil les deux joueurs. Goldfinger donnait les cartes d'une manière tout à fait classique et très correcte. Il ne portait aucun bijou dont il aurait pu se servir pour marquer les cartes, pas plus d'ailleurs que de pansement à un doigt, dans lequel il aurait pu fixer une fine pointe acérée, pour griffer les cartes et pouvoir ainsi les repérer plus facilement.

— On donne quinze cartes, dit Du Pont en se tournant vers Bond. Ensuite vous prenez deux cartes et vous en écarterez une.

Du Pont ramassa ses cartes et les plaça. Bond remarqua immédiatement que Du Pont n'était pas un débutant, car il disposait ses cartes en évitant de les placer par ordre croissant de gauche à droite, ce qui aurait pu être une indication pour un adversaire habile. Il concentrait toutes ses bonnes cartes dans le milieu de sa main.

La partie commença. Du Pont alla le premier au paquet. Il tira miraculeusement deux excellentes cartes. Son visage resta impassible et il écarta une carte qui ne lui convenait pas. Pour terminer il lui suffisait d'avoir encore deux fois une main aussi heureuse.

Goldfinger jouait avec une lenteur exaspérante. Il soupesait et resoupesait son jeu avant d'écarter.

Du Pont avait à ce point amélioré son jeu, à sa troisième prise de cartes, qu'il pouvait raisonnablement espérer de terminer par surprise et de marquer une grosse différence de points. Comme s'il avait flairé le danger, Goldfinger descendit tout juste cinquante et fit une canasta avec quatre cinq et trois cartes volantes. Il se débarrassa également de plusieurs cartes gênantes, pour ne garder finalement que quatre cartes. C'eût été horriblement mal joué, en toute autre circonstance, mais il avait marqué des points, et lorsque Du Pont termina, à la reprise suivante, son triomphe fut des plus modestes.

— J'ai bien failli vous avoir, ce coup-ci, dit Du Pont, contenant sa rage. Qu'est-ce qui a bien pu vous décider à descendre aussi vite ?

— J'ai senti le danger, dit Goldfinger d'une voix indifférente.

Il compta ses points et les inscrivit, puis fit de même avec les points de Du Pont. Goldfinger coupa le paquet de cartes, que lui présentait son adversaire, s'appuya au dossier de sa chaise et se tourna vers Bond.

— Vous comptez rester longtemps à Miami, monsieur Bomb ?

— Bond, dit l'agent secret en souriant, B.O.N.D. Non, je dois malheureusement prendre l'avion pour New York ce soir.

— Comme c'est dommage ! fit Goldfinger.

Il reporta son attention sur le jeu que venait de lui distribuer Du

Pont. La partie continua, tandis que Bond faisait semblant de se replonger dans les résultats des derniers matches de base-ball.

Goldfinger gagna la partie suivante, de même que la troisième et la quatrième. Il avait réussi à forcer une différence de 1.500 points, ce qui signifiait que Du Pont perdait (pour ne pas changer) 1.500 dollars.

— Et ça continue, dit Du Pont d'une voix plaintive.

— Est-ce qu'il gagne souvent ? demanda Bond en reposant le journal.

— Souvent ? grogna Du Pont. C'est toujours que vous devriez dire !

Il coupa et Goldfinger donna les cartes.

— Est-ce qu'il vous arrive de tirer les places au sort ? J'ai souvent entendu dire que cela faisait tourner la chance.

Goldfinger se pencha gravement vers Bond.

— Ce n'est malheureusement pas possible, en ce qui me concerne. Comme je l'ai expliqué à M. Du Pont, je souffre d'agoraphobie et je ne supporte pas de me trouver en face d'un vaste espace. C'est pourquoi j'ai demandé à Du Pont de pouvoir m'asseoir face à l'hôtel.

— Comme cela doit être ennuyeux ! dit Bond d'une voix soudain intéressée. J'avais beaucoup entendu parler de la claustrophobie, mais je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer quelqu'un qui souffrît d'agoraphobie. Comment cela vient-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Goldfinger tout en arrangeant ses cartes.

Bond se leva.

— Je vais me dérouiller les jambes du côté de la piscine.

— Excellente idée, James. Distrayez-vous un peu. Nous aurons bien assez du déjeuner pour parler affaires. À tout à l'heure.

Goldfinger ne leva pas les yeux de son jeu. Ses yeux étaient littéralement rivés aux cartes. Bond descendit de la terrasse et s'arrêta à mi-distance de la piscine. Un instant, il contempla tous les corps bronzés étendus au soleil. Son attention fut attirée par un plongeur professionnel, ou un moniteur, qui se trouvait sur le tremplin de haut vol. Il vérifiait la résistance du tremplin et Bond se dit qu'il ressemblait à un dieu grec, avec ses cheveux blonds flottant au vent. L'homme s'avança, fit un sec appel des pieds joints et s'envola littéralement dans les airs, les bras écartés, comme des ailes d'oiseau. Il entra parfaitement dans l'eau, en ne provoquant qu'un très léger remous. Quelques secondes plus tard, il jaillit à la surface et secoua la tête, comme s'il avait craint de n'avoir pas été remarqué.

Bond lui souhaita mentalement bonne chance, en se disant que cette belle plastique ne durerait plus que cinq ou six ans et que le jouvenceau devrait alors trouver autre chose.

Bond se retourna et jeta un regard en direction des deux joueurs de canasta, qu'on apercevait sur le toit-terrasse du *Cabana Club*. Ainsi

donc, Goldfinger aimait faire face à l'hôtel ! À moins qu'il ne tînt surtout à ce que Du Pont fût assis le dos à l'hôtel. Quel était déjà le numéro de l'appartement qu'occupait Goldfinger ? Le 200... la Suite Hawaïenne. Bond occupait le 1200, par conséquent, l'appartement de Goldfinger devait logiquement se trouver au 2^e étage, en dessous du sien. Ce 2^e étage était légèrement plus élevé que la terrasse du *Cabana Club*, mais le balcon de Goldfinger ne devait pas se trouver à plus de 20 mètres de la table de jeu. Bond examina soigneusement cette partie de la façade et observa le balcon de Goldfinger pendant un long moment. Rien. Le balcon restait désespérément vide. Notre homme remarqua néanmoins que la porte du balcon était ouverte et il évalua encore une fois la distance et l'angle de vue. Oui, c'était possible ! C'est bien comme ça que cela devait se passer. Un petit malin, ce Goldfinger !

CHAPITRE IV

Pincé

Après le déjeuner, composé du traditionnel cocktail aux crevettes, de bœuf au jus et d'ananas surprise, un repos s'imposait. Bond suivit son hôte dans le fumoir et Du Pont lui confirma que Goldfinger avait bien amené avec lui une secrétaire.

— Je ne l'ai jamais vue, dit-il. Je suppose que c'est sa petite amie et qu'il l'entoure d'un maximum de discrétion. Pourquoi ? Vous avez trouvé quelque chose ?

Sa voix était pleine d'espoir car il venait encore de perdre plus de 10.000 dollars.

— C'est difficile à dire pour l'instant. De toute manière je ne viendrai pas sur la terrasse cet après-midi. Dites-lui que je m'ennuyais et que je suis allé faire un tour en ville. Par ailleurs, si j'ai vu juste, continua Bond, ne vous étonnez pas de ce qui pourrait arriver. Si Goldfinger se met à se comporter d'une manière étrange, ne bronchez pas, restez calme et attendez la suite des événements. Je ne puis encore rien vous promettre. Je peux me tromper, mais je crois le tenir.

— Magnifique ! s'écria Du Pont enthousiasmé. Je suis impatient de voir pincée cette crapule.

Bond retourna dans sa chambre. Il ouvrit sa valise et en tira son Leica, son télémètre. Un filtre K2 et un flash. Il mit une lampe dans le flash et vérifia son appareil. Il alla sur le balcon et essaya d'évaluer où

se trouverait approximativement le soleil à 15 h 30. Il revint dans la chambre en laissant ouverte la porte-fenêtre ouvrant sur le balcon. L'exposition était d'un centième de seconde et il mit l'ouverture sur 11 pour une distance de 4 mètres. Il fit un essai pour voir si tout fonctionnait normalement, tourna le film, fixa le flash sur l'appareil et le mit de côté.

Bond retourna une nouvelle fois à sa valise et en tira un épais volume portant ce titre : *La Bible romancée*. Il l'ouvrit et en tira son revolver Walther PPK, ainsi que la gaine. Il passa la gaine dans la ceinture de son pantalon, sur la hanche gauche, et fit trois ou quatre essais pour dégainer. Il s'estima satisfait. Il se mit ensuite à examiner soigneusement la disposition de son appartement, en se disant que celle de l'appartement qu'occupait Goldfinger devait être identique. Il fit plusieurs essais avec son passe-partout et il s'entraîna sur toutes les serrures des portes de son appartement. Lorsqu'il fut certain de pouvoir ouvrir sans bruit n'importe quelle porte, il alla s'installer sur une chaise, face au balcon, mais en prenant bien soin de ne pas être vu de l'extérieur.

Bond se leva à 15 h 15, alla jusque sur le balcon et jeta un coup d'œil sur la terrasse du *Cabana Club*, où il aperçut les silhouettes de Du Pont et de Goldfinger. Il revint dans la chambre, vérifia une dernière fois le degré d'intensité de la lumière avec son télémètre et constata qu'elle n'avait pratiquement pas changé. Il enfila son veston, resserra le nœud de sa cravate et se passa autour du cou la lanière de cuir du Leica, de manière à laisser pendre l'appareil sur sa poitrine. Ensuite, après avoir promené un dernier regard autour de lui, il sortit et se dirigea vers l'ascenseur. Il descendit au rez-de-chaussée et jeta un coup d'œil aux devantures des magasins. Lorsque l'ascenseur remonta, il se dirigea vers l'escalier et grimpa au 2^e étage, qui était disposé exactement de la même manière que le 12^e. Il n'eut aucune peine à trouver l'appartement 200. Il n'y avait personne en vue dans le couloir. Il prit son passe-partout, ouvrit silencieusement la porte et la referma sans faire de bruit. Un imperméable, un manteau léger en poil de chameau et un Homburg gris clair pendaient au portemanteau du vestibule. Bond prit son Leica de la main gauche et l'éleva à hauteur de son visage. Il ouvrit la porte du salon, qui n'était pas fermée à clef. Avant même que d'avoir vu ce qui se passait dans la chambre, il entendit la voix. C'était une voix de femme, grave, mélodieuse, et anglaise de surcroît.

La voix disait :

— Il tire un cinq et un quatre. Il complète une canasta de cinq avec deux deux. Il écarte un quatre. Il a des singletons de rois, valets, neuf et sept.

Bond s'introduisit dans la pièce.

La fille était assise sur deux coussins, qu'elle avait placés sur une table située à un mètre environ du balcon. Il faisait très chaud et elle était quasi nue. Elle balançait les jambes comme une personne qui s'ennuie. Elle venait juste de mettre du vernis sur les ongles de sa main gauche. Elle étendit le bras pour mieux juger de son travail, puis approcha sa main de sa bouche et souffla pour faire sécher le vernis. De sa main droite, elle remit le petit pinceau dans la bouteille de Revlon qui se trouvait à côté d'elle. À quelques centimètres de ses yeux se trouvait une puissante paire de jumelles montées sur un trépied. Un minuscule micro était fixé sur les jumelles et était relié par un fil à une boîte, de la taille d'un électrophone portable, qui se trouvait par terre. Un autre fil, partant du micro, était rattaché à une antenne intérieure qui avait été placée contre le mur.

Elle se pencha en avant et regarda dans les jumelles.

— Il a tiré une dame et un roi. Il a une tierce de dames. Peut faire une tierce de rois avec un joker. Va écarter un sept.

Bond profita des quelques instants où elle était occupée pour s'avancer jusqu'à se trouver presque derrière elle, où se trouvait une chaise. Il grimpa dessus, et eut la chance qu'elle ne grinçât pas. À cette hauteur, il embrassait toute la scène dans le viseur de son Leica. Tout y était : la tête de la fille, les jumelles, le micro et, quelque 25 mètres plus bas, les deux joueurs. Bond pressa le déclic. L'explosion du flash fit sursauter la fille qui poussa un petit cri en se retournant.

Bond descendit de la chaise.

— Bonjour, dit-il.

— Que... qui êtes-vous ? Que... faites-vous ici ? dit la fille en bredouillant et en portant la main à sa bouche.

Ses yeux étaient agrandis par la peur.

— J'ai ce que je voulais. Ne craignez rien, tout est terminé. Je m'appelle Bond, James Bond.

Il déposa son appareil sur la chaise et s'approcha de la fille. Elle était très belle, les cheveux blonds retombaient sur les épaules nues ; les yeux bleu foncé contrastaient avec la peau bronzée ; la jolie bouche devait sourire d'une façon adorable.

Elle se leva et il constata qu'elle devait bien mesurer 1,60 m. Elle avait les bras et les jambes fermes comme ceux des nageurs.

Elle semblait avoir moins peur.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle d'une voix grave.

— Rien en ce qui vous concerne. Mais je pourrais un peu taquiner Goldfinger. Soyez gentille et laissez-moi jeter un coup d'œil.

Bond prit la place de la fille et regarda dans les jumelles. La partie suivait son cours et Goldfinger ne semblait pas s'étonner que l'émission de renseignements fût interrompue.

— Que va-t-il faire quand il ne recevra plus vos messages ? Va-t-il

arrêter la partie ?

— Cela nous est déjà arrivé, lorsqu'une lampe a sauté, dit-elle d'une voix hésitante. Alors il attend que je reprenne mes messages.

Bond lui sourit.

— Bon, alors laissons-le un peu mariner. Prenez une cigarette et détendez-vous, dit Bond en lui tendant son paquet de Chesterfield. De toute façon vous devez encore mettre du vernis sur les ongles de votre main droite.

— Depuis combien de temps étiez-vous là à m'observer ? demanda-t-elle avec un léger sourire. J'ai eu un de ces chocs !...

— Depuis très peu de temps et je m'excuse pour le choc. Mais il y a déjà une semaine que Goldfinger n'épargne pas les chocs à ce pauvre Du Pont.

— Je sais, dit-elle. C'est peut-être très vilain. Mais il est très riche, n'est-ce pas ?

— Eh oui, et ce n'est pas cela qui me tracasse. Mais Goldfinger pourrait aussi s'attaquer à quelqu'un de pauvre. Et, après tout, n'est-il pas millionnaire lui-même ?... Pourquoi fait-il tout cela, lui qui est pourri d'argent ?

— Je n'y comprends rien moi-même, dit-elle. Je crois que c'est chez lui un besoin. Il faut qu'il fasse de l'argent, il ne peut pas s'en passer. Je lui ai même demandé pourquoi il agissait ainsi, et il m'a répondu qu'il faudrait être fou pour ne pas le faire lorsque c'est dans l'ordre des choses. Lorsqu'il m'a proposé de faire ce travail, continua-t-elle en montrant les jumelles, je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi il prenait de tels risques. Et vous savez ce qu'il m'a répondu ?... Que lorsque tout n'est pas dans l'ordre des choses, il faut l'y mettre.

— Il a de la chance que je ne sois pas de la police, dit Bond.

La fille haussa les épaules.

— Ça ne lui ferait rien. Il vous achèterait. Il peut acheter n'importe qui et n'importe quoi. Rien ni personne ne résiste à l'or.

— Que voulez-vous dire ?

— Il se balade toujours avec un million en lingots d'or, sauf quand il doit passer la frontière bien entendu. Dans ces cas-là, il porte une ceinture pleine de pièces d'or et il met de minces feuilles d'or dans les doublures de ses valises. En fait, il passe avec des valises d'or recouvertes de cuir.

— Mais elles doivent peser chacune une tonne.

— Il voyage toujours en voiture et son chauffeur est une espèce d'Hercule qui est le seul à toucher aux valises.

— Et pourquoi se promène-t-il avec tout cet or ?

— Tout simplement au cas où il en aurait besoin. Il sait qu'il peut tout obtenir avec de l'or. Et puis... il aime l'or. Il l'aime comme

certains hommes aiment les voitures, les bijoux ou... les femmes, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Est-ce qu'il vous aime ? demanda Bond en lui rendant son sourire.

— Absolument pas, s'écria-t-elle avec indignation. Pensez ce que vous voulez, mais vous faites erreur. Je sais qu'il aime faire croire que... je... enfin que nous... Mais il n'en est rien.

— Je vois. Au fond, vous êtes une sorte de secrétaire.

— Une dame de compagnie, corrigea-t-elle. Je n'ai aucun travail de bureau à exécuter...

Elle s'arrêta brusquement, en portant la main à la bouche.

— Oh, je ne devrais pas vous dire tout ça ! Vous ne le lui répétez pas, n'est-ce pas, sans quoi je perdrais ma place. Je ne sais d'ailleurs pas ce qu'il ferait. Je le crois capable de faire n'importe quoi.

— Soyez sans crainte, je ne dirai rien. Mais, en ce qui vous concerne, ce n'est pas une vie que vous menez. Pourquoi faites-vous cela ?

— Vous savez, 100 livres par semaine et tout le confort gratis, ça ne se trouve pas tous les jours ! Je fais des économies, lorsque j'aurai assez d'argent, je m'en irai.

Bond se demanda si Goldfinger la laisserait partir. N'en saurait-elle pas trop ? Il l'examina et admira encore une fois son ravissant visage et son corps superbe. Elle ne s'en doutait pas, mais elle était en vilaine posture avec un homme comme Goldfinger.

— Je vais aller passer quelque chose. Vous permettez ?

Bond n'osait lui faire confiance. Après tout, ce n'était pas lui qui lui payait les 100 livres par semaine.

— Vous êtes très bien comme ça. Après tout, vous n'êtes pas plus déshabillée que les centaines de femmes qui se trouvent sur la plage ou à la piscine. Je crois d'ailleurs qu'il est temps d'enfoncer une aiguille dans les fesses de M. Goldfinger.

Bond n'avait cessé de jeter des regards en direction des deux joueurs et la partie semblait continuer normalement. Bond ajusta les jumelles. Déjà Du Pont semblait être un autre homme. Il avait le geste vif et son visage était rose d'excitation. Il prit une série de cartes dans son jeu et les déposa sur la table. C'était une canasta de rois pure. Bond releva légèrement les jumelles. Le visage de Goldfinger était impassible. Il attendait que tout fût de nouveau « dans l'ordre des choses ». Il porta la main à l'appareil qu'il portait dans l'oreille contre la surdité et en ouvrit le volume au maximum.

— Magnifique petit appareil, dit Bond. Sur quelle longueur d'onde émettez-vous ?

— Il me l'a dit, mais je ne m'en souviens plus. Sur quelque chose comme 170 mégahertz quelque chose...

— Mégacycles. C'est possible. Il doit lui falloir une sérieuse dose de concentration, car il doit également recevoir une foule de messages de voitures de police et de taxi-radio.

Bond sourit, se frotta les mains et s'avança.

— Bon, nous sommes prêts.

Brusquement, elle posa la main sur le bras de Bond. Elle portait une bague représentant deux mains en or, serrant un cœur également en or.

— Est-ce vraiment indispensable ? demanda-t-elle d'une voix pleine de sanglots. Je ne sais pas ce qui va m'arriver si vous faites ça !

Elle eut une hésitation, puis reprit, avec une certaine violence :

— Et puis, vous me plaisez. Il y a longtemps que je n'ai pas rencontré quelqu'un d'aussi sympathique que vous. Pourquoi ne pas rester simplement ici avec moi ?

Elle baissa les yeux et continua d'une voix plus basse :

— Si vous le laissez tranquille, je... je ferai tout ce que vous voudrez.

Bond sourit. Il prit la main de la fille et l'écarta de son bras.

— Je regrette, mais on me paye pour faire ce travail et je le ferai. Je crois aussi qu'il est temps que quelqu'un mette un terme à la « chance » de M. Goldfinger.

Sans plus attendre, il se pencha sur les jumelles, qui étaient toujours fixées sur Goldfinger. Il s'éclaircit la voix et remit le contact du micro.

Goldfinger dut percevoir un sifflement dans son appareil acoustique car, sans que bougeât le moindre trait de son visage, il leva lentement la tête au ciel et l'abaisse, comme en signe de muet remerciement.

Bond se mit à parler lentement d'une voix menaçante :

— Écoutez-moi, Goldfinger...

Il s'arrêta. Pas un muscle du visage de Goldfinger n'avait bougé. Il semblait étudier son jeu et ses mains ne tremblaient pas.

— C'est James Bond qui vous parle. La partie est perdue et il est temps de payer. J'ai photographié toute votre petite organisation, la blonde, les jumelles, le micro, ainsi que vous et votre appareil acoustique. Cette photo ne sera pas envoyée au F.B.I. ni à Scotland Yard si vous suivez mes instructions. Baissez la tête pour me faire savoir que vous avez compris.

Le visage était toujours sans expression, mais la grosse tête s'inclina lentement, pour se relever aussitôt.

— Déposez vos cartes, images au-dessus, sur la table.

Les mains s'abaissèrent et lâchèrent les cartes sur la table.

— Prenez votre carnet de chèques et faites un chèque au porteur de 50.000 dollars, qui se répartiront comme suit : 35.000 pour rembourser les pertes de M. Du Pont, 10.000 pour mes honoraires et les 5.000 restant pour dédommager M. Du Pont du temps précieux que

vous lui avez fait perdre.

Bond surveillait attentivement l'exécution de ses ordres. Il jeta néanmoins un regard sur Du Pont qui se penchait en avant, dans l'ahurissement le plus total.

Goldfinger détacha lentement le chèque et le contresigna au dos.

— Parfait. À présent, écrivez au dos de votre carnet de chèques : « Réserver un compartiment pour Bond dans le Silver Moon de ce soir, destination New York. Faire mettre une bouteille de champagne à la glace dans le compartiment, ainsi que des sandwiches au caviar. Du caviar de première qualité. » Bon... c'est noté, alors écoutez encore ceci : n'essayez pas de vous attaquer à moi. La photographie, et un rapport complet sur vos méthodes de jeu, seront envoyés par courrier à un de mes amis et seront remis aux autorités si je n'arrive pas sain et sauf à New York demain. Inclinez la tête en signe d'acquiescement.

La grosse tête s'inclina une nouvelle fois et Bond put voir des traces de sueur sur le front rougi.

— Bon. Maintenant tendez le chèque à M. Du Pont et dites-lui : « Je m'excuse humblement de vous avoir gagné votre argent en trichant. » Ensuite, vous pourrez vous en aller.

Bond suivit le mouvement de la main, qui déposa le chèque devant Du Pont, et il vit les lèvres de Goldfinger bouger. Il était calme. Après tout, il ne s'agissait que d'argent et il avait payé pour s'en tirer sans intervention officielle.

— Un instant, Goldfinger. Il reste un point à régler.

Bond regarda la fille. Elle n'était pas rassurée, mais il y avait aussi une expression de soumission dans son regard.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Jill Masterton.

Goldfinger se levait, et se préparait à partir.

— Halte, jeta Bond d'une voix impérieuse.

Goldfinger s'arrêta et leva la tête en direction du balcon. Bond put voir le regard perçant qu'il lui lançait et qui semblait lui dire : « Je me souviendrai de ceci, monsieur Bond. »

— J'avais oublié une dernière chose. Je prendrai un otage pour ce voyage à New York. Miss Masterton m'accompagnera. Veillez donc à ce qu'elle prenne ce train. Ah ! oui, et faites en sorte qu'il y ait un salon dans ce compartiment. C'est tout.

Une semaine plus tard, Bond se trouvait devant la fenêtre ouverte, au 7^e étage du grand bâtiment qui abritait les services secrets. Londres dormait sous une pleine lune qui roulait entre de gros nuages. Big Ben sonna 3 heures. Un téléphone sonna dans la pièce obscure. Bond se dirigea vers le bureau du centre et souleva un des quatre récepteurs.

— Officier de service, dit-il.

— La station H, monsieur.

— Mettez-moi en ligne.

Il y eut dans l'appareil un sifflement, entrecoupé de quelques claquements secs. « Les communications avec Hong Kong sont toujours aussi mauvaises et aussi difficiles à obtenir », songea Bond.

— Allô, Universal Export ? dit une petite voix.

— Oui.

— Vous êtes en ligne avec Hong Kong, parlez, dit une voix toute proche.

— Libérez la ligne, dit Bond avec impatience.

— Vous avez Hong Kong, parlez, dit la petite voix lointaine.

— Allô... allô... Universal Export ?

— Oui.

— Dickson à l'appareil. M'entendez-vous ?

— Oui.

— À propos du câble que je vous ai envoyé pour ce chargement de mangues... Vous êtes au courant ?

— Oui, je l'ai ici, dit Bond, en ouvrant un dossier devant lui et en allumant une petite lampe de bureau.

La Station H avait besoin de mines d'un calibre spécial. Il fallait faire sauter trois jonques dont les espions communistes se servaient pour intercepter les transporteurs britanniques où se réfugiaient les malheureux qui réussissaient à s'échapper de Chine populaire.

— Le paiement doit être fait pour le 10.

Cela devait signifier que les jonques partiraient le 10, ou bien que les gardes seraient doublés après cette date, ou quelque autre information de ce genre.

— Compris, dit Bond brièvement.

— Merci. Au revoir.

— Au revoir.

Bond déposa le récepteur et en souleva un autre de couleur verte. Il forma le numéro de la Section Q et entra en communication avec l'officier de service, qui lui confirma que tout était arrangé. Un *Britannia* de la BOAC s'envolait le matin même, à destination de Hong Kong et la Section Q s'assurait que la « marchandise » était à bord.

Bond s'installa confortablement dans un fauteuil et alluma une

cigarette. Il songea au petit bureau au conditionnement d'air défectueux qui se trouvait sur la baie de Hong Kong et il imagina l'agent 279, en chemise blanche trempée de sueur. Cet agent s'appelait Dickson et il devait certainement être en train de contacter son adjoint, pour lui annoncer que tout était en ordre, qu'ils se verraient le lendemain et reverraient une dernière fois ensemble leur plan d'action. Bond eut un vague sourire. Il n'aurait pas aimé être à la place de ses confrères, car il n'avait jamais aimé lutter contre les Chinois. Mais « M. », le grand patron, avait décidé de montrer à leurs adversaires que le Service n'avait pas complètement abandonné la base de Hong Kong. Trois jours plus tôt, « M. » avait désigné Bond pour le service de nuit, ce à quoi notre homme avait répondu qu'il n'était pas assez au courant du travail habituel des différents services. N'était-il pas risqué de s'en remettre, en la circonstance, à un agent qui depuis six ans faisait partie de la fameuse Section 00 et qui n'avait plus qu'une idée très vague du travail de bureau ?

— Vous vous y ferez rapidement, avait dit « M. » froidement. De toute manière, il y a un officier supérieur qui coordonne tous les services, et moi-même, à qui vous pouvez toujours vous adresser.

Bond avait souri en pensant à la tête que ferait « M. » si on le réveillait en pleine nuit parce qu'un homme à Aden ou à Tokyo avait un petit pépin.

— J'ai décidé que tous les officiers, à quelque section qu'ils appartiennent, feraient du service de nuit et auraient leur part du travail courant, avait ajouté « M. » en jetant à Bond un regard glacial. Mais à propos, 007, je vous signale que, l'autre jour, j'ai eu sur le dos les gars du Trésor. Ils estiment que la Section 00 coûte trop cher. Je n'ai pas voulu discuter ; je leur ai simplement répondu que nous ferions attention.

Bond voyait très bien la scène. Il se dit que les gars du Trésor devraient un jour être lancés dans la nature, aux prises avec un ennemi implacable ; ils verraient alors s'il convenait de lésiner sur la dépense.

Il avait donc repris du service de bureau, depuis quelques jours à peine, et il ne détestait pas ce repos forcé, entrecoupé par l'apparition de charmantes jeunes filles de la cantine, qui lui apportaient du café et des sandwiches. Lors de son premier service de nuit, la jeune fille lui avait apporté du thé.

— Je ne bois jamais de thé, lui avait dit Bond d'une voix sévère. Je hais le thé et j'estime qu'il est l'une des causes de la décadence de l'Empire britannique. Vous pouvez remporter votre petite tasse de boue et me faire une bonne tasse de café.

Depuis ce soir-là, on lui servait du café et son expression « petite tasse de boue », avait déjà fait le tour des bureaux.

Mais Bond avait une autre raison d'aimer le service de nuit. En effet, ce service lui permettait de travailler à un ouvrage que, depuis un an, il avait décidé d'écrire, une sorte de manuel, exposant toutes les méthodes secrètes pour le combat sans armes. Bond voulait intituler cet ouvrage : *Survivre*. Le manuel reprendrait entre autres tout ce qui avait déjà été écrit sur le sujet par différents services secrets. Notre homme n'en avait parlé à personne et il espérait, s'il en venait à bout, que « M. » l'autoriserait à joindre le volume à ceux dont le Service faisait usage, pour l'instruction des agents.

Il en était à la fin de son deuxième chapitre lorsque, compulsant un livre relatif aux méthodes russes, livre qui venait d'être traduit en anglais, il tomba en arrêt sur une description de la manière dont il convenait d'appréhender une femme soûle pour la forcer à vous suivre. L'auteur disait qu'il suffisait de pincer fortement la lèvre inférieure de la femme entre le pouce et l'index, et qu'aussitôt elle devient d'une docilité de caniche. Cette indication eut le don de révolter Bond, mais un mot attira plus particulièrement son attention. Il s'agissait du mot « index », qui se disait *FOREFINGER* en anglais. Bond se dit que cela lui rappelait quelque chose, mais quoi ? Ah ! oui, il y était ! *FOREFINGER* – *GOLDFINGER*.

Il se dit alors qu'il serait peut-être bon de consulter le fichier, pour voir si Goldfinger y était.

Il décrocha le téléphone vert et appela le service des fiches.

— Ça ne sonne pas, monsieur, dit le standardiste. Je vais encore essayer d'ici et je vous rappellerai.

Bond remercia et raccrocha.

Il revit le merveilleux voyage en train qu'il avait fait, en compagnie de Jill Masterton. Ils avaient mangé des sandwiches, bu du champagne, et ensuite ils avaient longuement fait l'amour sur l'étroite couchette, au rythme du rapide qui filait dans la nuit. Jill avait réveillé Bond deux fois, en lui demandant d'autres caresses. Le matin, elle avait baissé, par deux fois encore, le store de la fenêtre, avait pris son compagnon par la main et lui avait dit :

— Aime-moi encore, James ! Sur le ton d'un enfant demandant une sucrerie.

Jill avait dit à Bond que Goldfinger, après sa défaite, avait été très calme, presque indifférent. Il avait demandé à la jeune fille de dire à Bond qu'il serait en Angleterre dans une semaine et qu'il aimerait faire une partie de golf avec lui. Il avait également demandé à Jill de revenir par le premier train, ce qu'elle allait faire. Bond essaya de l'en dissuader, mais rien n'y fit. Elle ne craignait pas Goldfinger. Et d'ailleurs qu'aurait-il pu lui faire ? De plus elle tenait à son emploi. Les 10.000 dollars que Du Pont, avec enthousiasme, avait remis à Bond, celui-ci avait décidé de les donner à la jeune fille. D'abord elle

ne voulut pas accepter.

— Je ne saurais vraiment pas à quoi employer cet argent, avait dit Bond. Mets-le dans un coin, il te servira le jour où tu décideras de quitter brusquement le bonhomme. J'aurais voulu pouvoir te donner plus, car je n'oublierai jamais cette nuit.

À la gare de New York, Bond avait pris Jill dans ses bras et ils avaient échangé un long baiser. Après quoi, il l'avait quittée sans se retourner.

Il n'y avait pas eu entre eux de véritable amour ; seulement une merveilleuse attirance physique. Ni l'un ni l'autre ne regrettaient ce qui s'était passé. Pour tous deux ce serait, au contraire, une inoubliable nuit d'amour.

Le téléphone vert sonna.

— Il y a trois Goldfinger, monsieur. Deux sont morts et le troisième est un Russe qui tient un salon de coiffure à Genève. Il sert de boîte aux lettres aux agents russes et leur glisse des messages dans la poche pendant qu'il les coiffe. Il a perdu une jambe à Stalingrad. Il y a encore une foule de renseignements sur lui, monsieur. Voulez-vous que je vous les lise ?

— Non, merci. Il ne peut s'agir de l'homme que je cherche.

— Nous pourrions peut-être essayer au CID, monsieur. Si seulement vous aviez une photo...

Bond se souvint du film qui était toujours dans son Leica.

— Est-ce que la section de l'identité est ouverte ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Et je peux vous faire le travail, si vous le désirez.

— Merci. Je descends.

Bond appela le standardiste et lui demanda de dire aux chefs de section qu'il était à l'identité. Après quoi il prit l'ascenseur et descendit au 1^{er} étage.

La nuit, le grand bâtiment était extraordinairement calme. Seuls, le bruit assourdi d'une machine à écrire électrique, le fading d'une radio et le léger ronronnement du système de ventilation troublaient quelque peu le silence.

Lorsque Bond arriva, l'officier de service à l'identité était déjà dans la salle de projection.

— Pourriez-vous me donner une description aussi précise que possible du visage ? Cela me permettrait d'éliminer tout ce qui ne peut pas convenir.

Bond s'exécuta et laissa travailler son collègue.

L'appareil dont il se servait s'appelait *l'Identicast* et fonctionnait suivant le procédé de la lanterne magique. Différentes formes de têtes étaient projetées, jusqu'à ce qu'une d'entre elles fût retenue. On passait ensuite aux cheveux, puis au nez, aux yeux, à la bouche, pour finalement arriver au portrait-robot de l'individu. Il fallut un moment

pour trouver tous les éléments du visage assez extraordinaire de Goldfinger. Mais le résultat final rappelait d'assez près le personnage. Bond donna encore quelques précisions, au sujet de la couleur des cheveux, de l'expression des yeux.

— Je n'aimerais pas rencontrer ce particulier, le soir au coin d'un bois, dit l'officier de l'identité. Je passerai ces renseignements aux types du CID dès qu'ils prendront leur service. J'espère pouvoir vous donner une réponse vers midi.

Bond remonta au 7^e étage, fit son rapport de la nuit ; lorsqu'il eut terminé, il était 8 heures. Il téléphona à la cantine, pour se faire monter son petit déjeuner. Comme il finissait de manger, la sonnerie du téléphone retentit. C'était « M ». Qu'est-ce qu'il pouvait bien venir faire au bureau, une demi-heure plus tôt que prévu ?

— Oui, monsieur ?

— Venez à mon bureau, 007. J'ai à vous parler avant que vous quittiez votre service de nuit.

— Bien, monsieur.

Bond raccrocha, enfila son veston, se passa la main dans les cheveux, appela la centrale du téléphone pour dire où il allait et prit l'ascenseur, qui le conduisit au 8^e et dernier étage. Ni le chef du personnel ni la très désirable miss Moneypenny n'étaient arrivés.

Bond frappa à la porte du Grand Patron et entra.

— Asseyez-vous, 007, dit « M. » tout en jetant un coup d'œil sur quelques rapports. La nuit a été calme ?

— Assez, oui, monsieur. La station H...

« M. » levant la main gauche, l'interrompt :

— Je verrai ça dans votre rapport. Donnez-le-moi.

Bond lui passa la chemise, marquée TOP SECRET, et « M. » la déposa sur un coin de son bureau. Il sourit et regarda son interlocuteur :

— Il y a du changement, 007. Vous quittez le service de nuit.

Bond ne put réprimer un sourire. Son cœur se mit à battre un peu plus vite, comme cela était arrivé tant de fois dans ce bureau.

— Je m'y étais presque fait, soupira-t-il.

— Possible, mais il y a du nouveau. Quelque chose de tout à fait spécial, qui n'est peut-être pas tout à fait de votre ressort, sauf peut-être d'un certain point de vue.

Bond ne disait rien. Il attendait.

— J'ai dîné hier avec le gouverneur de la Banque d'Angleterre, et on a vraiment raison de dire qu'on apprend tous les jours. En tout cas, j'ai appris pas mal de choses sur l'or et notamment sur le trafic et la fabrication d'or qui n'a pas la teneur voulue. J'ai été étonné d'apprendre que la Banque d'Angleterre en sait énormément sur ce genre d'escroquerie. Vous y connaissez quelque chose, vous ?

— Non, monsieur.

— Eh bien, on va éclairer votre lanterne, dès cet après-midi. Vous avez rendez-vous à 4 heures à la banque, avec le colonel Smithers. Vous aurez le temps de vous reposer auparavant ?

— Certainement, monsieur.

— Parfait. Il semble que ce Smithers, à la banque, dirige le service des enquêtes. D'après ce que m'a dit le gouverneur, ce service ressemblerait fort à un service de contre-espionnage. J'ai d'ailleurs été fort surpris d'apprendre qu'ils ont un service de ce genre, ce qui prouve à quel point tout cela est cloisonné ! Pour en revenir à Smithers et à son équipe, c'est donc lui qui surveille tout ce qui se passe dans toutes grandes banques du monde et qui détecte les fraudes et les tripotages opérés au détriment du Trésor. Le gouverneur m'a dit que, depuis des années, Smithers lui répète qu'il y a une hémorragie d'or dans notre pays. Smithers a toujours dû reconnaître qu'il n'avait aucune preuve formelle et qu'il ne disposait en fait que de peu d'éléments. Il a finalement réussi à convaincre le gouverneur, qui a obtenu du Premier ministre l'autorisation de nous faire entrer dans le jeu.

« M. » s'interrompit un instant et regarda fixement Bond.

— Vous êtes-vous jamais demandé qui étaient les hommes les plus riches d'Angleterre ?

— Non, jamais, monsieur.

— Eh bien, essayez de deviner. Mais je devrais plutôt vous poser la question comme ceci : quels sont les Anglais les plus riches ?

Bond se mit à réfléchir.

— Je crois qu'il y a Sassoon, dit-il avec hésitation, ensuite cet armateur... euh... Ellerman. On dit aussi que lord Cowdray est très riche. Et puis il y a les banquiers : Rothschild, Baring, Hambros. Le diamantaire Williamson. Oppenheimer en Afrique du Sud. Il doit également y avoir quelques nobles qui ont pas mal d'argent.

— Pas mal. Pas mal du tout, dit « M. ». Mais vous avez oublié le plus riche de tous. Je n'avais jamais pensé à lui moi-même, avant que le gouverneur ne m'en parle. Il s'agit d'un type qui s'appelle Goldfinger. Auric Goldfinger.

Bond ne put s'empêcher de rire.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit « M. » d'une voix acide.

— Excusez-moi, monsieur, dit Bond en redevenant sérieux, mais il se fait que pas plus tard que la nuit dernière, j'ai essayé de reconstituer le visage de ce Goldfinger avec *l'Identicast* et que le portrait-robot est actuellement au CID.

— Qu'est-ce que cela signifie, 007 ? dit « M. » d'une voix où perçait la colère. J'aimerais que vous cessiez de vous comporter comme un satané collégien.

— Je vais vous expliquer, monsieur, reprit Bond d'un ton calme...

Et il lui raconta toute l'affaire Du Pont-Goldfinger, sans rien omettre.

Le visage de « M. » s'éclaira. Il écoutait attentivement. Quand Bond eut terminé son histoire, le grand chef se cala dans son fauteuil.

— Eh bien... eh bien... fit-il, d'une voix qui allait *diminuendo*.

Il mit les mains derrière la nuque et considéra le plafond quelques minutes sans rien dire.

De son côté, Bond revoyait une nouvelle fois son aventure avec Jill Masterton, mais il fut ramené sur terre par les paroles du Grand Patron.

— À propos, que sont devenus les 10.000 dollars ?

— Je les ai donnés à la fille, monsieur.

— Vraiment ?... Et pourquoi pas à la Croix Blanche ?

La Croix Blanche était le service social qui s'occupait des familles des membres du service secret, tués en service commandé.

— Je regrette, monsieur, dit Bond.

— Hmm.

« M. » n'avait jamais beaucoup apprécié les aventures féminines de son agent. Son âme victorienne ne pouvait concevoir qu'un agent de Sa Majesté puisse se laisser aller à de telles futilités. Mais il préféra ne pas insister.

— Ce sera tout pour l'instant, 007. Vous en apprendrez plus cet après-midi. Un drôle de type, ce Goldfinger. Je l'ai rencontré une fois ou deux chez Blades, où il a l'habitude de jouer au bridge quand il est en Angleterre. Il figure en tête de la liste noire de la banque. Et à partir de cet instant, il devient également le numéro un, en ce qui vous concerne.

CHAPITRE VI

De l'or en barre

Bond monta les quelques marches qui conduisent au vaste et luxueux hall de la Banque d'Angleterre. Comme il jetait un coup d'œil admiratif sur la décoration de la salle, un huissier s'approcha de lui.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Je suis le commandant Bond et j'ai rendez-vous avec le colonel Smithers.

— Ah oui, par ici, mon commandant.

L'huissier précéda Bond, entre les énormes piliers à la droite du hall.

Ils parvinrent à une petite porte de bronze, qui donnait accès à un ascenseur. Au 1^{er} étage, ils débouchèrent dans un long couloir. Une moquette beige étouffait le bruit des pas. L'huissier frappa à la dernière d'une série de portes en bois poli. Une femme aux cheveux grisonnants était assise derrière un bureau. Elle examina Bond et ébaucha un léger sourire. Par téléphone, elle annonça :

— Le commandant Bond est ici, mon colonel.

Elle raccrocha, se leva et invita Bond à la suivre.

Elle traversa le bureau, poussa une porte verte, l'ouvrit et s'effaça pour laisser passer le visiteur.

Le colonel Smithers s'était levé derrière son bureau.

— Je vous remercie d'être venu. Mais, asseyez-vous, je vous prie... Vous fumez ? Il poussait devant Bond une boîte d'argent, remplie de *Senior Service*. Bond en prit une et l'alluma.

Le colonel Smithers était exactement comme Bond l'avait imaginé. Il avait dû être colonel dans un état-major, car il n'avait pas l'allure de ceux qui ont acquis ce grade derrière un bureau.

— Il paraît que vous allez me faire un petit cours sur l'or, dit Bond, pour lancer la conversation.

— Le gouverneur m'a en effet prié de vous mettre au courant et de ne rien vous cacher. Il va sans dire que toutes ces révélations sont strictement confidentielles.

Le visage de Bond était de marbre. Le colonel Smithers aurait dû comprendre tout de suite que sa dernière remarque était superflue, lorsqu'il s'agissait d'un officier des services secrets, et même d'un de ceux qui faisaient partie de la fameuse Section 00.

— Avec un homme tel que vous, il était évidemment inutile de faire cette recommandation, dit-il enfin, pour s'excuser.

— Nous nous imaginons tous que nos secrets sont les seuls qui comptent et vous avez bien fait de me le rappeler. Bien entendu, je ne parlerai de tout ceci qu'avec mon patron.

— Parfait. Parfait. Je suis heureux que vous le preniez ainsi... Vous savez, il arrive que, dans une banque, on devient trop discret. Enfin... pour en revenir à cette question de l'or, je suppose que vous ne vous y êtes encore jamais intéressé de très près.

— À vrai dire, non.

— Bon. Eh bien, la première chose dont il faut se souvenir à ce sujet, c'est que l'or est la meilleure valeur mondiale pour les transactions. Je crois pouvoir dire que, n'importe où dans le monde, en présentant une pièce d'or, on obtient immédiatement ce qu'on désire.

Le colonel était lancé sur son thème favori. Bond se carra dans son fauteuil pour mieux écouter. Il aimait entendre parler les gens qui possédaient à fond leur sujet.

— Le deuxième point dont il faut se souvenir, c'est que l'or n'est pas aussi repérable que les billets. Les pièces d'or ne portent pas de numéros de série. Et si les lingots sont numérotés, vous vous doutez qu'il est enfantin, soit de gratter le numéro, soit de refondre le lingot et d'effacer toute trace de numérotation. Il est donc pratiquement impossible de suivre les mouvements de l'or dans le monde. En ce qui nous concerne, nous pouvons tout juste savoir de combien disposent la Banque d'Angleterre et les autres banques anglaises, et évaluer plus ou moins les réserves qui sont en possession des joailliers.

— Puis-je vous demander pourquoi vous tenez tant à connaître le total des réserves d'or en Angleterre ?

— Pour la simple raison que l'or et toutes les valeurs garanties par l'or sont la base même de notre crédit international. Nous ne pouvons définir la véritable valeur de la livre sterling qu'en étant à même de chiffrer notre réserve d'or.

Les yeux du colonel se rétrécirent.

— Voyez-vous, commandant Bond, mon travail consiste à dépister toute fuite d'or en dehors de l'Angleterre ou en dehors de la zone sterling. Et lorsque j'arrive à dépister une fuite vers un pays où l'or peut être racheté un prix plus élevé que celui qui est fixé dans notre pays, il est de mon devoir d'avertir la brigade spéciale de l'or, pour qu'elle mette bon ordre à ce trafic et en arrête les auteurs.

— Mais n'arrivera-t-il pas un moment où l'or ne sera plus aussi rare, et par conséquent aussi précieux ? Ne trouve-t-on pas de grande quantité d'or chaque année en Afrique ? Et ce trafic n'est-il pas appelé à disparaître, le jour où l'or ne sera plus une denrée rare, comme cela s'est passé au sujet de la pénicilline après la guerre ?

— Je crains que vous ne vous trompiez, commandant Bond. Ce n'est pas aussi simple que ça. La population du monde s'accroît à raison de 5.400 êtres humains à l'heure. Un faible pourcentage de ces gens deviendront de gros possesseurs d'or. En revanche, il y en aura déjà beaucoup plus qui, n'ayant aucune confiance dans les valeurs fiduciaires, préféreront enterrer quelques pièces d'or dans leur jardin ou les cacher sous leur lit. D'autres auront besoin d'or pour faire arranger leurs dents, ou achèteront des lunettes à monture d'or, des montres, des bagues etc. Tous ces nouveaux venus consommeront des tonnes d'or chaque année. De plus, de nouvelles industries naissent. On trouve tous les jours de nouvelles propriétés à l'or, et il n'y a pratiquement aucune limite à son emploi. Mais l'or a deux défauts majeurs. Il n'est pas assez dur ; il s'use ou s'effrite. C'est ainsi que, chaque année, le stock mondial se réduit, d'une manière invisible. Le second défaut, qui à mon sens, est le plus important, est que l'or est devenu une sorte de talisman contre la peur. Voyez-vous, commandant, la peur pousse les gens à retirer l'or de la circulation. Et

l'on peut dire que ce qui est extrait en un coin du monde est aussitôt enterré dans une autre partie du globe.

Bond admirait l'éloquence du colonel Smithers. Cet homme vivait or, pensait or, rêvait or. Mais le sujet était intéressant. Quand notre homme avait dû lutter contre des trafiquants de diamants, il avait dû de même tout apprendre, quant au mythe des pierres précieuses.

— Que dois-je encore savoir avant que nous puissions nous attaquer à notre problème ? demanda-t-il.

— Ça ne vous ennuie pas trop ?... Bon. Vous pensiez donc que la production actuelle de l'or devait amplement suffire aux besoins de notre monde. Il n'en est malheureusement rien. Ne croyez surtout pas qu'il reste encore des régions inexploitées, du point de vue de l'or. Vous feriez une grossière erreur. Il ne reste, en fait, que le fond des mers, et les mers elles-mêmes, qui en contiennent des quantités. Il y a des milliers d'années que les hommes grattent la surface du globe pour y trouver de l'or. Songez aux trésors de l'Égypte ancienne, à Mycène, à Montezuma et aux Incas. En Europe, il y eut les vallées du Rhin et du Pô, Malaga et les plaines de Grenade, Chypre et les Balkans. Aux Indes, les hindous attrapèrent la fièvre de l'or en voyant des fourmis transporter des grains d'or. Ils remontèrent ainsi jusqu'à des champs alluviaux. Les Romains prirent l'or du Pays de Galles, du Devon et de la Cornouailles.

« Il y eut aussi les ruées vers l'or en Amérique, tandis qu'en Australie, à Bendigo et à Ballarat, naissait une nouvelle production et que les Russes, de leur côté, avec les gisements de l'Oural, devenaient les plus grands producteurs d'or du monde vers le milieu du XIX^e siècle... Je vous dirai, à titre indicatif, qu'entre 1500 et 1900, à une époque où les comptes n'étaient pas toujours exacts, on a extrait 18.000 tonnes d'or. De 1900 à nos jours, on en est déjà à une production de 41.000 tonnes. À cette cadence, commandant Bond, on est en droit de se demander si d'ici cinquante ans on aura pas extrait la dernière parcelle d'or de la planète. »

Bond écoutait gravement cet exposé.

— Votre histoire de l'or est réellement fascinante. Pourtant la situation n'est peut-être pas aussi critique que vous le pensez. On extrait déjà de la mer le pétrole... Mais, à propos de ce trafic de l'or...

Le téléphone sonna. Le colonel décrocha nerveusement le récepteur.

— Smithers à l'appareil.

Il écouta et son visage refléta bientôt la plus vive irritation.

— Je suis sûr de vous avoir envoyé la composition de l'équipe, miss Philby. Le prochain match aura lieu samedi contre l'Office des Changes.

Si miss Flake ne veut pas jouer goal, elle ne fera pas partie de l'équipe, voilà tout. Nous n'avons pas d'autre poste à lui confier. Et

des avant-centres, nous en avons plus qu'il ne nous en faut... Oui, faites cela et expliquez-lui qu'elle nous rendrait service en jouant goal, ne fût-ce que cette fois. Elle se débrouillera très bien. Je vous remercie, miss Philby.

Le colonel Smithers sortit un mouchoir et s'épongea le front.

— Je m'excuse pour cette interruption, mais il semble que les sports prennent une place de plus en plus grande dans notre banque. On n'a rien trouvé de mieux que de me donner la direction de notre équipe féminine de hockey. Comme si je n'avais déjà pas assez à faire ! Enfin... comme vous le disiez, il serait temps d'aborder la question du trafic. Pour ne parler que de l'Angleterre et de la zone sterling, cela représente déjà une activité portant sur des sommes considérables. Sachez que notre banque emploie trois mille employés et qu'un bon millier d'entre eux font partie du service de contrôle des changes. Parmi ceux-là, nous en avons environ cinq cents qui ne s'occupent que du dépistage, du contrôle et des enquêtes concernant les tentatives de trafic d'or.

— Ça fait beaucoup de monde, dit Bond, en songeant que l'intelligence Service n'employait que deux mille personnes. Pouvez-vous me donner un exemple de ce trafic ?

— Mais certainement, dit le colonel, qui parlait d'une voix douce et fatiguée, comme un homme surchargé de travail par son gouvernement. Supposons que vous ayez dans votre poche une plaque d'or, d'un volume approximatif de deux paquets de Players. Cette plaque pèserait à peu près 2,400 kilos, et cela représenterait à peu près 24 carats. Bon. La loi dit que, si vous désirez vendre votre or, vous devez le vendre à la Banque d'Angleterre, qui vous le payera au prix officiel contrôlé, c'est-à-dire : 120 livres l'once, ce qui nous ferait à peu près 1.000 livres. Mais vous en voulez davantage, et vous avez un ami qui va aux Indes, ou vous connaissez un pilote ou un steward qui fait régulièrement la ligne d'Extrême-Orient. Vous entrez en rapport avec lui et, moyennant une commission, vous lui proposez d'emporter une ceinture contenant l'or, que vous aurez probablement fait scier en fines feuilles. Vous pourriez facilement lui offrir jusqu'à 100 livres pour ce service. À Bombay, il lui suffira d'aller trouver un joaillier, qui lui, achètera votre or pour 1.700 livres. Cela vous fait un bénéfice de 70 pour cent, ce qui n'est pas mal. Mais notez qu'après la guerre ce bénéfice pouvait aller jusqu'à 300 pour cent. Vous voyez donc qu'à cette époque il suffisait de réaliser une bonne demi-douzaine d'opérations de ce genre pour pouvoir se retirer après fortune faite.

— Comment se fait-il que le prix de l'or soit aussi haut aux Indes ? demanda Bond, qui se disait que « M. » lui poserait probablement la même question.

— C'est une longue histoire, mais, en résumé, on peut dire que l'Inde manque d'or surtout pour les bijoux, qu'elle fabrique en quantité considérable.

— Et ce trafic avec l'Inde est important ?

— Énorme. Pour vous donner une idée de son ampleur, sachez qu'en 1955 l'I.S. et les douanes indiennes ont mis la main sur 43.000 onces d'or. Et cela ne représente encore qu'un très faible pourcentage de tout l'or qui entre en Inde. Le dernier cri en matière de trafic est de le charger à bord d'un avion et de le parachuter à un comité de réception, qui peut ainsi recevoir jusqu'à une tonne d'or en une fois. Exactement comme nous faisions quand nous parachutions des vivres et des munitions aux Résistants pendant la guerre.

— Je vois. Existe-t-il un autre pays où je pourrais faire un beau bénéfice avec mon or ?

— Vous pourriez gagner un petit quelque chose en le vendant en Suisse. Mais l'Inde reste le marché idéal.

— J'y vois plus clair, maintenant, dit Bond. Dites-moi maintenant quel est votre problème.

Il était impatient d'entendre parler de M. Auric Goldfinger. Le regard du colonel Smithers se durcit.

— En 1937, un homme est arrivé en Angleterre. C'était un réfugié, venant de Riga, qui s'appelait Auric Goldfinger. Il n'avait que vingt ans quand il est arrivé chez nous, mais il devait être remarquablement intelligent, car il avait déjà senti que les Russes allaient annexer son pays. Orfèvre de métier et de tradition, car son père et son grand-père l'étaient également, il ne disposait que de peu d'argent en arrivant ici, mais il devait porter une de ces fameuses ceintures pleine d'or, qu'il avait probablement volée à son père. Comme il était du type inoffensif, il obtint assez rapidement sa naturalisation, et il se mit à racheter de petites boutiques de prêteurs sur gages, un peu partout dans le pays. Il y mit des hommes à lui, les paya bien et appela chaque magasin de sa chaîne : « GOLDFINGER ». Il transforma petit à petit ses boutiques en bijouteries de fantaisie et annonça qu'il achetait de l'or. Je me souviens d'un de ses slogans qui fit merveille : « Achetez votre bague de fiançailles avec le vieux médaillon de grand-mère. » Les affaires de cet homme prospérèrent, car il avait l'art de choisir les bons emplacements pour ses boutiques. Comme il refusait toujours d'acheter de l'or volé, il jouit rapidement d'une excellente réputation auprès des autorités et de la police. Il vivait à Londres et faisait le tour de ses magasins tous les mois, pour récolter l'or qui avait été acheté. Il ne s'intéressait que de très loin à la bijouterie de fantaisie et laissait ses gérants s'en occuper à leur guise.

Le colonel Smithers jeta un regard interrogatif à Bond.

— Vous me direz que tous ces médaillons ne devaient pas

représenter un très gros poids d'or. C'est juste, mais songez que ce total monte rapidement lorsqu'on possède une vingtaine de boutiques qui achètent chacune une demi-douzaine de pièces ou plus par semaine. Finalement, la guerre arriva et Goldfinger, comme tous les bijoutiers, dut déclarer son stock d'or. J'ai vérifié sa déclaration de l'époque dans nos archives. Il avait déclaré 50 onces pour toute son organisation, et cela représentait exactement la réserve dont il avait besoin pour continuer à exercer son activité. Il fut naturellement autorisé à conserver son or. Il réussit à travailler dans une fabrique d'outils, au Pays de Galles, et évitait ainsi d'être envoyé au front. De plus il maintint en activité autant de boutiques qu'il était possible. Il a certainement dû faire de bonnes affaires avec les soldats américains, qui gardaient généralement un aigle d'or ou une pièce de 50 dollars or mexicaine, comme ultime réserve.

« C'est ainsi que, lorsque la guerre fut terminée, Goldfinger acheta une résidence assez prétentieuse à Reculver, sur l'embouchure de la Tamise. Il fit également l'acquisition d'un chalutier et d'une vieille Rolls Royce blindée, qui avait été spécialement construite pour un président sud-américain, mais celui-ci avait été assassiné avant d'avoir pu en prendre livraison. Il monta également une petite usine, qu'il appela « LA SOCIÉTÉ THANET POUR LA RECHERCHE D'ALLIAGES NOUVEAUX » et il en confia la direction à un métallurgiste allemand, prisonnier de guerre qui ne désirait pas retourner en Allemagne. Une demi-douzaine de Coréens, recrutés parmi d'anciens dockers de Liverpool, complétaient le personnel. Ces Coréens ne connaissaient pas un mot d'anglais, et Goldfinger était donc assuré d'une complète discrétion sur ce qui se passait dans l'usine. Ensuite, tout ce que nous savons, c'est que, pendant dix ans, il a fait un voyage annuel aux Indes, à bord de son chalutier, et quelques autres en Suisse avec sa Rolls. Ce Goldfinger n'est peut-être pas un homme honnête, mais il a réussi à rester en bons termes avec les autorités et il s'est toujours montré tellement discret que personne n'a jamais fait attention à lui. »

Le colonel Smithers s'interrompit et jeta un regard de commisération à Bond.

— Je dois vous ennuyer avec toutes mes histoires. Pourtant je voudrais vous faire de cet homme un portrait aussi précis que possible. Nous n'avons jamais vraiment fait attention à lui jusqu'en 1954, année au cours de laquelle il lui est arrivé une mésaventure... En rentrant des Indes, son chalutier s'est échoué dans les Goodwins. Il le vendit au poids de la ferraille à la Dover Salvage Company. Lorsque cette société démonta le bateau et en arriva aux cales, les ouvriers constatèrent que le bois qui servait au cloisonnement était imprégné d'une poudre brune. Ne pouvant déterminer de quel produit il s'agissait, la Direction décida d'envoyer un échantillon de cette poudre

au laboratoire de l'endroit aux fins d'analyses. Quelle ne fut pas la surprise de ces braves gens lorsqu'ils apprirent qu'il s'agissait de poussière d'or. Sans entrer dans les détails, je vous dirai simplement que l'or n'est soluble que dans un mélange d'acide nitrique et d'acide chlorhydrique, et qu'un agent réducteur, comme l'acide oxalique, peut précipiter le métal en une poudre brune. Cette poudre peut être reconvertie en or quand on la fait fondre à une température avoisinant les mille degrés centigrades. En fait, c'est un procédé assez simple. Ce qui devait arriver arriva, et un des ouvriers de la Dover Salvage Company parla de l'incident à un de ses amis qui était douanier à Douvres. Un rapport fut envoyé à la police, puis au CID, pour finalement arriver sur mon bureau, avec une copie des documents maritimes concernant chaque voyage effectué par le chalutier aux Indes. Ces documents étaient parfaitement en règle et précisaient que le bateau transportait des engrais, contenant des substances minérales. Tout devenait clair. Goldfinger transformait son or en poudre brune et l'envoyait aux Indes comme engrais. Avions-nous une chance de lui mettre la main au collet ?... Aucune ! Nous avons fait faire une enquête dans les différentes banques où il avait des comptes et nous avons vérifié ses déclarations d'impôts. Le compte le plus élevé était celui de la Banque Barclay à Ramsgate, où il possédait 20.000 livres, et toutes ses taxes étaient dûment payées chaque année. Les chiffres nous montraient un accroissement régulier des bénéfices en provenance de sa chaîne de bijouterie, et il n'y avait strictement rien à redire à ce sujet. Ensuite nous avons envoyé des hommes de la Brigade financière à l'usine de Reculver. Ils se sont présentés comme inspecteurs du ministère du Travail et de l'Hygiène, faisant une tournée d'inspection pour voir si tout, dans l'usine, était conforme aux prescriptions de la loi. Goldfinger les a accueillis presque avec chaleur. Notez qu'il avait pu être prévenu par une de ses banques. De toute façon, la Brigade financière n'a trouvé que du matériel, qui pouvait être considéré comme normal dans une usine faisant des recherches d'alliages de métaux. Il y avait évidemment des fours pouvant être portés à une température de 2.000 degrés centigrades, mais quoi de plus naturel, puisque Goldfinger ne cachait pas qu'il faisait fondre l'or pour en faire des bijoux tout neufs. Après cet échec, les hautes instances ont décidé de ne pas poursuivre l'enquête, considérant que la poudre brune récoltée dans les cales du chalutier ne constituait pas une preuve suffisante. Il n'y a que moi qui n'aie pas refermé le dossier.

Smithers fit une pause. Par la fenêtre entrouverte, on percevait le bruit assourdi de la rue. Le colonel se leva, posa ses mains bien à plat sur son bureau et, regardant Bond, continua :

— Il m'a fallu plus de cinq ans pour découvrir que Goldfinger est l'homme le plus riche d'Angleterre. Il possède plus de 20.000.000 de

livres en lingots d'or, dans des coffres à Zurich, à Nassau, à Panama, à New York. Et ces lingots, monsieur Bond, ne sont pas des lingots officiels, car ils ne portent aucune estampille officielle. Tous ont été fondus par Goldfinger lui-même. Je suis allé à Nassau et j'ai vu les 5.000.000 de livres d'or qu'il y a entreposées à la *Royal Bank of Canada*. Comme beaucoup d'artistes, il n'a pas résisté au besoin de signer son œuvre et chaque lingot porte un minuscule Z, qu'il faut découvrir au microscope. Cet or appartient à l'Angleterre, monsieur Bond, et la banque ne nous est d'aucune utilité pour le recouvrer. C'est pourquoi nous nous adressons à vous, en vous demandant de le faire. Vous savez certainement que nous traversons une crise financière. Il faut donc ab-so-lu-ment que cet or rentre dans le Trésor anglais... Et le plus tôt sera le mieux.

CHAPITRE VII

Cogitations dans une DB III

Bond suivit le colonel Smithers dans le couloir. Tout en attendant l'ascenseur, il jeta un coup d'œil par la fenêtre, qui donnait sur la cour intérieure de la banque. Une camionnette brune y stationnait et des employés débarrassaient des boîtes en carton.

— Les nouveaux billets de cinq livres, dit le colonel Smithers, qui s'était approché.

L'ascenseur arriva et ils y prirent place.

— Je ne les trouve pas tellement bien, dit Bond. Les anciens étaient beaucoup plus beaux.

Le colonel reconduisit Bond jusqu'à l'entrée principale, qui était déjà fermée pour la nuit. Le gardien ouvrit les lourdes portes.

Treadneedle Street était déserte. Bond prit congé du colonel, se dirigea vers le métro le plus proche, tout en se disant qu'au fond il n'avait jamais eu beaucoup de considération pour la Banque d'Angleterre et qu'il ferait bien de revoir son jugement.

Bond avait rendez-vous à 6 heures avec « M. » pour lui faire son rapport. Il arriva à l'heure prévue et trouva son chef fatigué. Tandis qu'il s'asseyait dans un fauteuil en face du bureau, Bond remarqua à quel point « M. » se concentrait, pour fixer ses esprits sur le nouveau problème dont il allait traiter avec son agent.

Le grand chef se cala dans son fauteuil, prit sa pipe et dit :

— Alors ?

Bond savait ce que cette espèce d'aboïement voulait dire. Il fallait être bref et précis. Aussi ne prit-il pas plus de cinq minutes pour raconter son histoire.

— Je n'ai jamais compris grand-chose à ces questions de hausse ou de baisse de la livre et j'ai toujours cru que sa valeur était fixée par notre travail et par notre effort à tous, non pas par la quantité d'or que nous avons en réserve dans nos caves, dit « M. » pensif. Les Allemands n'avaient plus beaucoup d'or après la guerre. Regardez où ils en sont aujourd'hui, dix ans après !... Avez-vous déjà une idée de la manière dont vous allez vous y prendre avec ce Goldfinger ?

— Je ne vois qu'une manière de l'aborder en ce moment. Je lui ai donné une bonne leçon. En guise de réponse, il m'a invité à faire une partie de golf avec lui. Je crois que je vais accepter. Ce sera toujours une entrée en matière.

— Voilà une manière originale de travailler, pour un de mes meilleurs agents ! dit « M. » d'une voix sarcastique. Mais avez-vous déjà préparé une histoire quelconque qui puisse vous servir de paravent ?

— Non, monsieur, je n'y ai pas songé. Je ferais peut-être bien de lui dire que je quitte Universal Export et que j'émigre au Canada. D'un autre côté, il vaudrait peut-être mieux attendre, quitte à improviser une histoire suivant le déroulement des événements. Seulement, cet homme-là je n'ai pas l'impression qu'on le roule facilement.

— Faites pour le mieux et tenez-moi au courant. Et surtout n'allez pas vous imaginer que je ne m'intéresse pas à cette affaire. Je vais d'ailleurs vous donner une information que la banque n'a pas pu vous donner. Nous savons, nous aussi, à quoi ressemblent les lingots de M. Goldfinger, car j'en ai eu un en main pas plus tard que ce matin. Il porte le « z » indicatif et il a été « récupéré » la semaine dernière, lors de l'incendie des bureaux du représentant russe à Tanger. Jusqu'à présent, nous avons pu récupérer vingt lingots.

— Mais alors, s'écria Bond, ce lingot doit provenir du coffre du SMERSH !

— Parfaitement. J'ai fait faire toutes les vérifications nécessaires. Les lingots récupérés précédemment étaient également marqués du « z » de Goldfinger et provenaient des coffres du SMERSH.

« M. » fit une pause et reprit, d'un ton pensif :

— Vous savez, 007, je ne serais pas surpris d'apprendre que Goldfinger est en réalité le banquier ou plutôt, le trésorier du SMERSH, pour les agents opérant hors d'U.R.S.S.

James Bond passa de troisième en seconde pour freiner sur le moteur, car il arrivait près du croisement où passait la route de

Rochester, qui était très fréquentée. Le moteur, en manière de protestation, émit un ronflement plus aigu. Comme par pitié, Bond repassa en troisième, car il avait brusquement décidé de prendre la route A2 plutôt que la A20. En effet, il tenait à d'abord jeter un coup d'œil sur la petite usine de Goldfinger à Reculver. Il traversait l'île de Thanet pour aller à Ramsgate, où il pourrait déjeuner rapidement, avant de repartir pour Sandwich, où Goldfinger avait sa résidence.

La Jaguar dont Bond disposait avait été spécialement mise au point dans le garage de l'I.S. Grâce à un dispositif spécial, le chauffeur pouvait, à volonté, changer la couleur de ses feux avant et arrière. C'était extrêmement efficace, la nuit, lorsqu'on était poursuivi, ou que l'on poursuivait soi-même quelqu'un. Les pare-chocs d'acier avaient été renforcés et un Colt 45 à canon long était dissimulé dans une cachette spéciale, sous le siège du chauffeur. En outre, la voiture était équipée d'un appareil récepteur, réglé pour recevoir des signaux en provenance d'un émetteur-vibreur. Un triptyque parfaitement à jour se trouvait en permanence dans le véhicule.

Tout en conduisant sa voiture d'une main experte, Bond songea à la théorie de « M. » suivant laquelle Goldfinger serait le trésorier du SMERSH. C'était plausible. Il était notoire que les Russes payaient mal leurs hommes et qu'ils étaient souvent à court de fonds. Quoi de plus normal, dans ce cas, qu'ils eussent songé à placer un homme habile en dehors de Russie, pour payer les agents sans que les fonds dussent sortir de Russie ? Par la même occasion, leur homme pouvait considérablement perturber le marché des valeurs or, ce qui n'était pas négligeable non plus. Tout cela se tenait, et expliquait aussi la soif d'argent qui dévorait Goldfinger. Il ne gagnait pas cet argent pour lui, mais pour son pays, lancé à la conquête du monde.

Bond, qui avait accéléré pendant quelques minutes et avait dépassé une douzaine de voitures, ralentit de nouveau pour pouvoir réfléchir tout à son aise.

Ainsi donc, le SMERSH avait confié une ceinture d'or à Goldfinger en 1937 et l'avait envoyé en Angleterre, avec ordre de faire fructifier ce viatique. Bond imaginait très bien comment tout cela avait dû se passer.

Goldfinger avait dû se montrer un élève particulièrement doué à l'école d'espionnage de Leningrad. On avait dû lui dire qu'une guerre pouvait éclater et qu'il devait commencer à accumuler des fonds. En aucun cas, il ne devrait laisser peser sur lui le moindre soupçon, ni rencontrer un agent ni recevoir ou passer un message. Un système de correspondance par annonces avait dû être mis au point : « Une Vauxhall 1939 d'occasion à vendre pour... » Les prix devraient toujours être un peu trop élevés, pour décourager les amateurs, et Goldfinger n'aurait qu'à aller déposer la somme indiquée à la poste

restante, désignée à Moscou avant son départ. Il ne fallait en aucun cas que Goldfinger courût le moindre risque ; et de nouvelles instructions pourraient éventuellement lui être données une fois par an, lors d'une rencontre fortuite dans un parc, ou au moyen d'une lettre glissée dans la poche, au cours d'un voyage en train. Il s'agirait toujours de lingots d'or, pratiquement impossibles à repérer, si ce n'est pas le petit « z » que le bonhomme, par vanité, n'avait pu s'empêcher de graver sur chaque lingot, et qu'un fonctionnaire modèle de la Banque d'Angleterre avait un jour découvert. Bond roulait à présent tout près de la Tamise et il pouvait en apercevoir l'intense trafic maritime. Des pétroliers, des navires marchands contournaient des dragueurs, qui étaient à l'ouvrage au milieu du fleuve. Bond quitta la route de Canterbury et prit l'autoroute, qui traversait une campagne peuplée de bungalows où les Londoniens venaient passer quelques heures de détente. Il traversa successivement Whitstable, Heme Bay, Birchington, Margate. Une fois sorti de ces agglomérations, il remonta à cinquante *miles* à l'heure et reprit le cours de ses pensées.

Il pensa de nouveau à Goldfinger, qui devait bien récolter un à deux millions de livres chaque année, pour pouvoir faire les mouvements de fonds dont le SMERSH avait besoin. Il conservait évidemment une quantité considérable d'or, dont il se servait pour accroître encore ses rentrées, et n'attendait que le signal de Moscou pour accumuler jusqu'à la dernière paillette d'or. Personne n'avait jamais eu le moindre soupçon à l'égard de Goldfinger, membre respecté des Blades, du Royal St Marks à Sandwich, alors qu'en réalité il était bel et bien un des plus grands conspirateurs de tous les temps, qui avait très certainement financé des milliers de meurtres partout dans le monde. SMERSH : *Smiert Spionam* : « Mort aux espions », l'organisation la plus meurtrière du Praesidium moscovite. Voilà à quoi Bond devait s'attaquer, à travers Goldfinger, qu'il avait été amené à connaître par une série de coïncidences incroyables. Bond ne put s'empêcher de sourire en songeant qu'il allait attaquer cette organisation et probablement son plus habile agent... avec un club de golf...

Devant lui, une Ford bleu ciel tenait le milieu de la route. Bond klaxonna, mais il n'y eut aucune réaction. La Ford roulait à quarante *miles* à l'heure et son conducteur devait estimer que cette vitesse était largement suffisante sur cette route et que personne n'avait à rouler plus vite. En tout cas il ne daigna pas dévier de sa ligne. Bond klaxonna longuement, et accéléra, croyant que l'autre recevant ce signal impératif, allait lui livrer passage ; mais il dut freiner brusquement, car la Ford se trouvait toujours juste devant lui. Ils arrivèrent heureusement à un croisement et Bond vit le poteau indicateur qui indiquait Reculver. Il profita du ralentissement de la Ford pour se glisser entre elle et le talus qui bordait la route. Il ne

tarda pas à arriver dans Reculver et ralentit.

Il vit le petit port, mais estima qu'il devait y avoir trop peu de tirant d'eau pour qu'un gros chalutier comme celui de Goldfinger pût y accoster. Il devait probablement utiliser le port de Ramsgate, qui avait l'avantage d'être très tranquille, car la douane et la police ne s'intéressaient qu'aux alcools français, que l'on essayait éventuellement de faire passer par cet endroit. Bond aperçut une cheminée d'usine de taille moyenne, entre la route et là plage. Il ralentit encore et put lire : ALLIAGES THANET et en dessous : DÉFENSE D'ENTRER, SAUF POUR LE SERVICE. Tout cela semblait très respectable, et il n'y avait rien d'autre à voir. Bond prit à droite la route de Ramsgate.

Il était midi. Bond examinait sa chambre, située à l'étage supérieur de l'auberge. Lorsqu'il eut défait ses bagages, il descendit au bar et commanda une vodka tonic et deux sandwiches au jambon avec beaucoup de moutarde.

Son repas terminé, il prit sa voiture et roula lentement jusqu'au Royal St Marks à Sandwich. Dans le petit magasin d'articles de golf, attendant au club et géré par Alfred Blacking, ce dernier était en train de montrer un mouvement à un joueur amateur.

— Salut, Alfred.

Le joueur professionnel leva rapidement la tête et son visage tanné et bronzé par le soleil s'éclaira d'un large sourire.

— Ma parole, mais c'est monsieur James !

Ils se serrèrent la main.

— Ça doit bien faire quinze ou vingt ans que nous ne nous sommes vus. Qu'est-ce qui vous amène ici ? Il n'y a pas longtemps que quelqu'un me disait que vous deviez être dans la diplomatie, ou quelque chose comme ça, parce que vous étiez toujours à l'étranger... À propos, avez-vous corrigé ce drive trop bas ?

— Je crains que non, Alfred. Mais je dois dire, à ma décharge, que je n'ai pas eu beaucoup le temps de m'entraîner. Comment vont M^{me} Blacking et Cecil ?

— Je n'ai pas à me plaindre, monsieur James. Cecil a terminé second du championnat du Kent l'année dernière et il devrait pouvoir l'emporter cette année, s'il disposait d'un peu plus de temps pour s'entraîner, lui aussi. Mais vous savez ce que c'est, quand on est dans le commerce !

Bond déposa ses clubs contre le mur. Il était heureux de se retrouver là. Rien n'avait changé. Il se souvint du temps où il faisait deux parcours par jour à St Marks. Blacking avait toujours voulu le prendre sérieusement en main. Il avait coutume de lui répéter :

— Avec un peu d'entraînement, monsieur James, vous seriez vite *scratch*. Non, ce n'est pas de la blague, vous avez toutes les dispositions nécessaires et il n'y a que ce drive un peu bas qui vous

désavantage encore.

Mais Bond avait toujours su que le golf n'occuperait jamais qu'une petite place dans sa vie, et c'est pourquoi dans sa jeunesse, il avait joué le plus possible. Il devait, en effet, y avoir une vingtaine d'années qu'il avait fait son dernier parcours à St Marks. Il avait pourtant encore pratiqué le golf de temps à autre pendant les week-ends, mais presque toujours sur les links des environs de Londres, car il ne pouvait pas trop s'éloigner du quartier général. Son handicap était monté à neuf.

— Est-ce qu'il y a moyen de faire une partie, Alfred ?

Le professionnel jeta un regard par la fenêtre, qui donnait sur le parking des voitures, à peu près vide.

— Il n'y a jamais grand monde en semaine à cette époque-ci de l'année.

— Et vous ?

— Désolé, monsieur James, mais je suis engagé pour une partie régulière avec un membre. Il vient tous les jours, à 2 heures. L'ennui, c'est que Cecil est allé à Princes, pour s'entraîner en vue du championnat. Quelle malchance ! Il fallait que cela arrive aujourd'hui ! Combien de temps comptez-vous rester, monsieur James.

— Pas longtemps, mais tant pis. Je ferai un petit tour avec un caddie. À propos, avec qui jouez-vous cet après-midi ?

— Avec M. Goldfinger, monsieur James.

— Ah ! Goldfinger. Je le connais. Je l'ai rencontré aux États-Unis la semaine dernière.

— Vraiment ? dit Alfred d'un ton dubitatif, car il avait peine à croire que l'on pût connaître M. Goldfinger.

— Il est bon ?

— Comme ci, comme ça.

— Il doit prendre le golf au sérieux, s'il joue tous les jours avec vous.

— En effet, dit Alfred, sur un ton que Bond connaissait bien et qui signifiait que son client prenait le golf beaucoup trop au sérieux, avec trop peu de disposition. Mais il était trop bon professeur pour ne pas encourager cette passion, même chez un membre peu doué.

Bond sourit.

— Vous n'avez pas changé, Alfred. Vous ne laisseriez personne d'autre jouer avec Goldfinger. Vous vous souvenez de Farquharson ? C'était le joueur le plus lent du pays, et je me souviens que malgré l'ennui que cela vous causait, vous n'auriez laissé à personne d'autre le soin de jouer avec lui. Allons, qu'est-ce qui se passe, avec ce Goldfinger ?

— Vous non plus, vous n'avez pas changé, monsieur James. Mais la vérité, à propos de M. Goldfinger, c'est qu'il est terriblement irrégulier

et qu'il s'énerve. Par exemple, il s'entête à répéter un coup qu'il ne parvient pas à faire convenablement et laboure le gazon devant la balle jusqu'à ce que finalement celle-ci se trouve sur un petit monticule de terre et finisse par être frappée très facilement. Ça, c'est des histoires qu'on raconte, parce qu'on le blague volontiers. Personnellement, je ne lui ai jamais rien vu faire de semblable. Il avait l'habitude de venir ici très régulièrement, mais depuis quelques années, il ne passe plus que quelques semaines par an en Angleterre. Chaque fois qu'il est dans le pays, il téléphone pour demander s'il y a quelqu'un pour faire une partie avec lui, et, s'il n'y a personne il demande Cecil ou moi-même. Je suppose que cela ne vous dérangerait pas de faire une partie avec lui cet après-midi. D'autant plus que vous le connaissez. Je ne voudrais pas qu'il s' imagine que je tiens à l'accaparer.

— Allons, Alfred, c'est votre métier et vous devez gagner votre croûte. Mais ne pourrions-nous faire une partie à trois ?

— Je crains que non. Il trouve que c'est trop lent et c'est d'ailleurs aussi mon avis. Mais ne vous occupez surtout pas de moi, monsieur James. J'ai une foule de choses à faire dans le magasin et vous me rendriez même service en acceptant de me remplacer.

Alfred Blacking jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il ne saurait tarder, maintenant... J'ai un caddie pour vous. Vous souvenez-vous de Hawker ? Eh bien, il est toujours là et il sera certainement très heureux de vous revoir, lui aussi.

— C'est très gentil à vous, Alfred et j'aimerais bien voir comment joue le bonhomme. Mais pourquoi ne pas laisser les choses telles qu'elles sont ? Je suis un ancien membre de passage, qui est entré pour acheter un nouveau « numéro 4 », ce qui est d'ailleurs vrai car celui que vous m'aviez vendu commence à me lâcher, après de nombreuses années de bons et loyaux services. Ne dites pas à Goldfinger que vous m'avez parlé de lui. Je resterai ici, et nous lui laisserons le choix entre vous et moi. Je crois que c'est ce que nous avons de mieux à faire, car il se peut aussi que ma tête ne lui revienne pas et qu'il préfère jouer avec vous. D'accord ?

— Comme vous voudrez, monsieur James. Voici d'ailleurs sa voiture.

Bond observa la majestueuse voiture de maître qui avait l'air de glisser doucement en direction du club. Une merveille. Lorsqu'elle fut plus près du club, Bond distingua un chauffeur habillé d'un manteau café au lait et, à côté de lui, un homme habillé de noir et coiffé d'un chapeau melon, posé droit au milieu de la tête. Les deux hommes étaient complètement immobiles et regardaient droit devant eux. La voiture s'approcha encore et Bond eut l'impression que les deux hommes le regardaient. Il recula instinctivement dans l'ombre de la

boutique et ce mouvement quasi réflexe le fit sourire malgré lui.

Deuxième partie

COÏNCIDENCE

CHAPITRE VIII

Faites vos jeux

— Bonjour, Blacking. Alors, prêt ?

La voix était assez autoritaire.

— J'ai vu une voiture dehors. Y aurait-il quelqu'un pour faire une partie ?

— Je ne sais pas, monsieur. Il s'agit d'un ancien membre qui est venu acheter un nouveau club. Voulez-vous que je lui demande ?

— Qui est-ce ? Comment s'appelle-t-il ?

Bond sourit et tendit l'oreille. Il ne voulait rien perdre de la suite.

— Un certain M. Bond, monsieur.

Il y eut un silence.

— Bond ?

La voix n'avait pas changé.

— J'ai rencontré un certain Bond l'autre jour. Quel est le prénom ?

— James, monsieur.

— Ah, oui !

Il y eut un nouveau silence, plus long.

— Sait-il que je suis ici ?

Bond sentait que Goldfinger tâtait le terrain.

— Il est dans l'atelier, monsieur. Il se peut qu'il ait vu votre voiture quand vous êtes arrivé.

« Alfred n'a jamais menti, pensa Bond, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il va commencer. »

— Comment joue-t-il ? demanda encore Goldfinger. Quel est son handicap ?

— Il n'était pas mauvais du tout quand il était jeune. Mais il y a des années que je ne l'ai plus vu à l'œuvre.

— Hum !

Bond sentait que Goldfinger pesait le pour et le contre. Il n'allait pas tarder à mordre à l'appât. Afin de se donner une contenance, il prit

dans le sac un de ses clubs et fit semblant d'en ajuster la bande. Le plancher du magasin craqua. Bond tournait le dos à la porte.

— Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés.

La voix venant de la porte était grave et neutre.

Bond jeta rapidement un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oh, vous m'avez fait peur !... Mais, ma parole, c'est M. God... Goldman... non... Goldfinger ! dit Bond en essayant tout de même de ne pas trop forcer. Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il d'une voix sans enthousiasme.

— Vous ne vous souvenez pas ? Je vous ai pourtant dit que je venais jouer ici.

Les yeux de Goldfinger, à présent largement ouverts, fixaient sur Bond un regard perçant.

— Non, pas du tout.

— Miss Masterton ne vous a pas fait parvenir mon message ?

— Non. Quel message ?

— Je vous annonçais simplement que je serais en Angleterre pour quelque temps et que j'aimerais faire une partie de golf avec vous.

— Bon, eh bien, nous arrangerons ça un de ces jours, dit Bond.

— Je devais faire une partie avec le professeur, mais je jouerai plutôt avec vous, dit Goldfinger du ton de l'homme qui avait déjà tout décidé.

Le poisson avait incontestablement mordu à l'hameçon et il ne restait plus à Bond qu'à faire quelques embarras.

— Il vaudrait mieux remettre ça à un autre jour. Je n'étais venu que pour acheter un nouveau club et je dois avouer que je manque d'entraînement. Je ne sais d'ailleurs pas s'il y a un caddie.

Bond se montrait aussi peu enthousiaste que possible. On aurait cru que cette partie de golf avec Goldfinger était la dernière chose qu'il aurait aimé faire sur la terre.

— Moi aussi, je manque d'entraînement.

« Sale menteur », pensa Bond.

— Et je crois qu'il ne vous faudra pas longtemps pour choisir votre nouveau club.

Goldfinger retourna dans la boutique.

— Blacking, avez-vous un caddie pour M. Bond ?

— Certainement, monsieur.

— Alors, il n'y a plus de problème.

Bond remit rapidement le club dans le sac.

— Dans ce cas, d'accord. Mais je vous préviens que je n'aime pas courir pour rien après une balle. Je joue toujours pour de l'argent.

Bond était assez satisfait du personnage qu'il jouait. Il y eut un éclair de triomphe, vite réprimé, dans les yeux de Goldfinger.

— D'accord, dit-il d'une voix indifférente. Mais nous tiendrons

compte du handicap, naturellement. Si mes souvenirs sont bons, le vôtre est 9 ?

— Exact.

— Puis-je vous demander où vous avez obtenu cet handicap ?

— À Huntercombe, dit Bond qui avait également un handicap de 9 à Sunningdale. Mais Huntercombe était un parcours plus facile, et 9 de handicap sur un tel parcours ne risquait pas d'effrayer Goldfinger.

— J'ai neuf également, ici. Vous pouvez voir le tableau. Nous jouerons donc à égalité.

— J'ai l'impression que vous êtes trop fort pour moi, dit Bond en haussant les épaules.

— J'en doute, mais je sais ce que nous allons faire. Vous vous souvenez de cette somme que vous m'avez... euh... gagnée à Miami ? Je crois que c'était 10.000 dollars. Je vous propose de les jouer à quitte ou double.

— C'est trop cher, dit Bond d'une voix indifférente.

Il fit une pause, puis, comme s'il se sentait attiré par l'appât du gain, il ajouta, avec l'intonation qui convenait :

— Oh, après tout, j'avais gagné cet argent si facilement que cela n'a pas grande importance. D'accord pour 10.000 dollars.

Goldfinger se détourna et se dirigea vers Alfred Blacking.

— Tout est arrangé, monsieur Blacking. Désolé de ne pas jouer avec vous aujourd'hui. C'est moi qui paye la partie et les caddies.

Bond était retourné dans l'atelier pour prendre son sac. Blacking le rejoignit un instant plus tard.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, monsieur James, dit-il en clignant de l'œil. Surveillez ce drive, qui est toujours un peu trop bas. Surveillez-le tout le temps.

Bond sourit. Il savait que Blacking avait des oreilles indiscretes. Il n'avait peut-être pas saisi le fin mot de l'affaire, mais il savait qu'il s'agissait d'une partie importante.

Bond sortit de la boutique et se dirigea vers sa voiture. L'homme au chapeau melon était en train de frotter la Rolls avec un chiffon. Bond lui jeta un coup d'œil et vit que c'était un Asiatique. Un des Coréens, probablement. L'agent secret prit son sac de voyage et se dirigea vers les vestiaires pour se changer. Il y retrouva la même odeur de vieille transpiration qui y avait toujours régné. Comment se faisait-il que, par une sorte de transpiration, les clubs de golf du Royaume Uni n'eussent pas de vestiaires plus hygiéniques que ceux des vieilles écoles de l'autre siècle ?

Bond changea de chaussures et mit sa vieille paire de saxonnes à pointes. Il changea aussi de chemise, s'assura qu'il n'oubliait rien : cigarettes, briquet... Il était prêt.

Bond marcha lentement, en concentrant son esprit sur la partie qu'il

allait jouer. Il avait réussi à organiser cette partie en se faisant passer aux yeux de Goldfinger pour un aventurier, et il devait maintenant faire croire à Goldfinger qu'il pourrait éventuellement lui être très utile. Bond s'était imaginé que l'enjeu de la partie ne dépasserait pas 100 livres. Il en était à 10.000 dollars. On n'avait probablement jamais joué une partie avec un enjeu aussi élevé, sauf peut-être lors de la finale des championnats d'Amérique, ou au grand tournoi amateurs de Calcutta, où c'était d'ailleurs les parieurs qui risquaient de telles mises, plutôt que les joueurs. L'affaire de Miami avait tout de même coûté fort cher à Goldfinger et il devait être impatient de rentrer, au moins en partie, dans son argent. Lorsque Bond lui avait proposé de jouer à un tarif élevé, il avait saisi la chance qui s'offrait à lui d'alimenter son compte en banque. Pour Bond, une chose était certaine : il ne pouvait pas se permettre de perdre cette partie.

Comme il passait devant la boutique, Blacking lui dit que Hawker avait les clubs.

Bond se dirigea vers le premier trou, où Goldfinger s'entraînait déjà à putter. Le caddie se trouvait près de lui et faisait rouler les balles devant lui.

Goldfinger puttait suivant la nouvelle méthode, entre ses jambes. Bond en tira un réconfort, car il n'avait jamais eu confiance en cette méthode. Il savait qu'il lui était inutile de s'entraîner, car il était très irrégulier en dehors du jeu réel, et par ailleurs les *greens* d'entraînement de St Marks ne ressemblaient en rien à ceux du parcours.

— Bonjour, Hawker, jeta-t-il, d'une voix qui se voulait insouciante, en s'approchant du caddie.

— Bonjour, monsieur.

Hawker lui tendit un club et fit rouler sur le gazon trois balles usagées.

— Comment allez-vous, monsieur ? reprit Hawker d'une voix légèrement ironique. Avez-vous continué à jouer, pendant tout le temps, qu'on ne vous a pas vu ? Êtes-vous toujours capable d'envoyer une balle sur le toit du *club-house* ?

— C'est ce qu'on va voir, fit Bond en s'approchant de la première balle.

Il fit un premier essai, mais la balle décrivit un arc de cercle. Il s'approcha de la deuxième, prit son temps, mais le club mordit avant de frapper la balle, qui roula mollement à une vingtaine de mètres à peine. Hawker arborait un sourire de plus en plus ironique.

— Tout ça, c'était pour rire, dit Bond. Je m'y mets sérieusement maintenant.

Il s'approcha de la troisième balle, leva lentement son club et frappa la balle avec violence. Elle s'envola littéralement pour aller se poser

sur le toit du *club-house*, dont elle retomba quelques secondes plus tard.

Hawker eut dans les yeux une lueur amusée, mais ne dit rien. Ils se dirigèrent vers le premier trou, tout en parlant de la famille de Hawker. Goldfinger, toujours aussi calme et impassible, ne tarda pas à les rejoindre, en compagnie de son caddie, un dénommé Foulks, que Bond n'avait jamais beaucoup aimé. Bond jeta un coup d'œil sur les clubs de Goldfinger. Ils étaient tout nouveaux et venaient de chez Ben Hogan.

Le sac était identique à celui qu'adoptaient presque tous les professionnels américains. Chaque club était placé dans un compartiment spécial. L'ensemble de l'équipement était assez prétentieux, mais de la meilleure qualité.

— On joue le *toss*, pour voir qui commence ? dit Goldfinger en sortant de sa poche une pièce de monnaie.

— Pile, dit Bond.

Ce fut face. Goldfinger prit un club et une balle neuve.

— J'emploie toujours les mêmes balles, dit-il, des Dunlop 65. Et vous ?

— Des *Penfold Hearts*.

Goldfinger jeta un regard soupçonneux à Bond.

— Elles sont admises par la fédération ?

— Naturellement.

— Parfait, car je désire que nous jouions d'une manière strictement réglementaire.

Goldfinger se dirigea vers le point de départ, plaça sa balle, se concentra et effectua deux ou trois mouvements pour ajuster son coup. Bond connaissait bien ce balancement plongeant, assez mécanique, auquel on reconnaît les joueurs qui ont étudié leurs coups avec grand soin, lu tous les livres traitant de golf et dépensé plus de 5.000 livres en leçons avec les meilleurs professionnels. Goldfinger décrivit un large arc de cercle avec son club et, les yeux fixés sur la balle, ramena le club, sans effort apparent, vers la balle, en cassant correctement les poignets. La balle fit un bond de deux yards environ. C'était excellent, et Bond savait que Goldfinger était capable de répéter ce coup, avec différents clubs, tout le long des 18 trous.

Bond prit également place et se concentra. D'un magnifique drive, il expédia sa balle au-delà de celle de Goldfinger.

Le premier trou du Royal St Marks fait 450 yards de long – 450 yards de *fairway* ondulé, avec un creux central pour arrêter les balles trop courtes et un autre, près du *green*, pour arrêter les longues.

Goldfinger s'approcha de sa balle et prépara son drive, mécanique et impeccable. La balle fila, mais rata le *green*. Le coup n'était pourtant pas mauvais ; en jouant bien le coup suivant, il pouvait terminer en

quatre, alors que le *bogey* prévoyait cinq coups. Bond s'approcha de sa balle, évalua la distance et se dit qu'en travaillant bien son drive il avait une chance de pouvoir putter deux fois, pour terminer en quatre. Il se souvint du dicton des professionnels : « Il n'est jamais trop tôt pour commencer à gagner la partie. »

Au moment où il frappa la balle, Bond sut qu'il avait raté son coup. Au golf, la différence entre un bon et un mauvais coup est exactement la même qu'entre une jolie femme et une femme bien en chair : c'est une question de millimètres. Le club de Bond avait frappé la balle un millimètre ou deux trop bas. La balle partit trop haut, arriva sur le bord d'un creux et y tomba. Bond jura tout bas, en se demandant pourquoi il n'avait pas utilisé un *spoon*. Heureusement il avait assez d'empire sur lui-même pour ne pas songer trop longtemps à un coup raté. Il descendit donc dans le creux et parvint à en sortir sa balle assez facilement. À son quatrième coup, il réussit à placer la balle sur le *green* et putta irréprochablement à sa cinquième reprise. De son côté, Goldfinger, étant donné son premier coup moyen, avait eu besoin de deux coups pour atteindre le *green*, où sa balle se trouva vraiment à l'extrême limite. Il putta, mais la balle échoua à deux centimètres du trou.

— Quel handicap vous a-t-il donné, monsieur ? demanda Hawker.

— Neuf. Il faudra que je joue beaucoup mieux pour gagner. J'aurais dû employer un *spoon* pour mon deuxième coup.

— La partie ne fait que commencer, dit Hawker d'un ton encourageant.

Et le dicton des professionnels revint une nouvelle fois à la mémoire de Bond : *Il n'est jamais trop tôt pour commencer à gagner la partie.*

Bond se trouvait à quelque distance, mais il vit nettement que la balle de Goldfinger n'était pas tombée dans le trou. Sans se soucier de ce détail, Goldfinger, tournant les talons, s'éloigna vers le *tee* de départ pour le deuxième trou.

CHAPITRE IX

De la coupe aux lèvres...

Après le quatrième trou, les deux hommes étaient à égalité. Bond se préparait à prendre le départ du cinquième parcours qui était assez long et dont la deuxième partie lui convenait parfaitement. Il savait que, dans ce parcours, en réussissant un long drive bien placé, il avait

une chance de distancer Goldfinger. Il se concentra au maximum, leva lentement son club, avant de lui imprimer une fantastique accélération pour frapper la balle. Une fraction de seconde avant que son club ne frappât la balle, il entendit un bruit métallique, qui le fit sursauter. Il était trop tard pour arrêter le mouvement et il joua la balle tant bien que mal. Elle s'éleva et Bond la suivit des yeux, en silence. Elle tomba au bord d'un *bunker* et disparut en roulant dans le creux opposé. Roulerait-elle jusqu'au *fairway* ? Bond se tourna vers Goldfinger et les caddies. Ses yeux jetaient des éclairs.

— Je m'excuse, dit Goldfinger, j'ai laissé tomber le club que j'avais à la main.

— Vous feriez bien de faire attention, dit Bond sèchement.

Goldfinger joua à son tour, puis ils se mirent en marche, en direction des points d'impact de leurs balles respectives.

— Rappelez-moi le nom de la firme qui vous emploie, demanda brusquement Goldfinger.

— Universal Export.

— Où se trouvent ses bureaux ?

— À Londres, près de Regent Park.

— Qu'est-ce que cette firme exporte ?

Bond cessa soudain de rager intérieurement à propos du comportement de Goldfinger. Il s'agissait de faire attention. Le jeu n'était qu'une chose accessoire. Notre homme était au travail.

— Oh, de tout ! Depuis des machines à coudre jusqu'à des tanks.

— Et vous êtes spécialisé dans quoi, vous ?

— Je m'occupe principalement des armes légères. Je passe mon temps à en vendre à des cheikhs, ou à des radjahs, et à tous ceux à qui le Foreign Office nous permet de fournir des armes, sans que l'Angleterre coure le risque de les voir se retourner contre elle.

— Ce doit être un travail intéressant, dit Goldfinger.

— Pas tellement. Je songe d'ailleurs à l'abandonner. Je me suis offert une semaine de congé ici, pour pouvoir réfléchir à la question en toute tranquillité. J'aimerais bien aller au Canada, où il y a de meilleures possibilités qu'en Angleterre.

— Vraiment ?

Ils grimpèrent sur le bunker. En arrivant au sommet, Bond constata avec satisfaction que sa balle avait roulé jusque sur le *fairway*, qui tournait légèrement vers la gauche. Elle occupait même une position plus avancée que celle de Goldfinger, qui s'apprêta à jouer. Il prit un *spoon*, et Bond comprit qu'il n'avait pas l'intention de tenter d'arriver au *green*, mais simplement de passer la large dénivellation qui se présentait à eux. Jouant aussi la sécurité, il réussit un excellent coup. Bond, quant à lui, décida de tenter le *green*. Il choisit son club, s'approcha de sa balle et fit un nouvel effort de concentration. Il

s'apprêtait à lever son club lorsqu'un nouveau bruit métallique se fit entendre à sa droite. Bond se redressa et vit Goldfinger, lui tournant le dos et regardant la mer, qui jouait avec des pièces de monnaie qui se trouvaient dans sa poche.

— Pourriez-vous cesser de jouer avec votre argent jusqu'à ce que j'aie joué mon coup ? demanda Bond en souriant.

Goldfinger ne se retourna ni ne répondit, mais le cliquetis des pièces cessa.

Bond retourna vers sa balle, en essayant de ne plus songer à l'incident. Mais, dans l'état d'énervement où il se trouvait, il lui sembla risqué de tenter le *green*. Il demanda donc un *spoon* à Hawker, lui tendit le club et joua la sécurité pour passer le grand creux. Ils terminèrent également ce trou à égalité.

Ils restèrent botte à botte tout au long du parcours, pour en arriver aux deux derniers trous. Les distances étaient assez grandes, et Bond savait que celui qui réussirait à terminer en huit coups gagnerait la partie. Bond joua un coup magnifique, bien en ligne, qui le plaça exactement au centre. La balle de Goldfinger fut fortement déportée sur la droite et roula dans la plus mauvaise partie du terrain. Bond essaya de ne pas trop montrer qu'il jubilait. S'il parvenait à s'assurer l'avance à ce trou, Goldfinger aurait perdu la partie. Bond espérait que la balle de Goldfinger serait injouable ou, mieux, perdue dans les hautes herbes.

Hawker était parti en avant. Il avait déposé le sac et cherchait activement, beaucoup trop activement au gré de Bond, la balle de Goldfinger. La balle était tombée dans une véritable jungle miniature. Après quelques instants, Goldfinger et son caddie poussèrent plus loin leurs recherches, là où la végétation était beaucoup moins dense et le sol plus sec. Bond avançait lentement dans les hautes herbes. Il sentit soudain sous son pied quelque chose de dur et de rond. Il se baissa, écarta les herbes et découvrit une balle. C'était une Dunlop 65.

— Elle est ici, cria-t-il. Ah, non, il y a erreur ! Je crois que vous jouez avec des n° 1, n'est-ce pas ?

— Oui, cria Goldfinger d'une voix impatiente.

— C'est une n° 7 que j'ai trouvée, répondit Bond en se dirigeant vers Goldfinger.

— Ce n'est pas la mienne, dit Goldfinger après avoir examiné la balle.

Et il se remit à fourrager dans les herbes avec son club.

La balle que Bond avait trouvée était à peu près neuve. Il la mit dans sa poche et jeta un coup d'œil à sa montre. Les cinq minutes accordées par le règlement pour retrouver une balle étaient presque passées. Encore trente secondes et Bond ferait valoir ses droits. Après tout, c'est Goldfinger qui avait insisté pour respecter à la lettre le

règlement de la Fédération. Eh bien, on allait lui en donner, du règlement !...

Goldfinger revenait vers Bond en jetant des regards découragés à gauche et à droite.

— Le temps est presque passé, dit Bond d'une voix suave.

Goldfinger émit une sorte de grognement. Il s'apprêtait à dire quelque chose, lorsque son caddie poussa un cri.

— Ici, monsieur, ici ! Je l'ai trouvée.

Bond suivit son adversaire jusqu'à l'endroit où se trouvait le caddie. Ils examinèrent la balle et Bond dut bien convenir qu'il s'agissait d'une Dunlop n° 1. Bond jeta un regard autour de lui et constata que la balle se trouvait idéalement placée.

— Vous avez eu une sacrée veine, pour réussir un coup pareil.

Le caddie haussa les épaules. Goldfinger était toujours aussi calme.

— C'est ce qu'il me demande, dit-il imperturbable. Je prends un *spoon*, Foulks, ajouta-t-il en se tournant vers son caddie.

Bond s'éloigna pour mieux le voir jouer. Ce fut un des meilleurs coups de Goldfinger et la balle roula directement sur le *green*.

Bond se dirigea vers Hawker, qui l'attendait près de sa balle en mâchonnant un brin d'herbe. Il lui adressa un sourire amer.

— Est-ce que mon excellent ami est tombé dans le creux ou est-ce que cette crapule est sur le *green* ? demanda-t-il.

— Le *green*, monsieur, dit Hawker, sans manifester aucune émotion.

La lutte allait de nouveau être chaude. Et dire qu'il avait pratiquement partie gagnée.

Il chassa toutes ces considérations pour en revenir au coup difficile qu'il allait jouer.

— Un cinq ou un six ? demanda-t-il à Hawker.

— Un six devrait faire l'affaire, monsieur. Frappez sec, répondit Hawker en lui tendant le club.

Allons. Nouvelle séance de décontraction, puis de concentration.

Clic ! La balle s'éleva et emprunta la trajectoire idéale que Bond avait souhaitée. Le coup était parfait. Hélas, non ! Elle heurta un rebord et dégringola dans un creux. *Putter* de ce creux était un des exercices les plus difficiles du parcours. Bond alluma une cigarette et commença déjà à se concentrer, tout en marchant vers sa balle.

Hawker marchait à ses côtés.

— Un véritable miracle, d'avoir retrouvé cette balle, dit Bond.

— Ce n'était pas la balle qu'il avait jouée, monsieur, dit Hawker sur le ton de la simple constatation.

— Que voulez-vous dire ?

— Probablement un arrangement avec son caddie. C'était probablement un n° 5. Foulks a dû la laisser glisser par la jambe de son pantalon.

— Hawker... s'écria Bond en jetant un regard circulaire pour voir où était Goldfinger. Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

Hawker prit son temps, avant de répondre :

— Sa balle se trouvait en dessous de mon sac, monsieur. Je regrette, mais il fallait que j'agisse ainsi, car il essaye de vous avoir par tous les moyens.

Bond ne put s'empêcher de rire. Il regarda Hawker avec admiration.

— Vous êtes formidable, Hawker ! Alors, vous avez décidé de me gagner cette partie à vous seul ?

Il fit une pause et son regard se durcit.

— Mais ce salaud vient de passer les limites. Il faut que je le possède. Il le faut. Voyons...

Et ils reprirent leur marche lente. Bond marchait les mains dans les poches. De la main gauche, il jouait distraitement avec la balle qu'il avait ramassée dans les hautes herbes. L'idée jaillit comme un éclair. Il s'approcha de Hawker, jeta un coup d'œil, pour voir où étaient les deux autres, et vit que Goldfinger, qui s'était arrêté, lui tournait le dos.

— Prenez ceci, murmura-t-il à Hawker, en lui glissant la balle dans la main. N'oubliez surtout pas de retirer le drapeau et arrangez-vous pour donner cette balle-ci à Goldfinger. Compris ?

— Bien compris, monsieur, dit Hawker sans manifester la moindre émotion.

Bond joua et plaça sa balle sur le *green*. Hawker s'écarta légèrement. Goldfinger se tenait près de sa balle, à la droite du *green*. Bond se pencha pour *putter*. Allons, il fallait réussir et, pour réussir, il fallait se calmer et se concentrer. Il frappa la balle avec le milieu du club et elle se dirigea droit vers le trou. Il avait malheureusement frappé trop fort ; elle rebondit sur le manche du drapeau pour s'immobiliser à quelques centimètres du trou, après avoir fait un léger bond en arrière. Bond se releva et soupira. Il se tourna vers Goldfinger. « À toi, crapule ! pensa-t-il. Et si par chance tu parviens à la mettre dans le trou, je crois que je mange mon club. » La balle de Goldfinger s'immobilisa à quelques centimètres du trou.

— Nous serons toujours à égalité pour attaquer le dernier parcours, dit Bond en souriant. D'accord pour en rester là pour ce trou. Ni vous ni moi n'allons tout de même rater notre coup en *puttant* à trois ou quatre centimètres ?

Goldfinger acquiesça. Hawker ramassa les balles, en fit rouler une en direction de Bond et envoya l'autre vers Goldfinger.

Bond avait eu chaud. Il s'en était fallu de peu, car, si Goldfinger n'avait pas accepté sa proposition, il serait venu *putter* à quelques centimètres à peine du trou et Hawker n'aurait pas pu faire l'échange des balles. De plus Bond tenait essentiellement à ce qu'ils fussent

toujours à égalité pour entamer le derniers parcours, cela faisait partie de son plan. Il vit Hawker mettre une main en poche et en conclut que tout allait bien. À présent, il ne fallait pas que Goldfinger remarquât quoi que ce fût au moment de prendre le dernier départ. Heureusement pour Bond, quand on est à égalité au départ du 18^e trou, on ne songe pas à examiner sa balle sous toutes les coutures.

Bond joua le premier et, d'un magnifique drive, envoya sa balle en excellente position. S'il le désirait, il pouvait arriver sur le *green* au coup suivant... S'il le désirait... !

C'était au tour de Goldfinger ; « Pourvu qu'il ne remarque rien ! » se dit Bond. Goldfinger prit position, regarda la balle et commença son balancement. Il ne pouvait pas ne pas remarquer la substitution. Il continuait à se déhancher. Il allait sûrement s'arrêter d'une seconde à l'autre, se pencher sur la balle et l'examiner. Non, toujours rien, sinon le balancement ! Allait-il se décider à frapper, oui ou non ? Il abaissa son club, plia correctement le genou gauche et... crack. La balle s'envola, décrivant une courbe gracieuse pour aller rouler sur le *fairway*.

Le cœur de Bond se mit à battre à tout rompre. « Je te tiens, mon salaud, je te tiens. » Il se dirigea vers l'endroit où se trouvait sa balle en jubilant, car il pouvait tout se permettre, à présent. Goldfinger était battu et avec ses propres armes. Il ne restait plus qu'à le faire cuire à petit feu.

Bond n'avait aucun remords. Goldfinger avait essayé de le battre en trichant et, s'il avait joué loyalement, il serait déjà battu.

Cette victoire acquise en dépit de toutes les trahisures et les tricheries ferait certainement réfléchir Goldfinger, au sujet de Bond. Il se dirait qu'un homme capable de se défendre avec tant d'astuce pouvait toujours faire un précieux collaborateur. Mais un collaborateur pour faire quoi ?... Bond n'en savait rien. Il était également possible que Goldfinger pensât d'une toute autre manière ; mais il fallait miser sur la première hypothèse, pour accrocher le bonhomme.

Goldfinger prit son *spoon* avec précaution, pour jouer un long coup au-dessus des creux et arriver au *green*. Il se concentra et se déhancha encore plus longtemps qu'au coup précédent, jouant finalement assez bien. Il avait la certitude de pouvoir terminer en cinq ; peut-être même en quatre. « Grand bien lui fasse ! » pensa Bond.

Grâce à son deuxième et à son troisième coup, Bond arriva exactement là où il voulait être, c'est-à-dire à environ sept mètres du trou. Cette position avait de quoi faire transpirer Goldfinger, et c'est ce qu'il faisait, effectivement. Bond s'amusait à l'observer et à lui voir cette anxiété grandissante. Goldfinger traversa le *green* et vint se mettre derrière le drapeau, face à sa balle, pour vérifier sa trajectoire. Il revint lentement vers sa balle, en prenant soin d'épousseter le gazon

par-ci, par-là ou d'enlever quelque brin d'herbe. La sueur perlait sur son front. Il *putta* magnifiquement et sa balle s'arrêta 15 centimètres au-delà du trou. À présent, à moins que Bond ne réussît son long et difficile *putt*, Goldfinger savait qu'il avait partie gagnée.

Bond prit son temps.

— Le drapeau, s'il vous plaît. Je vais entrer celui-ci, dit Bond avec certitude, tout en se demandant s'il allait diriger sa balle sur la droite ou sur la gauche du trou, pour être sûr de le rater. Il *putta* et poussa une exclamation désolée :

— Bon Dieu, raté !

Il se dirigea vers le trou et ramassa les deux balles, qu'il tint bien en vue.

Goldfinger le regarda, un éclair de triomphe dans les yeux.

— Merci pour la partie. Après tout, c'était tout de même moi le plus fort.

— Vous êtes vraiment bon, pour un neuf de handicap ! dit Bond.

Son regard s'abaissa pour examiner les balles et rendre à Goldfinger celle qui lui appartenait. Il prit un air étonné :

— Hé... vous jouez bien avec une Dunlop n° 1, n'est-ce pas ?

— Naturellement, dit Goldfinger, dont le sixième sens, pressentant un désastre, effaça d'un seul coup le sourire victorieux.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe que vous avez joué avec une mauvaise balle. Voici ma Penfold Hearts et celle-ci est une Dunlop n° 7.

Il tendit les balles à Goldfinger, qui les examina fiévreusement. Il rougit violemment et son regard alla alternativement des balles à Bond.

— Dommage que vous ayez exigé de jouer en observant strictement le règlement ! dit Bond d'une voix douce. Cela vous fait évidemment perdre le trou. Et le match, du même coup.

— Mais... mais..., fit Goldfinger.

Il éclata soudain comme une bombe :

— C'est une balle que vous avez trouvée dans les herbes. Et c'est votre caddie qui me l'a donnée au 17^e trou. Tout cela était combiné. Je...

— Allons, allons, du calme ! dit Bond. Hawker, êtes-vous sûr d'avoir donné la bonne balle à M. Goldfinger ?

— Absolument, monsieur. Mais, si vous voulez mon avis, l'erreur a dû se produire dans les herbes hautes, lorsque M. Goldfinger a retrouvé sa balle à un endroit où il lui aurait été pratiquement impossible de l'envoyer. Son caddie et lui-même, tout à la joie d'avoir retrouvé la balle dans les délais, n'auront pas pris la peine de vérifier qu'il s'agissait bien d'une Dunlop n° 1.

— Mais bon Dieu, explosa Goldfinger en s'adressant à Bond, vous

avez tout de même bien vu que c'était une n° 1 que mon caddie avait trouvée ?

Bond secoua négativement la tête.

— Je n'ai vraiment pas regardé d'assez près. Il y avait bien une balle blanche, mais de là à dire que c'était une n° 1...

Puis, la voix de Bond devint brusquement coupante :

— De toute manière, c'est au joueur à s'assurer qu'il joue bien avec sa balle. Surtout quand c'est lui qui insiste pour que le règlement soit respecté... Enfin, continua-t-il en s'éloignant, merci pour la partie. J'espère que nous aurons encore l'occasion de jouer ensemble.

Goldfinger resta immobile un long moment, dans le soleil couchant qui allongeait les ombres. Ses yeux étaient fixés sur le dos de Bond.

CHAPITRE X

Dans la tanière du loup

« Certains hommes riches s'imaginent que rien ne peut leur résister », songea Bond en se prélassant dans son bain. Et Goldfinger était de ceux-là. Il avait manifestement cru que l'importance de l'enjeu, au cours de la partie de golf, allait avoir un effet désastreux sur les nerfs de Bond. 10.000 dollars ne représentaient pour lui qu'une somme infime, tandis que pour son adversaire... Ce genre de raisonnement devait souvent réussir au personnage. Il faut être doté de nerfs d'acier pour oublier l'importance de l'enjeu quand on doit se concentrer pour jouer un drive, ou au moment de *putter*, et ce, tout au long de dix-huit trous. Les professionnels, qui jouent pour assurer le pain quotidien de leur famille, connaissent ces angoisses et ces sueurs froides qui s'emparent de vous, lorsque vous arrivez à égalité au moment de jouer le dix-huitième trou.

Goldfinger ne pouvait évidemment savoir que Bond était habitué à subir de fortes tensions nerveuses et qu'il en était finalement arrivé à se détendre lorsqu'il se trouvait en face du danger. Il ne pouvait pas savoir davantage que Bond lui-même tenait à ce que l'enjeu fût aussi élevé ; d'ailleurs en cas de perte, le service secret aurait réglé la note. Pour une fois, donc, Goldfinger avait été manœuvré, alors que d'habitude c'était lui qui manœuvrait les autres.

Mais l'avait-il été réellement ? C'est la question que se posait Bond en sortant de son bain et en se séchant. En ce moment, les rouages du cerveau de la grosse tête de Goldfinger devaient tourner à plein

rendement et il devait se demander comment il se faisait que, par deux fois, le nommé Bond se fût trouvé sur sa route comme par hasard et eût chaque fois déjoué ses plans. Bond se demanda s'il avait joué la bonne carte. Il avait voulu se faire passer pour un aventurier, mais l'attention de Goldfinger, toujours en éveil, allait-elle s'y laisser prendre ? S'il avait le moindre doute à son sujet, Bond n'entendrait plus parler de lui, et il ne resterait plus à « M. » qu'à mettre un autre agent sur l'affaire. Quand saurait-on si le poisson avait mordu à l'hameçon ?... Cela pouvait prendre du temps, si le poisson avait senti le piège.

On frappa à la porte de la chambre à coucher. Bond se drapa dans une grande serviette de bain et ouvrit.

— Un message pour vous, de la part de M. Goldfinger, qui vient de téléphoner, Monsieur, dit un groom. M. Goldfinger vous invite à dîner à la résidence LA GRANGE. Il vous attend à 6 h 30 pour l'apéritif.

— Remerciez M. Goldfinger et dites-lui que j'accepte avec plaisir.

Bond ferma la porte, alla se mettre à la fenêtre ouverte, et regarda la mer.

Il descendit à 6 heures et se dirigea immédiatement vers le bar. Il commanda une double vodka tonic avec un zeste de citron. Les seuls clients, à part lui, étaient des aviateurs américains dont la base se trouvait à Manston. Ils buvaient du whisky tout en parlant base-ball. Bond les observa pendant un instant, paya son verre et sortit.

Il roula lentement jusqu'à Reculver, en savourant la douceur de ce début de soirée, et en se réjouissant de la bonne marche de son plan.

Ce dîner allait en effet être des plus intéressants. Le moment de se vendre à Goldfinger était arrivé. Il ne pouvait se permettre de faire un faux pas sans risquer de se voir éliminer définitivement et sans augmenter les difficultés qui attendraient son successeur. Bond n'était évidemment pas armé. Il n'avait aucune raison de l'être, puisque l'état de guerre n'était pas proclamé entre Goldfinger et lui. Au moment où ils s'étaient séparés au golf club, Goldfinger s'était montré cordial, et Bond avait senti que son interlocuteur forçait un peu la dose. Le financier avait demandé à Bond où il devait lui envoyer le montant de l'enjeu, et Bond lui avait donné l'adresse d'Universal Export. Il lui avait encore demandé où il était descendu et Bond le lui avait indiqué, en ajoutant qu'il ne comptait rester à Ramsgate que quelques jours ; le temps de prendre une décision définitive quant à son orientation future. Goldfinger lui dit qu'il espérait beaucoup pouvoir prendre sa revanche, mais que cela était impossible pour l'instant, car il devait absolument aller en France le lendemain et qu'il ne savait pas exactement quand il rentrerait. Bond lui avait demandé s'il prendrait l'avion. Oui, il prendrait l'air ferry de Lydd. Goldfinger remercia encore une fois Bond et lui jeta un dernier regard perçant comme un

rayon X, tandis que la voiture s'éloignait majestueusement.

Bond avait examiné de près le chauffeur. Il devait être coréen. Son visage convenait certainement mieux pour jouer un rôle dans un film de gangster japonais que pour conduire cette magnifique Rolls par une belle fin d'après-midi. Le strict costume noir serrait l'homme aux entournures et semblait prêt à craquer en maints endroits. On aurait dit un lutteur japonais profitant de son jour de congé. Il ne devait pas avoir le sourire facile, avec cette allure sinistre. Il y avait tout de même, dans cette silhouette, quelque chose qui, à Bond, paraissait vaguement familier. Ce n'est que lorsque la Rolls commença à s'éloigner lentement et qu'il vit par-dérrière la silhouette du chauffeur, que Bond se souvint.

Cet homme n'était autre que le chauffeur de la Ford qui n'avait pas voulu lui céder le passage sur la route de Heme Bay. Qui pouvait-il être et d'où pouvait-il bien venir ? Bond se souvint de ce que le colonel Smithers lui avait dit. Cet homme n'était-il pas l'émissaire qui récoltait l'or dans les différentes bijouteries de Goldfinger ? Tout en regardant la Rolls disparaître, Bond se dit qu'il ne devait pas être loin de la vérité.

Il quitta la route principale et suivit un chemin qui menait à la résidence de Goldfinger : LA GRANGE. La première impression qui le frappa, tandis qu'il approchait de la massive et vilaine maison, ce fut un bruit qui semblait venir de derrière la bâtisse et qui ressemblait au souffle rythmé d'un puissant animal. Cela devait provenir de l'usine dont on apercevait au-dessus des toits la cheminée semblable à un doigt dressé vers le ciel. Bond descendit de voiture, se secoua pour chasser ses pensées et sonna. Il n'entendit aucun bruit de sonnerie mais la porte s'ouvrit toute seule devant lui. Le Coréen, toujours coiffé de son chapeau melon, regardait Bond d'un air parfaitement indifférent. Sa main gauche tenait le bouton de la porte, tandis que la droite, pointée comme un poteau indicateur, indiquait à Bond le hall sombre. Bond passa devant l'Asiatique en retenant l'envie de lui marcher sur les pieds ou de lui envoyer une bonne bourrade dans l'estomac, pour voir quelle serait sa réaction. Ce hall sombre était également une salle de séjour. Un petit feu éclairait faiblement deux fauteuils club et un divan. Des meubles second Empire garnissaient les grands espaces vides. Bond était en train de jeter un coup d'œil sur les meubles lorsque le Coréen s'approcha silencieusement de lui. Le bras qui lui servait de poteau indicateur se détendit en direction d'une table-bar et ensuite vers les sièges. Il s'éloigna ensuite et disparut par une porte qui devait mener aux dépendances. Bond alla se placer le dos au feu et examina méthodiquement la vaste salle. Quelle horreur ! Comment pouvait-on vivre dans un endroit pareil, alors qu'il suffisait de passer la porte pour trouver les plus belles pelouses d'Angleterre ?

Bond prit une cigarette et l'alluma. Il se demanda ce qu'un homme comme Goldfinger pouvait bien faire pour se distraire, pour s'amuser et pour s'intéresser aux femmes. Peut-être tout cela le laissait-il indifférent ? La chasse à l'or assouvissait peut-être tous ses besoins.

La sonnerie lointaine d'un téléphone résonna deux fois, puis s'arrêta. Bond entendit un murmure, puis un bruit de pas qui se rapprochait. Une porte s'ouvrit. Goldfinger apparut et referma doucement la porte derrière lui.

Il s'avança lentement sur le parquet brillant. Il ne tendit pas la main à Bond, mais lui sourit :

— C'est gentil à vous d'avoir accepté mon invitation, monsieur Bond. Je me suis dit que comme vous étiez seul, et que je l'étais également, nous pourrions passer une soirée agréable à parler de choses et d'autres.

C'était le genre de préliminaire qu'utilisaient les hommes riches lorsqu'ils avaient envie de parler affaires. Bond sourit, amusé de faire momentanément partie de ce cercle fermé.

— J'ai été enchanté de recevoir votre invitation et je vous en remercie. Je m'apprêtais déjà à passer une soirée à réfléchir à mes affaires, car il n'y a pas grand-chose à faire le soir à Ramsgate.

— C'est juste. Mais à présent il faut que vous m'excusiez. Je viens de recevoir un coup de téléphone m'annonçant qu'un de mes employés coréens a eu maille à partir avec la police de Margate. Oh, rien de grave ! Une querelle à la foire. Ces gens ont la tête près du bonnet et s'excitent pour un rien. Mon chauffeur va me conduire jusque-là et je réglerai cet incident. Je serai de retour dans une demi-heure. Servez-vous à boire, faites comme chez vous. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ? Je ferai au plus vite.

— Ne vous gênez surtout pas pour moi et ne vous en faites pas. Je me débrouillerai fort bien avec ces bouteilles et ces revues, dit Bond, qui sentait dans l'air quelque chose d'anormal. Il ne parvint pas à définir quoi, au moment même.

— Vous êtes très aimable. Alors à tout à l'heure, dit Goldfinger en se dirigeant vers la porte principale. Mais je ne peux pas vous laisser dans cette obscurité, ajouta-t-il, en tournant des commutateurs qui se trouvaient sur le mur.

Le hall fut immédiatement inondé de lumières qui semblaient jaillir de partout. Le hall-salon était aussi violemment éclairé qu'un studio de cinéma. La transformation était extraordinaire. Bond, étonné et ébloui, Goldfinger ouvrit la porte et sortit. Quelques instants plus tard, il entendit un bruit de moteur ; pas celui de la Rolls ; une autre voiture qui démarrait, le changement de vitesse et le bruit décroissant du véhicule.

Instinctivement, Bond se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit.

L'allée était vide. Au lointain, il distingua les phares d'une voiture qui tournait à gauche en arrivant sur la route principale, et qui se dirigeait vers Margate. Il rentra et ferma la porte. Il resta immobile et écouta. On n'entendait que le tic-tac de la grosse horloge ancienne. Bond alla ouvrir la porte de service, et il vit un long couloir sombre, qui menait vers l'arrière-façade de la maison. L'agent secret se pencha en avant, tous ses sens en éveil et écouta. Rien que le silence, un silence de mort... Il referma la porte et jeta un regard pensif sur le hall brillamment illuminé. Goldfinger l'aurait-il laissé seul dans son antre ?... Pourquoi ?

Il alla se servir un double gin tonic. Le coup de téléphone était indiscutable, mais il avait pu être donné par un employé de l'usine. L'histoire de l'employé coréen était plausible et il était normal que Goldfinger allât arranger les choses avec la police. Goldfinger avait pris soin de dire qu'il serait seul pendant une demi-heure. Tout cela pouvait être parfaitement vrai et innocent, mais cela pouvait également être un piège ou une provocation. Quelqu'un était peut-être resté pour observer l'invité ? Combien de Coréens y avait-il et que faisaient-ils ? Bond regarda sa montre. Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis le départ de Goldfinger. L'occasion de mettre son nez dans les affaires du mystérieux personnage était cependant trop belle. Tant pis s'il y avait un traquenard ! Bond ferait dans les locaux un tour rapide et innocent. Au cas où il serait surpris, il inventerait une histoire. Par où allait-il commencer ? Par l'usine, cela s'imposait. Que raconterait-il, si l'aventure tournait mal ? Il dirait qu'il avait eu des ennuis avec sa voiture et qu'il s'était dit qu'il y aurait peut-être un mécanicien de service à l'usine pour le dépanner. C'était léger, mais cela suffirait. Bond vida son verre, se dirigea vers la porte de service et s'enfonça dans le couloir.

Au bout du long corridor, il se trouva devant deux portes. Il écouta un instant à celle de gauche, par où venaient des bruits de cuisine. Il ouvrit la porte de droite et se trouva dans une cour qui pouvait, semblait-il, servir de parc à véhicules. Cette cour était brillamment éclairée par des lampes à arc et Bond trouva cela bizarre. Le souffle rythmé qu'il avait entendu en arrivant était très distinct, à présent. Le long mur de l'usine limitait la cour de l'autre côté. Une porte basse en bois attira l'attention de Bond, qui se dirigea par là. La porte n'était pas fermée. Bond l'ouvrit doucement. Il entra dans un petit bureau vide en prenant soin de laisser derrière lui la porte entrouverte. Des papiers jonchaient la table de travail. Il y avait également une pendulette, un téléphone et deux chemises à archives. Une autre porte donnait directement dans la salle principale de l'usine et il y avait une petite fenêtre basse qui permettait, à la personne se trouvant derrière le bureau, d'observer les travailleurs. Bond se dit qu'il devait se

trouver dans le bureau du contremaître. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre basse.

Il vit tout ce qui constituait le matériel ordinaire d'une petite entreprise de métallurgie. Deux fours, dont les feux étaient éteints. À côté, des pièces de métal fondu, que l'on avait disposées contre le mur.

Il y avait également une scie circulaire. À gauche, un gros moteur relié à un générateur. À droite, sous des lampes à arc, un groupe de cinq ouvriers dont quatre étaient coréens... Ils travaillaient à la Rolls de Goldfinger, dont ils avaient enlevé la portière droite pour la coucher sur deux établis. Bond vit un des hommes s'emparer d'une feuille de métal qui se trouvait contre le mur et la placer dans l'encadrement de la porte. Il y avait deux riveteuses à main sur le sol, non loin de là. Dans quelques instants, deux ouvriers allaient soigneusement riveter à l'intérieur de la portière cette feuille de métal. Bond jeta un dernier regard circulaire sur le vaste atelier, se retira de la fenêtre et sortit du petit bureau en refermant doucement la porte derrière lui. Que dire, si on le surprenait maintenant ? Bah, il n'avait pas voulu déranger les ouvriers, qui avaient l'air d'être très occupés. Il avait préféré reporter cela à l'après-dîner... À ce moment-là, l'un de ces hommes serait peut-être libre. Sans se presser, Bond fit le même chemin, en sens inverse, et regagna le hall. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il lui restait dix minutes. Il avait encore le temps d'inspecter le premier étage.

C'est souvent dans les chambres à coucher et dans les salles de bains que se trouvent les secrets des maisons. Bond dirait qu'il avait été soudain en proie à une violente migraine. Il s'était mis à la recherche d'aspirine et avait pensé en trouver dans une pharmacie au premier étage. Il se massa les tempes, comme pour donner le change à un public invisible. Il eut brusquement l'air de se décider et traversa le hall pour monter l'escalier qui menait au premier étage. Il arriva dans une vaste galerie très éclairée qu'il parcourut en ouvrant toutes les portes et en jetant un coup d'œil dans chaque chambre. Il ne trouva que des chambres à coucher dont les lits n'étaient pas faits. Toutes ces chambres sentaient le renfermé. Un chat sortit d'une cachette et le suivit, en miaulant et en se frottant contre ses jambes. La dernière chambre était la bonne. Toutes les lumières brûlaient. Bond se dit qu'un domestique se trouvait peut-être dans la salle de bains. Il se dirigea vers la porte de communication et l'ouvrit. Grand éclairage également dans la salle de bains, mais il n'y avait personne. La pièce était grande. Il s'agissait probablement d'une chambre qui avait été transformée en salle d'eau, car, outre la baignoire et le lavabo, il y avait un appareil de rowing, un vélo monté sur rouleaux et d'autres appareils de gymnastique. La pharmacie ne contenait qu'une grande

variété de dépuratifs, et de produits destinés à faciliter la digestion. L'aspirine brillait par son absence. Bond revint dans la chambre à coucher. Tout semblait normal. Il avait sous les yeux une chambre type de célibataire. Il y avait une petite bibliothèque, renfermant presque uniquement des ouvrages d'histoire ou des biographies, tous anglais, sur le côté du lit. Le tiroir de la table de nuit contenait un livre à couverture jaune : LE SIGNE SECRET DE L'AMOUR.

Bond regarda sa montre. Encore cinq minutes. Il était temps de redescendre. Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta brusquement. Son subconscient lui disait qu'il y avait dans cette chambre quelque chose d'anormal. Il se concentra au maximum. Qu'est-ce qui avait pu le frapper ? Une couleur ?... Un objet ?... Une odeur ?... Un bruit ?... Oui, c'était ça... un bruit. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait entendre un léger bourdonnement qui était à peine perceptible. D'où provenait-il ? Bond ne bougea plus, car il venait de sentir quelque chose de plus. Il venait de sentir que le danger le guettait.

Bond s'approcha d'un placard qui se trouvait à côté de la porte et l'ouvrit. Le bourdonnement venait bien de ce placard, dans lequel pendaient des vêtements de sport. Le bruit venait de derrière les vêtements et il était assourdi par ces derniers. L'agent secret écarta les vestons et les manteaux et il eut un sursaut en découvrant ce qui se cachait derrière. Trois films de seize millimètres, se mouvant séparément sortaient de trois fentes, pratiquées dans le haut de l'armoire, et s'enfonçaient dans une boîte métallique. Bond fronça les sourcils, en contemplant ce qui allait constituer la preuve de son indiscretion. C'était donc ça ! Trois caméras, installées Dieu sait où, pour suivre les moindres mouvements du visiteur. En quittant la maison, Goldfinger avait dû les mettre en marche, en tournant un des commutateurs qui se trouvaient près de la porte d'entrée. Bond comprit également la raison pour laquelle il avait trouvé partout un brillant éclairage, tout le long de ses allées et venues. Comment n'avait-il pas songé que tout cet éclairage n'était pas normal ? Il avait l'air malin à présent, avec ses histoires de voiture et d'aspirine ! Il se sentait à la fois ridicule et furieux, de n'avoir pas eu la précaution élémentaire de réfléchir, ne fût-ce que quelques minutes, à ce qui pouvait bien nécessiter pareille abondance de lumière. Il avait fait l'idiot et avait royalement perdu son temps. Goldfinger le tenait cette fois et le tenait bien ! Tout était fichu ! Y avait-il un moyen de sortir de cette situation catastrophique ? Bond se le demanda, en regardant les films qui se dévidaient.

Voyons ! Bond réfléchissait à toute allure pour trouver un moyen. Mais il les rejeta tous.

Il y avait pourtant une chose qui pouvait l'aider. En ouvrant la porte du placard, il avait exposé une partie des films. Dans ce cas, pourquoi

ne pas les exposer entièrement ? Mais comment ? Comment expliquer l'ouverture du placard, si ce n'était pas Bond qui était venu dans la chambre ? Il entendit un miaulement derrière la porte de la chambre. Le chat !... Le chat pouvait très bien avoir ouvert la porte du placard. C'était mince, mais c'était tout de même déjà l'ombre d'un alibi. Bond prit le chat dans ses bras. Le félin se mit à ronronner. Il le déposa dans le placard, souleva la boîte métallique et en tira les films à pleines poignées, pour les mettre en pleine lumière. Lorsqu'il estima que l'exposition était suffisante pour voiler tous les films, il les remit dans la boîte, prit le chat et l'installa dessus. Avec un peu de chance l'animal s'endormirait dans la boîte et cela ferait encore plus vraisemblable. Bond laissa la porte du placard entrouverte, pour que les films qui continuaient à se dérouler fussent, eux aussi, voilés. Il fit de même avec la porte de la chambre et se précipita vers l'escalier, où il ralentit pour descendre d'un air naturel. Il se dirigea vers le feu, se servit un deuxième gin tonic et prit un magazine intitulé *The filed field*. Il y était question de golf. Il prit un siège, alluma une cigarette et attendit, le magazine en main.

Au fond, qu'avait-il découvert ? Rien d'important, si ce n'est que Goldfinger souffrait de constipation et qu'il avait voulu éprouver Bond en lui tendant un piège dont il avait le secret. Bond dut reconnaître qu'il avait affaire à un expert. Il savait, en effet, que le SMERSH n'employait pas des amateurs. De toute manière, cette technique prouvait que Goldfinger avait quelque chose à cacher, puisqu'il se méfiait à ce point des indiscretions. Et maintenant, qu'allait-il se passer ? Pour que l'alibi du chat fût valable, il aurait fallu que Goldfinger oubliât de fermer deux portes. C'était proprement incroyable. Goldfinger serait convaincu à 90 pour cent qu'il y avait du Bond là-dessous. Mais seulement à 90 pour cent et il y aurait toujours 10 pour cent de doute dans son esprit. Goldfinger pourrait se dire que Bond était habile et plein de ressources. Il se douterait de la visite de Bond dans les chambres, mais les films exposés ne révéleraient rien de ses autres déplacements dans la maison.

Bond se leva et prit une pile d'autres magazines, qu'il jeta sur le sol à côté de son siège. Il se dit que la grande leçon à tirer de cette soirée, c'était qu'à l'avenir il devrait réfléchir sérieusement avant de faire quoi que ce soit. Il ne trouverait pas à chaque occasion un chat providentiel pour se confectionner un alibi douteux.

Bond n'avait entendu aucun bruit de voiture, aucun bruit de porte que l'on ouvrait. Mais, sentant un petit courant d'air sur sa nuque, il sut que Goldfinger était rentré.

L'homme à tout faire

Bond déposa son magazine et se leva. La porte d'entrée se referma sans bruit.

— Ah, bonsoir ! fit Bond en montrant un visage légèrement surpris. Je ne vous avais pas entendu arriver. Tout s'est bien passé ?

Le visage de Goldfinger était impassible. Ils avaient l'air d'être deux vieux amis ou des voisins de longue date, ayant l'habitude de se retrouver pour l'apéritif du soir.

— Oui, tout est arrangé. Mon type a eu une bagarre dans un bar avec un pilote américain qui l'avait interpellé en lui disant : « Sale Jap ». Je suis finalement parvenu à le faire libérer en expliquant à la police que les Coréens n'aiment pas à être traités de sales Japs. Je regrette de vous avoir abandonné. J'espère n'être pas resté absent trop longtemps. Mais prenez donc un autre verre.

— Volontiers. Je dois dire que le temps m'a semblé court, car j'étais plongé dans un article de Darwin dans lequel il explique comment il convient de se servir d'un club quatorze. C'est un point de vue très intéressant...

Et Bond se lança dans un commentaire détaillé de l'article, en faisant valoir son propre point de vue sur la question.

Goldfinger l'écouta debout.

— Oui, je sais, mais je trouve tout cela terriblement compliqué. Nous jouons évidemment d'une manière toute différente, mais je trouve qu'avec mon genre de drive je dois pouvoir utiliser tous les clubs autorisés... Bon. Si vous le permettez, je vais aller me rafraîchir. Et ensuite nous pourrons passer à table. Je n'en ai que pour une minute.

Bond se servit un autre verre et prit un autre magazine. Il observa Goldfinger qui montait les escaliers pour disparaître finalement dans la galerie du 1^{er} étage. Bond, le suivant littéralement pas à pas par l'esprit, se rendit brusquement compte qu'il tenait son magazine à l'envers. Il le retourna et s'absorba dans la contemplation d'une photo en couleurs du *Bleinheim Palace*.

Un silence de mort régnait à l'étage. Bond entendit le bruit d'une porte que l'on refermait ; il but une gorgée de gin et déposa son verre à côté de son fauteuil. Goldfinger descendait les escaliers. Bond tournait les pages du magazine, tandis que son hôte se rapprochait de lui. Goldfinger tenait le chat sous un bras. Il alla vers la cheminée et sonna.

— Vous aimez les chats ? demanda-t-il, comme pour dire quelque chose.

— Assez, oui.

La porte de service s'ouvrit, et le chauffeur s'encadra dans la porte. Il portait toujours son chapeau melon sur le milieu du crâne.

Le Coréen regarda Goldfinger d'un air impassible. Goldfinger fit claqueter les doigts et le chauffeur s'approcha.

— Voici mon homme de main, dit-il en se tournant vers Bond et en parlant sur le ton de la conversation. C'est évidemment une façon de parler. Bon-à-tout, montre tes mains à M. Bond. Je l'appelle « bon-à-tout » parce que cela correspond parfaitement aux fonctions qu'il occupe chez moi.

Le Coréen retira lentement ses gants et présenta ses mains à Bond, paume au-dessus. Bond se leva et les examina. Elles étaient grandes et musclées. Les doigts semblaient tous être de la même longueur. Les extrémités et les côtés des doigts semblaient recouverts d'une corne jaune.

— Tourne-les et montre les côtés à M. Bond.

L'homme n'avait pratiquement pas d'ongles, la même corne jaune les remplaçait. La même corne bordait le tranchant de ses mains. Bond jeta un regard interrogatif à Goldfinger.

— Il va nous faire une démonstration, dit Goldfinger, en pointant un doigt vers la rampe de l'escalier.

La rampe était assez massive et devait bien mesurer quinze centimètres de large sur six d'épaisseur. Le Coréen se dirigea docilement vers l'escalier et gravit quelques marches. Il attendit le signal de Goldfinger qui lui fit un léger signe de tête. Toujours aussi impassible, le Coréen leva la main droite au-dessus de sa tête. Il l'abassa à une vitesse foudroyante et frappa la rampe du tranchant de la main. Il y eut un craquement et la rampe se brisa en deux en son milieu. Le Coréen reprit sa position d'attente. On ne voyait sur son visage aucune trace d'effort, pas plus d'ailleurs que le moindre signe de satisfaction pour avoir réussi cet exploit. Goldfinger fit un signe et l'homme revint vers eux.

— Il peut faire la même chose avec les pieds, dit Goldfinger. Bon-à-tout, la cheminée.

La cheminée était assez haute. Elle dépassait de 15 bons centimètres le sommet du chapeau melon du Coréen.

— *Garch a har ?* fit l'homme en regardant Goldfinger.

— Oui, enlève ton chapeau et ton veston, dit Goldfinger. (Et, se tournant vers Bond :) Le pauvre type est quasi muet. Je suis seul à le comprendre.

Bond se dit qu'une sorte d'esclave dont on était le seul à pouvoir comprendre le langage devait être extrêmement utile.

Bon-à-tout avait enlevé son chapeau et son veston et les avait soigneusement posés sur le sol. Il retroussa son pantalon jusqu'aux

genoux et écarta les jambes dans la position d'attente du judoka. Une charge d'éléphant ne l'aurait probablement pas fait bouger d'un centimètre.

— Vous feriez bien de vous reculer un peu, monsieur Bond, dit Goldfinger, en se déplaçant lui-même pour laisser la voie libre à son domestique.

Le Coréen ne se trouvait qu'à trois pas de la cheminée, et Bond se demandait comment il allait faire pour atteindre l'épaisse bordure de bois qui entourait la cheminée et qui se trouvait à une hauteur respectable. Il regardait, fasciné. À présent le regard de l'Asiatique était fixé avec intensité sur l'objectif à atteindre. Quiconque devait subir pareil regard n'avait plus qu'à se laisser glisser sur les genoux et à attendre la mort.

Goldfinger leva la main. On pouvait voir les orteils du Coréen se recroqueviller dans ses chaussures de cuir souple. L'homme s'accroupit lentement en prenant une profonde inspiration et, brusquement, il fit un bond fantastique. En pleine ascension, il claqua ses pieds l'un contre l'autre, comme un danseur de ballet, mais bien plus haut. Son corps bascula sur le côté et son pied droit se détendit comme un piston. Il y eut un craquement. Le Coréen retomba gracieusement sur les mains, se reçut en pliant les bras et, d'une pirouette, se remit sur ses pieds.

Bon-à-tout attendit les ordres, mais cette fois, on put discerner une certaine fierté dans ses yeux, lorsqu'il fixa la bordure de la cheminée, qui avait été entamée par le coup de pied.

Bond regarda le Coréen avec ébahissement. Il y avait à peine deux nuits que notre agent secret avait encore revu son manuel de combat à mains nues. Tout ce qui y était écrit ne signifiait rien, absolument rien, à côté de ce qu'il venait de voir. Ce n'était pas un homme fait de chair et d'os qu'il avait en face de lui, mais probablement l'animal sauvage le plus redoutable qui se trouvât à la surface de la terre. Il n'en restait pas moins vrai qu'il fallait absolument rendre hommage à ce spécimen, à la fois unique et terrifiant, de l'espèce humaine. Il tendit la main.

— Doucement, Bon-à-tout, doucement, dit Goldfinger, d'une voix aussi tranchante qu'une lame de rasoir.

Le Coréen courba la tête et prit la main de Bond. Il garda les doigts tendus et n'exerça qu'une légère pression du pouce sur la main de Bond, qui eut l'impression de serrer un morceau de bois dur. Puis le monstre se dirigea vers son veston et son chapeau.

— Excusez mon intervention, monsieur Bond, et croyez que j'apprécie beaucoup votre geste, dit Goldfinger. Malheureusement, Bon-à-tout, ne connaît pas sa force, surtout après un exercice de ce genre. Ses mains sont comme des étaux. Il aurait pu vous broyer la

main sans même s'en apercevoir.

Bon-à-tout attendait les ordres de son maître.

— Beau travail, Bon-à-tout ! Je suis heureux de constater que tu t'entraînes toujours. Tiens...

Goldfinger lui tendit le chat et le Coréen s'en empara avec empressement.

— J'en ai assez de cet animal. Tu peux le manger si tu veux.

Une lueur gourmande apparut dans le regard du Coréen.

— Et dis à la cuisine que nous désirons dîner tout de suite, termina Goldfinger.

Bond eut peine à réprimer son dégoût. Il savait évidemment que toute cette démonstration était destinée à le mettre en garde. Elle disait clairement : « Voyez ma force, monsieur Bond. J'aurais facilement pu vous faire tuer ou vous rendre infirme pour la vie. Pour cette fois, nous punirons le chat à votre place. Pas de chance pour le chat, évidemment ! »

— Pourquoi porte-t-il toujours un chapeau ? demanda Bond.

— Bon-à-tout... le chapeau !

Le Coréen, qui venait d'atteindre la porte de service, revint vers eux. Lorsqu'il fut à mi-distance, il prit son chapeau par le bord et, d'un geste brusque et d'une violence inouïe, le heurta contre le panneau que lui avait désigné Goldfinger. Un « bang » sonore résonna dans le hall.

— Le fond du chapeau est fait d'un alliage spécial extra-léger, mais extrêmement solide, dit Goldfinger en souriant. Comme vous pouvez l'imaginer, un tel couvre-chef sert à la fois de casque protecteur et d'arme surprise. Car, n'en doutez pas, le coup qu'il vient de porter contre le panneau aurait suffi à briser le crâne de n'importe quel homme.

— Formidable, dit Bond. Vous avez là un serviteur vraiment très utile.

Bon-à-tout disparut et un bruit de gong se fit entendre.

— Ah, le dîner est servi. Mettons-nous à table.

Goldfinger se dirigea vers un panneau de bois, à droite de la cheminée, pressa un bouton, et le panneau glissa pour les laisser passer. La petite salle à manger était très luxueuse, brillamment éclairée par un lustre central et par des bougies disposées tout autour de la table. Ils prirent place l'un en face de l'autre. Deux serveurs asiatiques apportèrent les plats. Le premier se composait d'une sorte de ratatouille de riz au curry. Goldfinger remarqua que Bond hésitait.

— Allez-y sans crainte, monsieur Bond. Ce sont des crevettes et non du chat.

— Ah bon ! fit Bond en arborant un sourire forcé.

— Je voudrais que vous me goûtiez ce Hock. C'est du Riesporter

Goldtröfchen' 53.

Bond s'empara de la fine bouteille qui se trouvait dans le seau à glace devant lui et se servit. C'était un pur nectar.

— Je ne fume ni ne bois. Je trouve que fumer est l'habitude la plus ridicule qui soit au monde. D'abord, c'est contre la nature. Pourriez-vous imaginer une vache, ou un animal quelconque, avalant la fumée de quelques brins de paille et la souillant ensuite par les naseaux ? Beuh ! fit Goldfinger, d'un air de profond dégoût. C'est comme pour les boissons. Je suis un peu chimiste et je n'ai pas encore trouvé une boisson alcoolisée dans laquelle il n'y ait pas traces de poisons. Certains de ces poisons vous tueraient d'ailleurs net si vous les preniez à l'état pur. Comme je vois que vous aimez boire un verre, je vais vous donner un bon conseil. Méfiez-vous des alcools qui ont vieilli dans le bois, car ils contiennent plus de poison encore que les autres.

— Je me souviendrai de vos conseils, dit Bond, et je vous en remercie. Mais, pour en revenir à votre chauffeur, je dois avouer qu'il m'a terriblement impressionné. D'où vient cette extraordinaire méthode de combat ? Est-ce une spécialité coréenne ?

Goldfinger s'essuya la bouche et fit claquer ses doigts. Les deux serveurs débarrassèrent la table et apportèrent du canard rôti, avec une bouteille de Mouton-Rothschild 1947 pour Bond.

— Avez-vous jamais entendu parler du karaté ?... Non ?... Eh bien, Bon-à-tout est un des trois pratiquants de ce sport, dont il est ceinture noire. Le karaté est une variété de judo et il est au judo ce que la fusée est au planeur.

— J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir !

— Et encore, cher monsieur, la démonstration a-t-elle été réduite à sa plus simple expression ! Je peux vous garantir que si Bon-à-tout devait vous porter un coup et un seul, dont il a la spécialité, vous seriez un homme mort.

Goldfinger s'interrompit pour boire une gorgée d'eau.

— Voyez-vous, monsieur Bond, le karaté est fondé sur une théorie qui enseigne que le corps humain possède trente-sept points vulnérables. Ils ne sont évidemment vulnérables que pour un expert en karaté, dont le tranchant des mains, le bout des doigts, des orteils et les côtés des pieds sont recouverts d'une corne plus résistante et plus souple que n'importe quel os. Bon-à-tout passe tous les jours une heure à s'entraîner, en frappant sur des sacs remplis de riz non décortiqué. Il passe une autre heure à faire de la culture physique, bien plus sévère que celle de tous les gymnastes du monde.

— Et quand s'entraîne-t-il avec le chapeau melon ? dit Bond, en essayant de ne pas se montrer trop ironique.

— Je ne le lui ai jamais demandé, répliqua Goldfinger le plus sérieusement du monde. Mais je crois qu'on peut faire confiance à

Bon-à-tout pour s'assurer que tous les éléments de son autodéfense sont toujours parfaitement au point. Vous me demandiez d'où le karaté était originaire. Eh bien, de Chine, où des prêtres errants étaient devenus une proie facile pour les bandits de grand chemin. Leur religion leur interdisait de porter des armes, et c'est ainsi qu'ils mirent au point ce système d'autodéfense. Les habitants d'Okinawa l'ont transformé, pour en faire ce qu'il est à l'heure actuelle, le jour où les Japonais leur défendirent d'être armés. Ils choisirent cinq parties du corps avec lesquelles il était possible de frapper un adversaire : le poing, le tranchant de la main, le bout des doigts, le talon et les épaules. Ils travaillèrent ces différentes parties, jusqu'à ce qu'elles fussent recouvertes d'une corne. Celui qui donne un coup en karaté ne ressent absolument rien au moment où il frappe. Il est étonnant de voir ce que Bon-à-tout arrive à faire. Par exemple, je l'ai vu frapper une brique sans ressentir la moindre douleur à la main. Et il peut faire de même avec ses pieds.

— De telles démonstrations doivent vous coûter cher en réparations dans la maison, dit Bond en buvant une gorgée de vin.

— J'ai décidé de ne plus habiter cette maison très longtemps et je me suis dit qu'une telle démonstration vous amuserait. Je crois que vous serez d'accord avec moi pour dire que Bon-à-tout a bien mérité son chat.

— Est-ce qu'il s'entraîne aussi avec des chats ?

— Non, mais il adore manger leur chair. Il y a pris goût lors d'une famine qui a sévi en Corée, alors qu'il était encore un enfant.

Bond se dit qu'il était temps de pousser un peu plus loin son interrogatoire.

— Mais qu'avez-vous besoin d'un homme comme lui ? Il ne doit pas être un compagnon très agréable.

— Monsieur Bond, vous savez sans doute que je suis riche, très riche et vous n'ignorez pas que plus on est riche, plus on a besoin de protection. Le garde du corps habituel, c'est généralement un policier ou un détective retraité, et de tels hommes n'ont plus aucune efficacité. Ils ont presque toujours des réactions lentes, leurs méthodes sont vieux jeu et on peut facilement les acheter. De plus, ils ont un profond respect de la vie d'autrui, ce que je considère comme absurde, bien que je tiennne personnellement à rester en vie. Les Coréens n'ont pas de tels scrupules. C'est d'ailleurs pourquoi les Japonais les utilisaient comme gardes dans leurs camps de prisonniers, durant la dernière guerre. Ils sont cruels, et c'est la raison pour laquelle j'ai recruté parmi eux mon équipe. Ils me servent bien et je n'ai pas à me plaindre d'eux. Ni eux de moi, d'ailleurs. Ils sont bien payés, bien nourris et logés. Lorsqu'ils ont envie d'une femme, je fais venir de Londres des putains, je les paye bien et je les renvoie lorsqu'elles ont

rempli leur office. Ces femmes sont toujours vulgaires et laides, mais les Coréens s'en fichent. Ce qui compte pour eux, c'est qu'elles soient blanches. Il arrive évidemment qu'un accident se produise, mais vous savez que l'argent arrange bien des choses.

Bond sourit. À l'excellent soufflé au fromage succéda du café. Ils le burent en silence, comme s'ils s'étaient tous deux détendus en échangeant ces confidences. Bond l'était, à coup sûr. Quant à Goldfinger, il avait montré un côté de sa vie privée ; celui qui aurait éventuellement intéressé un aventurier comme Bond. En admettant que Goldfinger eût la certitude que Bond avait, visité la maison et les installations d'alentour, cela ne pourrait que le renforcer dans l'idée qu'il avait affaire à un escroc qui essayait se faire passer pour un gentleman. La suite risquait d'être plus intéressante encore, et Bond n'aurait pas été étonné qu'on lui fit quelque proposition. Bond s'adossa à sa chaise et alluma une cigarette.

— Vous avez une voiture splendide, dit-il. Ce doit être une des dernières des séries de 1925, avec deux blocs et trois cylindres.

— Exact. Mais j'ai dû la faire un peu modifier. J'ai fait monter des freins à disques sur les roues arrière, pour augmenter la puissance de freinage.

— Tiens, j'aurais cru que les freins normaux auraient été suffisants ! Car elle ne doit pas dépasser les cinquante *miles* à l'heure. Et elle ne doit tout de même pas être tellement lourde.

— Vous croyez. Mais, une tonne de métal, c'est déjà une masse imposante.

— Évidemment. Comment faites-vous, lorsque vous emmenez votre voiture en France. Ne passe-t-elle pas à travers le plancher de l'avion ?

— Pas du tout. Je loue un avion qui ne prend que ma voiture. La Silver City Company connaît ma Rolls, puisque cette société la transporte régulièrement deux fois par an.

— Vous vous offrez un petit tour d'Europe ?

— Je passe mon temps à jouer au golf un peu partout.

— Ce doit être bien agréable. J'aimerais bien faire ça un jour.

Goldfinger ne mordit pas à l'hameçon.

— J'ai l'impression que, depuis cet après-midi, vous pouvez vous le permettre.

— Oh, vous voulez parler des 10.000 dollars ! dit Bond en souriant. C'est juste, mais je me dis que je pourrais en avoir besoin pour m'établir au Canada.

— Vous croyez pouvoir faire de bonnes affaires là-bas ?

— De très bonnes affaires. Sinon ce serait inutile d'y aller.

— Ce qui est malheureux, c'est qu'on ait besoin de tant de temps pour gagner beaucoup d'argent. Et finalement, quand on est riche, on est trop vieux pour en profiter.

— Oui, c'est l'ennui. Et puis, les bonnes affaires sont rares ici. Quant aux taxes, n'en parlons pas.

— Non, ça vaut mieux. Sans compter qu'ils sont d'une sévérité, depuis quelque temps !

— Oui, je l'ai également remarqué.

— Vraiment ?

— J'ai été mêlé au trafic de l'héroïne et j'ai heureusement pu m'en tirer sans une égratignure. Je ne tiens pas à courir de nouveau les mêmes risques.

Bond s'interrompit, comme s'il craignait d'en avoir dit trop.

— Vous pouvez parler librement, monsieur Bond. En admettant même que je réprime le trafic de la drogue, je n'irais sûrement pas vous dénoncer à la police, car je ne collabore pas avec elle.

— Cela s'est passé comme ceci...

Bond se lança dans l'histoire de son aventure mexicaine, mais en intervertissant les rôles et en prenant celui de Blackwell.

— J'ai eu de la chance, de m'en tirer à si bon compte. Mais ma réputation à Universal Export en a pris un fameux coup, dit-il, pour terminer son récit.

— Je m'en doute un peu, dit Goldfinger. Elle est intéressante, votre histoire. Vous n'avez donc pas l'intention de continuer à travailler dans la même partie ?

Bond haussa les épaules.

— Vous savez, à en juger par le Mexicain auquel j'ai eu affaire, les caïds qui dirigent ce genre de business n'ont pas les reins assez solides, quand il y a du grabuge. Je leur reproche surtout de ne pas savoir, quand ça barde, se battre pour défendre leurs intérêts.

Goldfinger se leva et Bond en fit autant.

— Eh bien, monsieur Bond, cette soirée a été très instructive. Permettez-moi de vous donner un bon conseil : abandonnez la drogue. Il y a tant d'autres moyens de faire fortune.

Bond était déçu. Il n'avait pas beaucoup progressé, car il avait attendu une proposition concrète de la part de Goldfinger. Son instinct le retint d'insister encore. Ils retournèrent dans le hall. Bond tendit la main à son hôte.

— Merci mille fois pour cet excellent dîner. Je crois qu'il est temps de vous laisser et d'aller dormir. Peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir un de ces jours.

Goldfinger serra rapidement la main de Bond et la relâcha aussitôt. Il jeta un regard dur à son invité.

— Je n'en serais pas autrement surpris, monsieur Bond, dit-il d'un ton énigmatique.

Cette phrase, Bond la tourna et la retourna dans sa tête pendant tout le voyage du retour. Il y pensait encore en se glissant dans son lit,

mais ne parvenait pas à en saisir la signification exacte. Cela pouvait vouloir dire que Goldfinger allait rester en contact avec lui, ou que lui devait rester en contact avec Goldfinger. Il jouerait la décision à pile ou face. Face pour la première supposition, pile pour la seconde. Bond se leva, prit une pièce et joua. Ce fut pile. Ce serait donc à lui de garder le contact avec Goldfinger. Qu'il en fût donc ainsi ! Bond songea immédiatement que sa « couverture » devrait être sans faille, la prochaine fois qu'ils se rencontreraient, « par hasard ». Et il s'endormit sur cette bonne pensée.

CHAPITRE XII

Filature d'un fantôme

Le lendemain matin, à 9 heures précises, Bond téléphona à l'adjoint de « M. » :

— Allô ? C'est James. J'ai pu jeter un coup d'œil sur la propriété. J'ai été partout, hier soir, j'ai dîné avec le propriétaire. J'ai acquis la certitude que les soupçons de notre directeur sont fondés. Il se passe des choses anormales dans cette propriété. Je n'ai toutefois pas pu relever assez de faits concrets pour pouvoir vous envoyer un rapport. Le propriétaire s'envole demain pour le continent, en partant de Ferryfield. J'aimerais bien savoir à quelle heure il part, pour pouvoir jeter un coup d'œil sur sa Rolls. J'ai pensé lui offrir un poste à transistors, pour garder le contact. Je partirai à mon tour pour le continent, un peu plus tard dans la journée. Voulez-vous demander à miss Ponsonby de me réserver une place ? Pour le moment, je ne sais pas encore où j'irai, mais je garderai le contact avec vous. Rien de neuf, de votre côté ?

— Comment s'est passée la partie de golf ?

— J'ai gagné.

— Je m'en doutais. L'enjeu était d'importance, pas vrai ?

— Comment le savez-vous ?

— M. Scotland s'est présenté ici hier soir et il nous a dit qu'il avait été prévenu, par un coup de téléphone anonyme, que vous étiez en possession d'une grosse somme en dollars, non déclarée. Le gars n'était pas fort au courant des activités d'Universal. Je lui ai dit qu'il ferait bien d'aller raconter son histoire au Super-intendant. Nous avons reçu les excuses de M. Scotland ce matin, au moment même où votre secrétaire trouvait les 10.000 dollars dans votre courrier. Pas

très reluisant de la part de votre adversaire, vous ne trouvez pas ?

Bond sourit. C'était du Goldfinger tout craché ! Il avait essayé de lui causer des ennuis en téléphonant probablement à Scotland Yard, immédiatement après la partie. Il tenait sans doute à démontrer à Bond que, lorsqu'on bat Goldfinger, on ne s'en tire pas à si bon compte. Une chose semblait à présent certaine : Goldfinger semblait croire à Universal Export.

— Quelle canaille. Vous pouvez dire au directeur que, cette fois, les 10.000 dollars iront à la Croix Blanche. Pouvez-vous vous occuper du reste ?

— Bien sûr. Je vous rappellerai dans quelques instants. Soyez tout de même prudent pendant votre voyage. Et si vous vous ennuyez, appelez-nous tout de suite. Au revoir.

— Au revoir.

Bond raccrocha, se leva et prépara sa valise. Tout en pliant ses vêtements, il imaginait la scène qui devait se passer dans le bureau de l'adjoint de « M ». Il écoutait l'enregistrement de la conversation et en expliquait la signification à miss Moneypenny : « Il dit qu'il est certain que Goldfinger est mêlé à quelque chose d'important, mais, pour l'instant, il ne peut pas encore dire exactement quoi. Goldfinger prend l'avion aujourd'hui à Ferryfield, avec sa Rolls, et 007 veut le suivre. (Disons qu'il partira deux heures après Goldfinger, pour laisser le temps à ce dernier d'arriver tranquillement sur le Continent. Occupez-vous de la réservation de 007.) Il nous demande de nous arranger avec la douane pour qu'il puisse examiner la Rolls à son aise et y installer un émetteur. (Occupez-vous de cela aussi, s'il vous plaît.) Il gardera le contact, au cas où il aurait besoin d'aide... etc. »

La grande machine venait de se mettre en branle et faisait preuve, une fois de plus, de sa grande efficacité.

Bond venait de fermer sa valise lorsqu'il reçut un appel de Londres qui lui confirmait que tout était réglé suivant ses instructions. Il descendit, paya sa note et quitta rapidement Ramsgate, par la route de Canterbury.

Londres lui avait annoncé que Goldfinger avait sa place réservée dans un avion qui décollait à midi juste. Bond arriva à Ferryfield à 11 heures. Il se fit annoncer à l'officier de l'immigration et au directeur des douanes, qui l'attendaient. Il fit placer sa voiture dans un garage, afin de la cacher aux regards des curieux. Il s'installa dans un bureau, en compagnie des deux hommes, qui s'imaginaient qu'il faisait partie de Scotland Yard. Il le leur laissa croire et leur dit que la conduite de Goldfinger était irréprochable, mais qu'il était possible qu'un membre de son personnel essayât de faire passer quelque chose en fraude. Tout cela, bien sûr, était confidentiel. Bond demanda à pouvoir disposer de dix minutes, pour examiner la boîte à outils de la voiture. Pour le

reste, les douaniers devraient examiner eux-mêmes la voiture, pour voir si elle ne possédait pas de compartiments secrets. Ils acceptèrent la proposition de Bond.

À 11 h 45, un douanier passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et fit un clin d'œil à Bond.

— Ils arrivent. Il est accompagné de son chauffeur. Nous allons leur demander de monter à bord pour pouvoir mieux répartir le poids dans l'avion. Cela se fait très souvent et ils ne se douteront de rien. Nous vous appellerons quand nous serons prêts.

— Merci, dit Bond.

La porte s'ouvrit de nouveau dix minutes plus tard.

— Tout va bien, dit un douanier, ils sont à bord.

La belle Rolls se trouvait dans un garage des douanes, hors de vue de l'avion. Il n'y avait qu'une seule autre voiture, que l'on s'apprêtait à embarquer : une Triumph TR3, grise, décapotable et décapotée.

Bond se dirigea immédiatement vers l'arrière de la Rolls. Les douaniers avaient déjà ouvert la boîte à outils. Bond s'agenouilla, fit semblant de fourrager dans les différents compartiments, vidés de leurs outils ; et, prenant bien soin de ne pas être vu des douaniers, qui se trouvaient derrière lui, il déposa dans le compartiment le plus profond un petit émetteur en forme de tube, avec une batterie incorporée. Il remit les outils en place, se releva et brossa son pantalon.

— Rien, dit-il à l'officier des douanes.

Un autre douanier vint vers Bond.

— Nous avons bien examiné le châssis et la carrosserie. Il doit évidemment y avoir des espaces vides dans certaines parties de la carrosserie, mais cela représenterait un travail trop important à faire en si peu de temps. Pouvons-nous la laisser passer ?

— Oui, dit Bond, et merci pour votre aide.

Bond revint au bureau. Il entendit le grondement sourd du moteur de la Rolls et la vit rouler lentement vers la rampe qui menait à la cale de l'avion-ferry. Les portes se refermèrent, on enleva les cales et le pilote reçut l'autorisation de se rendre au point fixé.

Ce n'est que lorsque l'avion fut déjà loin sur la piste-taxi que Bond sortit du bureau et se dirigea vers le garage où se trouvait sa voiture. Il s'installa derrière le volant et poussa un bouton qui se trouvait sous le tableau de bord. Il tourna un bouton et entendit aussitôt un grondement, dans le haut-parleur dissimulé dans le tableau de bord. Bond écouta le bruit de l'avion jusqu'à ce qu'il eût décollé, puis coupa le contact. À partir de ce moment, il resterait en liaison constante avec l'émetteur qui se trouvait dans la boîte à outils de la Rolls ; du moins en serait-il ainsi tant que Bond se trouverait à moins de 150 kilomètres de la voiture. Il lui suffisait simplement, pour la suivre à la

trace, de s'arranger pour ne pas trop s'éloigner de la Rolls et de repérer la route qu'emprunterait Goldfinger à partir du Touquet. Dès que notre homme serait sur la piste, il lui faudrait également essayer de se rapprocher sensiblement de la Rolls aux approches des villes et des grands carrefours, afin de prévenir tout changement de direction de Goldfinger, dont l'émetteur ne pouvait évidemment le prévenir. Il lui faudrait certainement pousser sa voiture à fond, pour rattraper les retards qu'ils prendraient en cherchant parfois la direction prise par la Rolls de Goldfinger. Bond sentait qu'il allait s'amuser à jouer au chat et à la souris avec Goldfinger à travers toute l'Europe. Il sourit, mais son sourire était dur et cruel. Il se dit : « Goldfinger, mon petit vieux, je crois que, pour la première fois de ta vie, tu es dans de sales draps. »

Il y a toujours un agent cycliste au dangereux carrefour où la départementale n° 38, venant du Touquet rejoint la Nationale 1. L'agent avait bien vu la Rolls. Comment ne pas la remarquer ?

— Elle est partie sur la droite, monsieur, en direction d'Abbeville. Il doit y avoir une heure de cela. Mais vous la rattraperez sûrement, avec un bolide comme le vôtre.

Dès que Bond en avait eu terminé avec ses papiers à l'aéroport, il avait mis le contact et entendu le bruit de l'émetteur qui se trouvait dans la Rolls. À ce moment, il lui était malheureusement impossible de savoir si la voiture filait vers le nord ou vers le sud.

À présent qu'il connaissait la direction prise par Goldfinger, il fallait pousser à fond pour ne pas le laisser prendre trop de champ. Goldfinger ne tarderait pas à arriver à Abbeville, où il aurait le choix entre deux nationales : la N1 pour Paris et la N28 pour Rouen.

Bond appuya sur l'accélérateur et parcourut en un quart d'heure les 43 kilomètres qui le séparaient d'Abbeville. Le bourdonnement de l'émetteur était fort, et il en déduisit que la voiture de Goldfinger ne devait pas être à plus de 30 kilomètres. Arrivé au croisement, il lui fallut choisir. Il opta pour la direction de Paris et redémarra en trombe. Pendant quelques minutes il n'y eut aucun changement dans l'intensité du bourdonnement ; mais petit à petit, le bruit devint plus faible. Bond jura. Il avait pris la mauvaise direction. Il vira sur place et écrasa le champignon. Brusquement, il lui vint une idée ; il se dit qu'il avait une chance de gagner du temps en prenant une route secondaire. Il prit à droite, ce qui le ramena sur la rapide Nationale 30 ; et quand il arriva à Rouen, il entendait le bourdonnement clair de l'émetteur. Il s'arrêta à l'entrée de la ville et, tout en tendant l'oreille vers l'émetteur, il consulta la carte Michelin. Après Rouen, il allait retomber sur un autre carrefour important, et s'il se trompait cette fois sur la direction, il aurait toutes les peines du monde à rattraper la

Rolls.

Goldfinger aurait le choix entre la route du Sud, menant à Alençon, Le Mans, Tours, où il pourrait opter pour la direction sud-est, pour éviter Paris et passer par Évreux, Chartres et Orléans. Bond dut attendre environ un quart d'heure, pour être sûr que la voiture de Goldfinger avait achevé sa traversée de la ville. Il se remit en route et, arrivé au carrefour, obliqua à gauche. Après quelques minutes, le bourdonnement se fit plus intense, et Bond comprit qu'il avait deviné juste. Il diminua le volume de son poste récepteur et ralentit, tout en se demandant où Goldfinger avait décidé d'aller.

5 heures, puis 6 et 7... Le soleil était bas à l'horizon et la Rolls filait toujours bon train. Ils avaient dépassé Dreux, Chartres, et roulaient sur la longue ligne droite de 80 kilomètres qui conduit à Orléans. Bond commença à se rapprocher. Il aperçut les feux arrière d'une voiture. Il alluma ses phares de route et vit une voiture de sport, sans parvenir toutefois à deviner s'il s'agissait d'une MG, d'une Triumph ou d'une Austin Healey. En se rapprochant un peu plus, il vit que c'était une Triumph gris pâle à deux places. Bond se mit en code et dépassa la Triumph en coup de vent. Il aperçut immédiatement les feux arrière d'une autre voiture, loin devant lui. Il accéléra encore pour s'en rapprocher et reconnut bientôt la Rolls. Il ralentit et laissa Goldfinger reprendre de l'avance, tout en observant dans son rétroviseur les phares de la Triumph, qui le suivait. À l'entrée d'Orléans, il s'arrêta sur le côté de la route et laissa passer la Triumph.

Bond n'avait jamais aimé Orléans. Il consulta son guide Michelin, pour repérer les hôtels à cinq étoiles où Goldfinger était susceptible de descendre et de déguster des filets de sole et du poulet. Il irait probablement aux *Arcades* ou au *Moderne*. Bond, quant à lui, aurait préféré loger hors de la ville, quelque part sur les bords de la Loire. Il avait une prédilection pour *l'Auberge de la Montespan* et pour ses quenelles de brochet. Il devait malheureusement serrer de près sa souris. Il décida finalement qu'il descendrait à *l'Hôtel de la Gare* et qu'il dînerait au buffet.

Lorsque Bond avait une hésitation au sujet d'un hôtel, il en choisissait toujours un situé près d'une gare. Ils étaient généralement assez confortables et on y trouvait toute la place voulue pour garer sa voiture. De plus, la nourriture du buffet de la gare avait une chance d'être excellente.

Le bourdonnement de l'émetteur était resté constant durant dix minutes. Bond repéra le chemin qu'il fallait suivre pour arriver aux trois hôtels. Il se remit en route lentement et roula le long des quais éclairés.

Il ne s'était pas trompé. La Rolls stationnait devant *Les Arcades*. Bond fit rapidement demi-tour et se dirigea vers la gare.

C'était exactement le logis qu'il cherchait : peu onéreux, un peu vieux jeu, mais confortable. Bond prit un bain chaud, puis s'empressa d'aller écouter l'émetteur : la Rolls n'avait pas bougé. Lorsqu'il fut certain que Goldfinger ne quitterait pas Orléans de sitôt, il se rendit au buffet de la gare et se commanda deux de ses plats favoris : des œufs cocotte à la crème et une sole meunière. Il compléta son repas par un camembert bien fait, le tout arrosé d'un rosé d'Anjou bien frais. Il s'offrit avec le café un Hennessy trois étoiles et quitta le restaurant à 10 h 30 pour aller vérifier si la Rolls était toujours bien à la même place. Il se promena au hasard des rues pendant une heure environ et alla jeter un dernier coup d'œil à la voiture de Goldfinger avant d'aller se coucher.

Le lendemain matin à 6 heures, la Rolls était toujours à la même place. Bond régla sa note, après avoir pris son petit déjeuner au buffet de la gare.

Il prit sa voiture et alla se garer dans une rue latérale, proche de l'hôtel de Goldfinger. Il ne s'agissait pas de la laisser filer trop loin dès le matin, car il avait le choix entre deux directions principales. Il pouvait traverser le fleuve et rejoindre la Nationale 7, pour filer vers la Côte d'Azur, ou suivre la rive de la Loire, pour se diriger éventuellement vers la Suisse ou l'Italie.

La Rolls démarra vers 8 h 30. Bond la laissa prendre de l'avance le long des quais, avant de se lancer à sa poursuite. Bond avait plaisir à rouler le long de la Loire. Il traversait une des régions du monde qu'il préférait. Soudain, alors qu'il était en plein rêve, un klaxon strident se fit entendre et une petite Triumph le dépassa en coup de vent. Elle était capotée, et Bond eut à peine le temps d'entrevoir un profil, un coin de lèvres rouge et une mèche de cheveux noirs dépassant d'un foulard rose. La conductrice devait être ravissante, rien qu'à en juger par ces quelques éléments et par la façon distinguée dont elle tenait la tête. Elle avait l'autorité de quelqu'un qui a l'habitude d'être admirée, et l'assurance d'une femme seule qui, au volant d'un petite bolide, dépasse un homme conduisant une voiture de sport.

Bond songea : « Ça devait arriver aujourd'hui ! Les bords de la Loire constituent le décor idéal pour une aventure sentimentale. » Entamer une poursuite, rattraper la femme devant un restaurant, à l'heure du déjeuner, l'inviter et faire connaissance sous les frondaisons d'un jardin en fleurs... Ils mangeraient une friture avec une bouteille de vouvray. Ils repartiraient ensemble ; s'arrêteraient dans les mêmes hôtels ; mais, dès le deuxième soir, se faisant plus pressant, il aurait droit à l'inévitable : « Non, pas ce soir. Nous ne nous connaissons pas assez. »

« Et puis... je suis si fatiguée ! » Le lendemain, ils laisseraient la voiture de la jeune femme au garage de l'hôtel et partiraient dans la

sienne à la découverte des environs. Ils pourraient pousser jusqu'aux Bouches-du-Rhône, ou jusqu'en Camargue, où ils prendraient des chambres séparées (il serait encore trop tôt pour prendre une chambre pour deux). Ils pourraient s'arrêter au fabuleux hôtel *Beaumanière*, le seul hôtel-restaurant de France qui ait reçu la cote maximale du Michelin. Ils y mangeraient un gratin de langouste et boiraient du champagne, pour fêter leur rencontre. Ensuite...

Bond sourit à cette évocation. Il redescendit sur terre. « Non, pas aujourd'hui ! Aujourd'hui, tu travailles et tu te consacres à Goldfinger, non à l'amour. » Mais Bond ne sortit complètement de son rêve éveillé qu'en s'avisant d'une chose étonnante. Cette Triumph, il l'avait déjà vue quelque part et c'était à Ferryfield. Elle avait dû partir par l'avion qui suivait celui de Goldfinger. Il n'avait pas vu la conductrice et n'avait pas relevé le numéro d'immatriculation, mais il était sûr qu'il s'agissait de la même voiture. Il était presque sûr, en outre, qu'il s'agissait de la même Triumph qu'il avait dépassée la veille et qui l'avait à son tour dépassé, lorsqu'il s'était arrêté au bord de la route, après s'être approché de la Rolls de Goldfinger.

Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Bond appuya sur l'accélérateur. Nevers n'était plus loin et de toute façon il devait se rapprocher avant le prochain grand carrefour. Pourvu que cette femme ne vînt pas lui compliquer la vie ! Il avait déjà assez de mal à suivre Goldfinger, sans que quelqu'un d'autre s'interposât ! Il aperçut bientôt la Triumph et il ralentit, en se demandant qui pouvait bien être cette mystérieuse conductrice. Bond se posa une foule de questions, ne s'occupant quasi plus du bourdonnement de l'émetteur. Il savait déjà que, chaque fois qu'il aurait la Triumph en point de mire, la Rolls ne serait pas loin. Mais soudain le bourdonnement se transforma en sifflement aigu. Il freina brusquement. Eh bien lui en prit ! Sans cela, il se serait retrouvé à côté de la Rolls, qui venait de s'arrêter sur le côté de la route. Bond se mit à couvert et prit une paire de jumelles dans la boîte à gants. Bon Dieu, Goldfinger, assis sur le rebord d'un pont, mangeait tranquillement un pique-nique ! À cette vue, Bond s'aperçut que lui aussi il avait faim. Examinant la Rolls aux jumelles, il vit une partie de la tête du Coréen. Aucune trace de la Triumph.

Goldfinger venait de se lever. Quel homme propre ! Il époussetait son costume blanc, pour en faire tomber les miettes. Mais l'agent secret sursauta une nouvelle fois... Ce pont n'était-il pas une boîte aux lettres ?... Goldfinger n'aurait-il pas reçu des instructions, lui enjoignant de déposer une livraison d'or sous le pont ou dans les environs ?... Goldfinger revint s'installer dans la Rolls, qui ne tarda pas à repartir. Bond resta à couvert jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue.

Ensuite il se précipita vers le pont, descendit au bord de l'eau et se

mit à examiner le sol boueux. Il vit un carré d'herbe, qui semblait avoir été déposé près de la voûte du pont. Il le souleva et constata que la terre avait été fraîchement remuée. Il enfonça une main dans la boue et toucha un objet dur, en forme de brique. Il retira l'objet avec effort et l'essuya avec son mouchoir. Il tenait un superbe lingot d'or, qu'il considéra en souriant, avant de regagner sa voiture.

CHAPITRE XIII

« Si vous me touchez... »

Bond était satisfait. Goldfinger allait avoir des ennuis avec pas mal de gens. On peut en faire des choses, avec 20.000 livres ! Mais, à présent, il faudrait changer son fusil d'épaule, retarder certains plans et peut-être même surseoir à des exécutions. En admettant même que le SMERSH décidât de faire une enquête, ce qui était peu probable, ils en arriveraient vraisemblablement à la conclusion qu'un clochard avait trouvé le lingot d'or.

Bond ouvrit la trappe secrète, sous le siège du passager de sa voiture, et y glissa la brique d'or. Il devait absolument se mettre en rapport avec le prochain relais du Service secret et y déposer l'or pour le faire rapatrier en Angleterre. Il devait aussi envoyer un rapport à « M. », qui déciderait de toute urgence de mettre le Deuxième Bureau dans le coup, à cause de la nouvelle tournure que prenait l'affaire.

Bond se remit en route et un autre problème se présenta immédiatement à son esprit. Il fallait rattraper la Rolls avant Mâcon, où un nouveau grand carrefour risquait de lui faire perdre un temps considérable, s'il prenait la mauvaise direction. Goldfinger aurait le choix entre la route de Lyon et celle de Genève, et il s'agissait de ne pas le laisser filer ; sans compter qu'il allait également devoir s'occuper de la conductrice de la Triumph, qui ne pouvait que le gêner. Il était déjà une heure et la vue de Goldfinger dévorant son pique-nique l'avait mis en appétit. De plus, il était grand temps de faire vérifier l'eau et l'huile de la voiture. Le bourdonnement de l'émetteur s'accrut au moment où il arrivait dans les faubourgs de Mâcon. Il décida de se rapprocher au maximum de la Rolls, au risque de se faire repérer. Sa voiture basse avait une chance de passer inaperçue aux yeux des occupants de la Rolls et il était essentiel pour Bond de savoir si Goldfinger allait traverser la Saône en direction de Bourg, ou tourner à droite, pour prendre la Nationale 6 vers Lyon.

Presque au bout de la rue Rambuteau, notre homme aperçut un éclair qui venait de dépasser le pont du chemin de fer et un petit square. La haute carrosserie argentée se dirigeait vers la Saône. Bond sourit en voyant les passants se retourner au passage de la grosse voiture de luxe. La Saône, Goldfinger allait-il tourner à droite ou continuer tout droit ?... Tout droit !... « Parfait, se dit Bond, en route pour la Suisse ! » Jetant un regard dans son rétroviseur, il vit soudain la Triumph, à un petit mètre derrière lui. L'attention de Bond avait été à ce point retenue par le repérage de la Rolls, qu'il n'avait pas remarqué qu'il était lui-même filé. Depuis quand la Triumph le suivait-elle ?

Plus de doute possible ! Il ne s'agissait pas d'une coïncidence. Il fallait faire quelque chose. Désolé, ma petite, mais je vais devoir m'occuper sérieusement de vous ! Et j'essayerai d'être aussi gentil que possible. Tenez bon la rampe ! Bond arrêta net devant une boucherie et passa immédiatement en marche arrière. Il y eut un BANG sonore. Bond coupa le contact et sortit de sa voiture.

Le pare-chocs arrière de sa voiture était imbriqué dans l'avant de la Triumph.

— Vous avez une manière charmante d'accoster les hommes, dit Bond en souriant.

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'une main gantée le frappait au visage. Bond se massa la joue. Quelques badauds s'étaient déjà attroupés.

— Vas-y, la gosse ! Encore un direct du droit et il sera K.O., cria un loustic.

La jeune femme était folle de rage.

— Espèce d'imbécile ! Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Je crois que vous devriez faire vérifier vos freins, dit Bond, tout en songeant que les femmes étaient ravissantes quand elles se mettaient en colère.

— MES freins !... Vous êtes fou... C'est vous qui avez fait marche arrière.

— Ma vitesse aura probablement glissé. Et je ne savais pas que vous me serriez d'aussi près. Je suis désolé et il va de soi que les frais seront à ma charge. Essayez de dégager votre voiture, dit Bond en appuyant du pied sur le pare-chocs et en le secouant d'importance, pour essayer de décrocher les deux voitures.

— Je vous défends de toucher à ma voiture.

Elle prit place derrière le volant et mit le contact. Un bruit de ferraille se fit entendre sous le capot. Elle coupa le contact et se pencha par la portière.

— Vous devez être satisfait. Mon ventilateur est en miettes.

C'est exactement ce que Bond espérait. Il monta dans sa propre voiture et la fit doucement avancer. Quelques pièces de métal de la

Triumph s'éparpillèrent sur la chaussée. Un mécanicien qui se trouvait dans la foule s'offrit pour alerter un garage et faire venir une dépanneuse. Bond redescendit et se dirigea vers la Triumph, où la jeune femme l'attendait. L'expression de son visage avait changé. Elle avait retrouvé son sang-froid. Bond remarqua que les yeux bleu foncé de la jeune femme l'étudiaient soigneusement.

— Je ne pense pas que ce soit très grave. On vous remplacera sans doute votre ventilateur, de même que les lampes de vos phares et vous pourrez repartir dès demain matin.

Bond tira son portefeuille. Il prit une carte de visite et 100.000 anciens francs, et tendit le tout à la jeune femme.

— Voici mon nom et mon adresse. Il va de soi que je me considère comme entièrement responsable. Permettez-moi aussi de vous donner ces 100.000 francs pour vos frais de réparations, d'hôtel, ainsi que pour les coups de téléphone que vous désiriez donner. J'aurais aimé rester avec vous pour veiller à ce que votre voiture soit remise en parfait état, mais c'est malheureusement impossible. J'ai un rendez-vous important ce soir et il faut absolument que j'arrive à destination.

— Non...

Le ton était froid et définitif. Elle écarta légèrement les jambes, mit les mains derrière le dos et attendit.

— Mais... commença Bond en se demandant où elle voulait en venir.

— Il se fait que j'ai aussi un rendez-vous ce soir. Je dois être sans faute ; à Genève. Vous ne refuserez pas de m'emmener jusque-là. Après tout, ce n'est pas tellement loin, et je suis certaine que nous pourrions y être dans deux heures, avec un engin comme le vôtre. Alors, c'est oui ?

Bond la détailla, en se demandant pourquoi elle tenait tant à suivre Goldfinger. Tentative de séduction sur un multimillionnaire ? Chantage ?... Non. Elle n'avait pas le genre à ça. Elle était très jolie, mais n'avait rien de la séductrice professionnelle. Les vêtements sports ne l'avantageaient d'ailleurs pas. Et elle ne portait qu'un anneau d'or (vrai ou faux ?) pour tout bijou.

Elle le regardait toujours, attendant sa réponse. Bond pesa le pour et le contre, en se demandant jusqu'à quel point elle était capable de le gêner dans ses manœuvres. Était-elle mêlée de près ou de loin à l'affaire Goldfinger ?... Compromettait-il sa propre sécurité, en acceptant de conduire cette oiselle à Genève ?

— Eh bien, d'accord. Je vous emmène.

Il ouvrit le coffre de sa voiture.

— Commençons par mettre vos bagages dans mon coffre. Je prendrai ensuite toutes les dispositions nécessaires pour faire réparer votre voiture. Pendant ce temps, vous seriez gentille d'aller nous

acheter quelques sandwiches et quelque chose à boire pour la route. Voici de l'argent... Je vous signale qu'un morceau de saucisson de Lyon, une baguette, du beurre et une bouteille de Mâcon, me feraient le plus grand plaisir. N'oubliez pas de demander au marchand de déboucher la bouteille.

Leurs regards se croisèrent et Bond eut l'impression qu'elle allait lui dire de faire ses commissions lui-même. Elle baissa finalement les yeux, prit l'argent que lui tendait Bond et accepta de remplir cette mission ménagère, en fille d'Ève souple et soumise.

— D'accord. Je prendrai la même chose pour moi.

Elle se dirigea vers la Triumph, ouvrit la portière et en tira un sac de golf, ainsi qu'une valise d'allure assez coûteuse. Elle empila le tout dans le coffre de la voiture de Bond, en refusant son aide. Elle retourna une nouvelle fois à la Triumph pour y prendre un grand sac de cuir noir, de ceux qu'on porte en bandoulière.

— Quel nom et quelle adresse dois-je donner au garagiste ? demanda Bond.

— Quoi ?

Bond répéta la question, en se demandant si elle allait mentir au sujet de son nom, ou de son adresse, ou peut-être même au sujet des deux.

— Le mieux est de donner l'adresse de l'*Hôtel de Bergues* à Genève. Je m'appelle Soames. Mlle Tilly Soames.

Elle débita nom et adresse sans la moindre hésitation et se dirigea vers la boucherie.

Un quart d'heure plus tard, ils reprenaient la route, que la jeune femme ne quitta pas des yeux. Le bourdonnement de l'émetteur était faible. La Rolls devait avoir pris une fameuse avance. Bond accéléra. Ils passèrent en trombe Bourg. Ils atteignirent les contreforts du Jura, avec les virages en « S » de la Nationale 84. Bond conduisait comme s'il avait participé à une course de côte. Après avoir été projetée deux fois contre lui, la jeune femme s'agrippa à la poignée. Bond lui jeta un coup d'œil. La bouche était entrouverte, les narines dilatées. Pas de doute, elle aimait ce genre de sport. Ils arrivèrent au sommet du col et dégringolèrent vers la frontière suisse. Le bourdonnement était déjà plus puissant. Bond se dit qu'il ferait bien de ralentir légèrement, s'il ne voulait pas retrouver Goldfinger à la douane. Il coupa le haut-parleur, ralentit et arrêta la voiture sur l'accotement de la route. Ils mangèrent en silence, et Bond reprit la route dix minutes plus tard. Il avait remis le contact et le haut-parleur laissait à nouveau filtrer le bourdonnement régulier.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda la jeune femme.

— C'est la magnéto. Le bruit s'accroît chaque fois que j'accélère. Ça a commencé à Orléans et il faut absolument que je fasse arranger cela

ce soir.

L'explication sembla la satisfaire.

— À propos, où allez-vous ? J'espère que je ne vous ai pas entraîné trop loin de votre destination ?

— Pas du tout, dit Bond d'une voix aimable. Je me rends précisément à Genève. Mais il se peut que je doive aller plus loin. Tout dépendra de mes rendez-vous. Vous comptez rester longtemps dans cette ville ?

— Je n'en sais rien. Je joue au golf et il y a un championnat féminin *open* à Divonne. En réalité, je ne suis pas de taille à m'aligner dans un tel concours, mais je me suis dit que cela valait la peine d'essayer. Je participerai ensuite à divers autres concours.

Tout cela semblait parfaitement normal et croyable, mais Bond avait la certitude que la donzelle ne disait pas toute la vérité.

— Vous jouez beaucoup ?

— Assez oui.

— Où jouez-vous en Angleterre ?

— À Temple.

— C'est là que vous habitez ?

— Non, j'ai une tante qui habite Henley. Et vous ? Vous allez passer vos vacances en Suisse ?

— Que non. J'y vais pour affaires.

— Ah.

« Quelle drôle de conversation ! » songea Bond. Ils parlaient tous deux d'une voix égale et polie, sur le ton de la conversation mondaine.

Ils arrivèrent au pied de la montagne et prirent une longue route droite qui menait à la douane française.

Bond n'eut pas l'occasion de jeter un coup d'œil sur le passeport de sa passagère, car, dès qu'il eut arrêté la voiture, elle disparut en direction des toilettes pour dames. Bond en était au contrôle de son triptyque lorsqu'elle réapparut, le passeport dûment tamponné. À la douane suisse, elle inventa un nouveau prétexte et ouvrit le coffre pour prendre quelque chose dans sa valise.

Bond se dépêcha d'arriver à Genève et déposa sa passagère devant l'entrée de *l'Hôtel de Bergues*. Un bagagiste prit la valise et le sac de golf. Ils étaient face à face sur les escaliers, à l'entrée de l'hôtel. Elle lui tendit la main.

— Au revoir et merci. Vous conduisez admirablement et je m'étonne encore qu'un conducteur tel que vous ait pu se tromper de vitesse.

— Ça n'arrive pas souvent, dit Bond en haussant les épaules. Mais je ne le regrette pas. Au cas où j'en aurais terminé plus tôt que prévu avec mes affaires, pourrais-je vous appeler et vous inviter à dîner ?

— Avec plaisir, dit-elle sur un ton qui démentait ses paroles.

Elle prit congé de lui et s'engouffra dans la porte à tambour de

l'hôtel.

Bond se précipita dans sa voiture. « La peste soit de cette bonne femme ! » Il mit le contact du haut-parleur et écouta quelques minutes. Goldfinger n'était pas loin, mais il s'éloignait. Bon, première chose à faire : se rendre au petit magasin du Quai Wilson. Il fallait faire vite, car il ne savait pas si Goldfinger avait pris la rive gauche ou la rive droite du lac. D'après l'intensité du bourdonnement, il ne devait pas se trouver à plus d'un ou deux kilomètres en dehors de la ville. Se dirigeait-il vers Lausanne ou vers Évian ? Bond se fia derechef à son instinct. C'est à quelques kilomètres de Coppet qu'il aperçut devant lui une massive silhouette argentée. Il se cacha derrière un gros camion. Lorsque, quelques minutes plus tard, il obliqua vers la gauche, pour voir si la Rolls était toujours en vue, elle avait disparu. Il continua néanmoins d'avancer en direction du village, à l'entrée duquel il vit un haut mur, coupé par une énorme grille. Une enseigne à lettres jaunes sur fond bleu se détachait sur le côté de la grille et Bond put y lire : LES ENTREPRISES AURICA A.G. La souris était rentrée dans son trou. Bond roula jusqu'au moment où il trouva une route qui tournait à gauche. Il s'arrêta et mit sa voiture à couvert sous les arbres. Il devait, en principe, avoir vue sur les Entreprises Auric. Il prit ses jumelles et emprunta un sentier qui redescendait vers le village. Il ne tarda pas à trouver sur sa droite une clôture de fil barbelé. Le fil de fer était à ce point enchevêtré qu'il était impossible de passer. Bond longea la clôture, en espérant y trouver une ouverture quelconque. Il est bien connu que les enfants des villages avoisinants les propriétés peu habitées, se débrouillent toujours pour pratiquer une ouverture dans les clôtures, pour aller marauder sur les terres du propriétaire absent. Il ne s'était pas trompé et trouva l'ouverture souhaitée. Elle n'était pas large, mais il parvint tout de même à s'y glisser sans trop de mal. Bond s'avança avec précaution, en prenant bien soin de ne pas marcher sur des morceaux de bois mort. Les arbres s'espacèrent. On pouvait déjà apercevoir des bâtiments bas, derrière un petit manoir. Bond choisit un tronc d'arbre épais et s'accroupit derrière. Il jeta un coup d'œil sur les bâtiments ; le plus proche était à environ une centaine de mètres. Une cour le séparait du manoir et la Rolls poussiéreuse s'y trouvait. Bond ajusta ses jumelles et examina les lieux en détail.

La maison de brique rouge était carrée. Il y avait deux étages et un grenier.

L'intérieur devait être assez spacieux pour se composer de quatre chambres à coucher et de deux salles de séjour. Une haute cheminée de zinc s'élevait au-dessus du toit d'ardoise. Elle était surmontée d'une sorte de girouette, qui ressemblait furieusement aux radars que l'on voyait sur les bateaux. L'appareil tournait sans arrêt sur lui-même.

Bond se demanda à quoi cet appareil pouvait bien servir. Bond entendit une horloge qui sonnait 5 heures.

La porte arrière de la maison, qui donnait sur la cour où était garée la Rolls, s'ouvrit soudain, et Goldfinger apparut dans l'encadrement de la porte. Il était suivi d'un petit homme à l'allure obséquieuse et dont le visage était orné d'une moustache en brosse à dents et de grosses lunettes. Goldfinger avait l'air satisfait. Il s'approcha de la Rolls et en tapota la carrosserie. Il prit un sifflet dans sa poche et siffla. La porte du bâtiment de droite s'ouvrit et quatre ouvriers sortirent de ce qui ressemblait à un atelier. Bond entendit un bruit semblable à celui qui l'avait déjà frappé à Reculver. Les quatre ouvriers en bleu de travail se placèrent autour de la voiture et, au signal du petit homme, qui semblait être le contremaître, ils se mirent à démonter la voiture. Bond les vit démonter les portes, le toit, les ailes et il comprit qu'ils allaient enlever tout ce qui formait le revêtement argenté de la Rolls. Cette idée venait à peine de traverser l'esprit de Bond que la porte arrière de la maison s'ouvrit une nouvelle fois, pour livrer passage à Bon-à-tout, toujours porteur de son inséparable chapeau melon. Il dit quelque chose à Goldfinger, qui se dirigea vers la maison, après avoir donné d'ultimes instructions au contremaître.

Il était temps pour Bond de battre en retraite. Il jeta un dernier regard sur la disposition des lieux, pour bien la fixer dans sa mémoire, et repartit en direction de la clôture.

— Je suis un agent d'Universal Export.

— Ah... oui.

Un portrait de la Reine pendait au mur, derrière le bureau. Les murs étaient tapissés d'affiches publicitaires, vantant les qualités du matériel agricole Ferguson.

— Nous espérons faire des affaires avec votre maison, dit Bond en regardant le commerçant.

— Quel genre d'affaires.

— De grosses affaires.

L'homme sourit chaleureusement à Bond.

— Vous êtes 007, n'est-ce pas ? Que puis-je faire pour vous ?

Il fit une pause, et reprit, en baissant la voix :

— Il faut faire vite et vous en aller. Ça barde ici, depuis l'affaire Dumont. Je suis repéré à la fois par les Suisses et par les Russes. Tout se passe évidemment le plus calmement et le plus gentiment du monde, mais je crois qu'il vaut mieux qu'ils ne vous repèrent pas.

— Tenez, dit Bond en déboutonnant sa chemise et en prenant le lingot d'or pour le déposer sur le comptoir. Faites parvenir cela à Londres. Je voudrais aussi que vous leur fassiez parvenir un message

dès que vous en aurez la possibilité.

L'homme prit un carnet de notes et rédigea le message que lui dictait Bond en sténo.

— Ça a l'air de gazer ! Soyez sans crainte, votre message sera envoyé ce soir à minuit. Quant à l'or, je vais l'envoyer à Berne pour lui faire prendre la valise. Y a-t-il encore autre chose ?

— Oui. Avez-vous déjà entendu parler des entreprises Auric à Coppet ? Savez-vous ce qu'ils font ?

— Je connais toutes les entreprises de la région. À celle-là, j'ai essayé de vendre des riveteuses à main, l'an dernier. Ils fabriquent des meubles métalliques de fort bonne qualité. Les chemins de fer suisses et les compagnies aériennes sont parmi leurs bons clients.

— Quelles compagnies aériennes ?

— J'ai entendu dire qu'ils travaillaient pour la Mecca, la compagnie aéronautique des Indes, dont le terminus est à Genève. C'est une compagnie privée qui fait la concurrence à *All-India Airlines*. Je me suis laissé dire que les entreprises Auric seraient actionnaires chez Mecca, ce qui expliquerait l'exclusivité dont ils jouissent auprès de cette compagnie aérienne.

Bond grimaça un sourire et tendit la main à l'homme.

— Figurez-vous que, sans vous en douter, vous venez d'assembler toutes les pièces de mon puzzle. Merci mille fois et bonne chance avec les machines agricoles. J'espère que nous aurons encore l'occasion de nous rencontrer.

Bond monta prestement dans sa voiture et suivit le quai en direction de *l'Hôtel de Bergues*. C'était donc ça ! Depuis deux jours, il filait une Rolls argentée à travers l'Europe. Il avait vu comment on avait riveté une des portes dans le Kent et avait pu assister au démontage de la voiture à Coppet. Ces feuilles de métal devaient déjà se trouver dans les fours des Entreprises Auric, pour être refondues et transformées par la suite en sièges d'avions pour la compagnie Mecca. Il ne faudrait que quelques jours pour que ces sièges soient démontés aux Indes et remplacés par des sièges en aluminium. Et Goldfinger aurait réalisé un bénéfice de combien ?... Un demi-million de livres ?... Un million ?... La carrosserie de la Rolls n'avait que l'apparence de l'argent. Elle était en réalité faite de deux tonnes d'or blanc de 18 carats.

CHAPITRE XIV

Choc dans la nuit

James Bond prit une chambre à l'*Hôtel de Bergues*. Après s'être prélassé dans un bain, il changea de vêtements. Il soupesa son Walther PPK et se demanda s'il ferait bien de le garder sur lui. Il décida de le laisser dans sa chambre. Il voulait retourner jusqu'aux Entreprises Auric et n'avait nullement l'intention de se faire repérer. Si les hommes de Goldfinger devaient, par malheur, se trouver sur son chemin, il était préférable de ne pas être armé. Il avait déjà préparé une petite histoire. Bien pauvre histoire en vérité, mais il n'avait rien d'autre à offrir pour le moment. Bond choisit une paire de chaussures particulièrement lourdes.

À la réception, il demanda si Miss Soames était là. Il ne fut pas autrement surpris de s'entendre dire par l'employé qu'aucune Miss Soames ne résidait à l'hôtel. Le tout était de savoir si elle avait quitté l'hôtel dès que Bond avait été hors de vue ou si elle s'était inscrite sous un autre nom.

Bond roula jusqu'au pont du Mont-Blanc, le traversa et prit le long des quais brillamment éclairés, pour arriver au *Bavaria*, une brasserie alsacienne qui avait été le rendez-vous des grands de ce monde à l'époque de la Société des Nations. Il s'installa près de la vitrine et commanda une Löwenbrau. Sa première pensée fut pour Goldfinger. Il n'y avait plus aucun doute à avoir quant à son activité. Il finançait un réseau d'espionnage, probablement le SMERSH, et devait gagner des fortunes en fraudant de l'or aux Indes où il pouvait en tirer un prix maximal. Il avait dû mettre cette nouvelle opération au point pour acheminer son or vers l'Extrême-Orient, après avoir perdu son chalutier dans le Goodwins. Il lui avait d'abord suffi de faire savoir qu'il possédait une Rolls blindée. Une fantaisie de millionnaire excentrique. Goldfinger avait choisi la Rolls parce que le châssis était extrêmement résistant et pouvait supporter de grands poids. De plus, la surface de la carrosserie était grande. Il avait probablement fait passer la voiture deux ou trois fois par Ferryfield, pour que les douaniers s'habituent à ses allées et venues, avant de faire démonter la carrosserie dans son atelier de Reculver et de la remplacer par une carrosserie en or blanc. Ensuite tout était simple. Direction la Suisse et la petite usine de Coppet.

« Et voilà comment on organise la fraude de l'or avec un minimum de risques et un maximum de bénéfices ! » se dit Bond, en regardant songeusement le lac. Si Goldfinger n'avait pas travaillé au profit d'une organisation aussi effrayante que le SMERSH, Bond n'aurait pu s'empêcher de l'admirer.

Les bénéfices qui allaient au SMERSH servaient à payer des tueurs à gages ou des ravisseurs. Le rôle de Bond était de mettre fin aux activités de Goldfinger, de l'envoyer réfléchir en prison, récupérer le plus possible d'or et, par là même, d'enrayer considérablement l'action

du SMERSH.

Bond commanda une choucroute et un carafon de fendant. Tout en mangeant et buvant, il pensait de nouveau à la jolie inconnue qu'il avait déposée au *Bergues*. Qu'en était-il exactement de ce championnat de golf dont elle lui avait parlé ? Il se leva et téléphona au *Journal de Genève* où il demanda à parler au chef de la rubrique sportive. Le journaliste se montra très serviable, mais fut surpris d'entendre la question de Bond.

— Non. Les principaux championnats se disputent évidemment en été, pendant la période des vacances et cela permet à de nombreux joueurs étrangers d'y participer. La Suisse est un pays qui vit du tourisme et la Fédération de Golf organise ses championnats de manière à attirer le maximum de joueurs américains et anglais...

Bond remercia, retourna à sa table et termina son dîner. Il avait eu affaire à une débutante, car aucun professionnel du métier n'aurait raconté une histoire pouvant être infirmée par un simple coup de téléphone. Bond ne savait plus quoi penser. Cette fille lui plaisait, mais à supposer qu'elle fût un agent du SMERSH, chargée de tenir à l'œil Goldfinger, ou lui-même, ou les deux... ? Elle aurait pu faire un bon agent, mais Bond rejeta cette idée, car il était clair qu'elle n'avait pas été entraînée à exercer le métier. Et dire que la mission de Bond était presque terminée ! Pour en avoir fini, il lui suffisait de faire la preuve que l'histoire qu'il avait bâtie autour de Goldfinger était vraie. Une dernière visite à Coppet, quelques grains de poussière argentée, et il pourrait filer à l'ambassade de Berne et envoyer son rapport. La Banque d'Angleterre se chargeait immédiatement de geler les avoirs de Goldfinger dans toutes les banques du monde. Et, dès le lendemain, la police suisse serait à la porte des Entreprises Auric. L'extradition suivrait, et Goldfinger serait envoyé à la prison de Brixton, avant d'être jugé et condamné. La peine ne serait pas très lourde, mais tout l'or de Goldfinger serait saisi et réintégrerait les coffres de la Banque d'Angleterre, tandis que le SMERSH se mordrait les doigts et marquerait le nom de Bond d'une pierre... noire.

Il était temps de réaliser la dernière partie du plan. Bond régla son addition, remonta en voiture, traversa le Rhône et roula lentement le long des quais.

La nuit était idéale pour exécuter une telle mission. Bond songea qu'il n'était pas pressé, car le travail aux Entreprises Auric devait sans doute se prolonger fort tard dans la nuit. Bond reprit la même route qu'il avait prise en fin d'après-midi. Lorsqu'il tourna à gauche, il roula avec ses seuls feux de position et gara sa voiture dans un bois. Il prit soin de fermer doucement la portière et se dirigea vers le petit sentier qui conduisait à la clôture de fils barbelés. Il entendait déjà le bruit du générateur... Toumpah... toumpah... Il repassa la clôture et resta tapi

dans l'ombre, à écouter. Il avança prudemment. Le bruit se fit de plus en plus fort... *Toumpah... Toumpah... Toumpah...*

Il ne tarderait pas à arriver au tronc d'arbre d'où il avait observé les bâtiments, dans l'après-midi. Bientôt, il distingua ce tronc, dans la nuit, mais, au même moment, il demeura comme pétrifié. Il venait d'apercevoir un corps couché derrière.

Bond respira à fond et exhala doucement l'air par la bouche, pour se décontracter. Il essuya à son pantalon les paumes de ses mains moites. Il s'accroupit lentement en prenant appui sur les mains, et essaya de distinguer ce qui se passait dans les ténèbres.

Il crut apercevoir une mèche de cheveux noirs qui se déplaçait lentement. C'était une femme. Il reconnut Tilly qui observait les bâtiments de Goldfinger. Elle serrait contre elle une carabine. Elle n'avait certainement eu aucune difficulté à la cacher au milieu de ses clubs de golf.

Sacrée petite idiote ! Bond essaya de se calmer. Peu importait qui elle était ou pour le compte de qui elle travaillait. Il calcula rapidement la distance qui le séparait d'elle. La main gauche sur sa nuque, la droite sur l'arme. En avant !

Bond bondit et, littéralement, écrasa sous lui la jeune femme. Les doigts de sa main gauche tâtonnèrent pour trouver la carotide, tandis que, de sa main droite, il lui fit lâcher la carabine, d'une brusque torsion du poignet. Elle devait être morte de peur. Bond relâcha doucement son étreinte autour du cou et glissa sa main sur la bouche de la jeune femme. Elle était au bord de l'évanouissement et ne risquait pas de crier. Il fallait avant tout qu'elle retrouvât son souffle. Bond l'allongea sur le sol et lui fit quelques mouvements de respiration artificielle. Elle revint lentement à elle. Bond lui dit à l'oreille :

— Je vous en prie, Tilly, restez calme et ne bougez pas. C'est James Bond. Je suis un ami. Je vous expliquerai, mais, de grâce, ne faites pas de bruit.

Elle fit oui, de la tête.

— Respirez bien à fond... Dites-moi, vous pourchassez Goldfinger ?

— J'allais le tuer, murmura-t-elle.

Elle posa la tête sur l'épaule de Bond et il la sentit frissonner. Bond lui caressa doucement les cheveux, tout en jetant un coup d'œil en direction des bâtiments, où rien n'avait changé, semblait-il. Mais si, pourtant ! Le radar qui se trouvait sur la cheminée ne tournait plus. Il était arrêté et pointé dans la direction du couple. Cela n'avait sans doute aucune signification.

— Ne vous en faites pas, je suis également à ses trousses. Je suis venu spécialement de Londres pour lui mettre la main au collet. Mais je ne sais toujours pas ce qu'il vous a fait.

— Il a tué ma sœur... Vous la connaissiez... Jill Masterton, murmura-t-elle dans un souffle, comme si elle s'était parlé à elle-même.

— Que s'est-il passé ? demanda Bond.

— Jill m'a raconté qu'il s'offre une femme une fois par mois. Il les hypnotise et fait ensuite peindre leur corps avec une couleur or.

— Bon Dieu, mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Jill m'a dit que l'or était sa folie, et je suppose que le fait de posséder une fille peinte en or lui donne l'impression de posséder l'or lui-même. Il charge un domestique coréen de peindre la femme, en prenant soin de laisser à nu le milieu du dos. Jill n'a pu me fournir aucune explication à cela, mais je me suis renseignée et j'ai appris que cette peinture or bouche tous les pores et qu'il faut laisser une surface libre pour permettre à la peau de respirer, sans quoi la femme peut mourir. Lorsque tout est terminé, le Coréen enlève la peinture, avec de la résine, ou quelque chose comme ça, et Goldfinger donne à la femme mille dollars avant de la renvoyer.

Bond imaginait l'affreux Bon-à-tout, son pot de peinture à la main, exécutant ce travail sous les yeux exorbités de Goldfinger.

— Qu'est-il arrivé à Jill ?

— Elle m'a demandé de venir le plus vite possible. Elle avait dû être transportée d'urgence à l'hôpital de Miami. Goldfinger l'avait mise à la porte. Lorsque je suis arrivée, elle était mourante. Elle a eu encore la force de me raconter ce que Goldfinger lui avait fait subir et elle est morte dans la nuit. Lorsque je suis revenue en Angleterre je suis allée chez le fameux dermatologue Train, qui m'a expliqué ce que je vous ai dit à propos de la respiration de la peau par les pores. Il m'a parlé du cas d'une danseuse de cabaret, qui est morte dans des circonstances analogues. Elle devait représenter chaque soir une statue d'argent dans un tableau vivant, et se peignait chaque soir tout le corps avec une peinture argentée. C'est là que j'ai su de quoi Jill était morte. Goldfinger l'a fait entièrement peindre en or et ainsi l'a tuée. Je suppose qu'il se vengeait pour... pour ce qui s'était passé entre elle et vous.

Elle se tut quelques instants, puis reprit à voix basse :

— Elle m'a parlé de vous. Elle vous aimait bien. Elle m'a demandé de vous remettre cette bague, au cas où je vous rencontrerais.

Bond ferma les yeux. Encore une mort, encore du sang sur les mains !

Et cela parce qu'il avait voulu jouer un bon tour à Goldfinger et s'était offert vingt-quatre heures de plaisir avec une jolie fille consentante ! Il se souvint des paroles que Goldfinger lui avait dites à Sandwich : « Elle ne travaille plus pour moi. » Il avait dit cela du ton calme de l'employeur qui a dû se séparer d'un bon employé.

Goldfinger payerait pour cet assassinat, même si Bond devait y passer le reste de ses jours ! Quant à lui, Bond ?... Celui-ci connaissait la réponse. Il ne pourrait jamais considérer cette mort comme faisant partie de son métier. Il la garderait toute sa vie sur la conscience.

La jeune femme retira l'anneau d'or qu'elle portait au doigt et le tendit à Bond.

Un sifflement aigu déchira l'air. Une flèche d'acier vint se ficher dans le tronc d'arbre. Bond tourna lentement la tête et vit une silhouette, surmontée d'un chapeau melon, qui se tenait jambes écartées, dans la position d'attente des judokas. La main gauche tenait un arc et la droite une deuxième flèche qui était déjà prête à être lancée.

— Ne bougez pas d'un millimètre, murmura Bond à la jeune femme. Puis, haussant la voix : « Salut, Bon-à-tout. Remarquablement bien tiré. »

De la pointe de la flèche, Bon-à-tout lui fit signe de se lever.

Bond se leva masquant la fille.

— Il ne faut pas qu'il voie la carabine, murmura-t-il.

Puis, s'adressant de nouveau au Coréen :

— M. Goldfinger a une belle propriété. Il faudra que je le félicite.

Mais il est peut-être un peu tard ce soir. Alors dites-lui que je passerai le voir demain.

Bond se tourna vers la jeune fille :

— Viens, chérie, il se fait tard pour rêver au clair de lune. Retournons à l'hôtel.

Il fit un pas en direction de la clôture. Bon-à-tout bondit et pointa sa flèche sur l'estomac de Bond.

— *Oargn*, rugit le Coréen, en faisant un signe de tête en direction de la maison.

— Oh, tu crois qu'il désire nous voir tout de suite ?... Pour moi c'est d'accord, mais tu ne crois pas que nous allons le déranger à cette heure ? Viens, chérie.

Bond prit par la gauche, pour attirer Bon-à-tout le plus loin possible du fusil.

Bond prit le bras de la jeune femme et lui chuchota à l'oreille :

— Vous êtes ma petite amie. Je vous ai amenée d'Angleterre. Ayez l'air surprise par notre aventure. Nous sommes dans de sales draps. Ne tentez rien, cet homme est un tueur.

— Si seulement vous n'étiez pas intervenu !

— Je peux vous en dire autant, dit Bond sèchement. Mais il se reprit immédiatement. Excusez-moi, Tilly, mais je ne vois pas comment vous vous en seriez tirée.

— J'avais mon plan. À minuit, j'aurais déjà été de l'autre côté de la frontière.

Bond ne répondit pas. Quelque chose venait d'attirer son attention. L'espèce de bouche oblongue qui surplombait la cheminée tournait de nouveau sur elle-même. Ce devait être une sorte de détecteur sonore. Il n'était jamais à court d'idées, ce Goldfinger ! Bond regretta un instant de ne pas avoir pris son revolver, mais il se dit que, revolver ou pas, il valait mieux ne pas combattre ce tank qu'était Bon-à-tout.

— Halte ! Haut les mains !

Une puissante torche fut braquée sur eux, et Bond aperçut deux autres Coréens. Bond leva les mains et dit à sa compagne :

— Restez calme et ne réagissez à rien.

Ils entrèrent dans la maison et Bon-à-tout frappa à une porte.

— Oui ?

Goldfinger était assis derrière un grand bureau, encombré de documents d'allure importante. Sur sa gauche, à portée de la main, Bond vit un récepteur à ondes courtes, qui devait être le complément du radar sonore.

— Dites donc, Goldfinger, qu'est-ce que cela signifie ? éclata Bond. Vous m'avez mis dans le bain avec la police, pour les 10.000 dollars que je vous ai gagnés au golf, et je me suis mis à votre recherche avec ma petite amie, Miss Soames. Je sais que nous aurions mieux fait d'entrer chez vous par la grande porte, mais ce n'est pas une raison pour que votre gorille essaye de nous tuer avec ses satanées flèches. Je voudrais une explication et des excuses, sans quoi je porterai plainte auprès de la police suisse.

Goldfinger ne bougea pas et ne montra aucune trace d'émotion.

— Monsieur Bond, les gens de Chicago ont un proverbe qui dit ceci : « La première rencontre est un concours de circonstance, la deuxième, une coïncidence : la troisième, une déclaration de guerre. » Il y eut d'abord Miami, ensuite Sandwich et enfin Genève. Je crois qu'il est grand temps que je sache à quoi m'en tenir à votre sujet.

Goldfinger détourna légèrement les yeux.

— Bon-à-tout, dit-il d'une voix calme, la chambre des aveux.

Troisième partie

DÉCLARATION DE GUERRE

CHAPITRE XV

La chambre des aveux

Bond eut une réaction instinctive. Il fit rapidement un pas en avant et plongea par-dessus le bureau, vers Goldfinger, qui reçut la tête de l'agent secret en pleine poitrine. Les deux hommes roulèrent sur le sol, et Bond se releva prestement, pour enserrer fermement le cou de Goldfinger dans son bras droit, tandis que, de la main gauche, il appuyait de toutes ses forces sur la gorge de son adversaire.

La maison lui tomba brusquement sur la tête. Il eut l'impression que sa tête éclatait et il perdit connaissance.

Bond sortit de sa torpeur en clignant des yeux. Un œil lumineux était fixé sur lui et l'éblouissait. Il crut discerner sur l'œil un message. Sûrement un message pour lui et il s'efforça désespérément de le déchiffrer : SOCIÉTÉ ANONYME MAZDA. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?... On l'aspergea d'importance avec de l'eau. Il essaya de bouger. Impossible ! Son esprit commençait à redevenir clair. Sa tête lui faisait mal. Il s'aperçut qu'il avait été ligoté sur une table. Ses poignets et ses chevilles étaient attachés aux coins de la table.

— Je crois que nous pouvons commencer, dit une voix, d'un ton indifférent.

Bond tourna la tête en direction de la voix. Il était ébloui par la lumière. Il ferma à demi les yeux, pour mieux voir, et aperçut Goldfinger qui était assis sur une chaise. Il portait des marques rouges sur le cou. Il vit Tilly Masterton, elle aussi ligotée sur une chaise. Il la trouva ravissante. Elle avait l'air absente. Elle devait être droguée ou hypnotisée.

Bond regarda vers la droite. Le Coréen se tenait à quelques pas de la table, son chapeau melon vissé sur le crâne. Il était nu jusqu'à la ceinture. Sa peau était lisse et il transpirait.

Bond leva la tête et une douleur lui traversa le crâne. Ils se trouvaient dans un des ateliers. Il baissa lentement la tête et vit une

fente étroite dans le milieu de la table. Cette fente passait entre ses jambes écartées et courait jusqu'au bout de la table où se trouvait une scie circulaire. Bond poussa un soupir et regarda une nouvelle fois le message écrit sur la lampe. Goldfinger se mit à parler d'une voix calme, sur le ton de la conversation.

— Monsieur Bond, comme je le suspectais, vous n'êtes pas venu ici avec de bonnes intentions. On dit que c'est la curiosité qui tue le chat. Eh bien, je vais avoir à en tuer deux, car je dois, hélas, considérer aussi cette jeune personne comme une ennemie.

« Elle m'a dit qu'elle était descendue à *l'Hôtel de Bergues* et un simple coup de téléphone m'a prouvé le contraire. Bon-à-tout a été faire un petit tour là où vous étiez cachés et il y a trouvé une carabine, de même qu'une bague que vous avez du perdre et que j'ai immédiatement reconnue. Il m'a suffi d'hypnotiser cette fille pour qu'elle passe aux aveux. Elle est venue ici pour me tuer et il en est probablement de même pour vous. Mais vous avez tous deux échoué, et à présent il faut payer, monsieur Bond. »

Goldfinger fit une pause, avant de continuer, sur le même ton égal :

— Un homme immensément riche a toujours des ennemis. On ne bâtit pas une fortune comme la mienne sans piétiner quelques plates-bandes. Voyez-vous, monsieur Bond, si je vous libérais, je ne doute pas qu'avec votre talent de fourrer le nez dans ce qui ne vous regarde pas, vous ne parveniez à retrouver certains de mes ennemis, et par là à en savoir plus long sur mon compte, pour finalement exploiter ces informations à votre profit. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, vous vous êtes mis en travers de mon chemin... Oh, je reconnais que ce n'était pas bien grave ! Mais, cette fois-là, quelqu'un d'autre a payé pour vous. Vous vous êtes malheureusement obstiné à me « chercher », comme on dit, et il faut que vous sachiez que quand on cherche Auric Goldfinger on le trouve.

— Très intéressante, votre petite conférence, dit Bond en tournant la tête.

La tête de Goldfinger, cette grosse tête en forme de ballon de football, était penchée en avant. Il tendit la main vers un tableau de contrôle et abaissa une manette. Un grondement métallique se fit entendre au bout de la table sur laquelle Bond était couché. Le bruit se transforma progressivement en un sifflement aigu, qui finit par être à peine audible. Bond détourna la tête et se demanda s'il pourrait hâter sa mort. Un de ses amis, qui avait survécu au traitement de la Gestapo, lui avait raconté comment il avait essayé de se suicider en retenant sa respiration. Par un effort surhumain, il était resté plusieurs minutes sans respirer et avait sombré dans l'inconscience. À présent, la mort rapide était pour Bond la seule porte de sortie. Il ne fallait à aucun prix qu'il parlât, or aucun être humain ne peut dire combien de

temps il résistera à la douleur. En attendant, il devait encore s'en tenir à la fable qu'il avait racontée, fable bien mince, en vérité, pour convaincre un homme comme Goldfinger ! Si Bond mourait, qui « M. » choisirait-il pour le remplacer ? Probablement 008, le second agent de la petite section spéciale de trois dont Bond faisait partie. L'agent 258, de Genève, mettrait son chef sur la piste, et la chance de Goldfinger tournerait, à condition que lui, Bond, ne parlât pas. Il était proprement impensable que Goldfinger pût échapper.

— Ne soyez pas stupide, Goldfinger, dit Bond. La Direction d'Universal sait pourquoi je suis venu ici. J'ai fait une petite enquête sur votre entreprise et mes amis n'auront aucune peine à savoir où je suis allé. N'oubliez pas qu'Universal est une firme qui a le bras long. Vous ne tarderez pas à avoir la police à vos trousses. Faisons un marché. Laissez-nous partir et je vous jure que tout cela restera entre nous. Je me charge de convaincre la jeune femme. Vous allez commettre la plus grande bêtise de votre carrière, en supprimant deux personnes complètement innocentes.

— Je crains que vous n'ayez rien compris, monsieur Bond, dit Goldfinger d'une voix lasse. Le peu que vous avez pu apprendre sur mes activités m'interdit de vous remettre en liberté. Je suis engagé dans des affaires beaucoup trop importantes pour pouvoir courir le moindre risque. Il est donc hors de question de vous libérer tous les deux. Quant à la police, c'est avec plaisir que je la recevrai. Mes employés coréens me sont entièrement dévoués et leurs bouches resteront closes, de même d'ailleurs que les bouches métalliques de mes fours, dans lesquels j'ai l'intention de faire disparaître vos corps, à environ 2.000 degrés. Non, monsieur Bond, il faut choisir. Ou bien vous parlez, et je vous promets une mort rapide. Ou vous vous taisez, et vous mourrez lentement, dans d'atroces souffrances, de même d'ailleurs que la fille, que je confierai à Bon-à-tout, comme je l'ai fait du chat lors de notre dernière rencontre. Je veux bien encore essayer de vous convaincre une dernière fois. La scie s'approche de vous à raison de 2 centimètres à la minute. Mais, avant qu'elle ne vous touche... je vais demander à Bon-à-tout de vous montrer ce que nous appelons le premier degré. Inutile de vous dire que les degrés deux et trois vous encouragent encore beaucoup plus à parler.

Bond ferma les yeux. La forte odeur de transpiration de Bon-à-tout l'enveloppa. Le Coréen se mit au travail, presque délicatement. Un petit pincement par-ci, un pincement par-là, un bref arrêt puis un rapide coup de tranchant de la main, avec une précision de chirurgien.

Bond serra les dents, au point qu'il crut les casser. La douleur le faisait transpirer et des gouttes de sueur perlaient sur son front et lui dégouлинаient sur les yeux. Le sifflement de la scie se faisait de plus en plus aigu. Bond se souvint que, dans sa jeunesse, il aimait, chez lui,

jouer dans la sciure de bois. « Chez lui ? » Son « chez lui », maintenant, était cette vie de danger et de mort qu'il avait choisie. Un des fours de Goldfinger lui servirait de tombeau. Repose en paix, brave serviteur des Services secrets ! Quelles seraient ses dernières paroles ?

— Tout cela, dit Goldfinger d'une voix pressante, est-il vraiment nécessaire ? Je ne vous demande que de me dire la vérité. Qui êtes-vous ?... Qui vous a envoyé ici ?... Que savez-vous déjà à mon sujet ?... Tout serait si simple, si vous vouliez parler ! Je vous donnerais un comprimé à tous les deux et vous vous endormiriez sans douleur. Croyez-vous vous conduire en gentleman britannique, à l'égard de cette jeune femme ?

Bon-à-tout avait cessé de torturer Bond. Celui-ci tourna lentement la tête vers Goldfinger et ouvrit les yeux :

— Goldfinger, je n'ai rien de plus à vous dire parce que je vous ai déjà tout dit. Puisque vous ne voulez pas accepter ma première proposition, je vais vous en faire une autre. Nous travaillerons tous les deux pour vous. Qu'est-ce que vous en dites ?... Vous avez pu constater que nous sommes deux personnes capables, dont vous pourriez très bien vous servir.

— Et me retrouver un jour avec un, sinon deux poignards dans le dos ?... Non, merci, monsieur Bond !

Bond décida que le moment était venu de se préparer au suicide.

— Dans ce cas, il n'y a rien à faire, dit Bond calmement. Continuez... Il rejeta tout l'air contenu dans ses poumons et ferma les yeux.

— Croyez bien que je regrette de devoir en arriver là, monsieur Bond, mais vous n'êtes vraiment pas raisonnable. Bon-à-tout, le deuxième degré.

Bond sentait déjà entre ses jambes le déplacement d'air provoqué par la scie. Il lui fallait sombrer dans l'inconscience. Il fallait que sa volonté dominât toutes ses autres réactions qui l'accrochaient à la vie. Les mains du Coréen continuaient à lui pétrir douloureusement le corps. Un long cri de désespoir lui échappa :

— Crève !... Crève !... Crève !... Mais crève donc !... Crève !...

CHAPITRE XVI

Le gros coup

Un léger bruissement d'ailes de colombes, un chœur céleste, la douce musique des harpes. Le paradis était bien comme on le lui avait décrit quand il était enfant...

Une voix grave résonna à ses oreilles :

— Mesdames et messieurs, ici le commandant de bord...

Tiens, tiens, serait-ce la voix de saint Pierre ?

— Nous atterrirons dans quelques minutes. Veuillez attacher vos ceintures et ne plus fumer. Merci.

Il devait y avoir beaucoup de monde en route pour le paradis. Tiens, est-ce que Tilly était du voyage ?... Bond se sentit tout à coup embarrassé. Comment allait-il faire pour présenter Tilly à Vesper, une de ses anciennes fiancées morte ?

Sur cette bonne pensée, il sombra une nouvelle fois dans les ténèbres. Il fut réveillé par une sensation de balancement. Il ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt, sous le soleil éblouissant. Il entendit une voix derrière lui.

— Attention, vieux, la rampe est plus raide qu'elle n'en a l'air.

— Ouais, tu parles. Je me demande toujours pourquoi il ne se décide pas à mettre un tapis de caoutchouc.

En voilà une façon de parler, pour des anges ! se dit Bond. Au passage d'une porte, quelque chose lui heurta l'épaule. Il sursauta.

— Hé ! fit-il en essayant de porter la main à l'épaule pour la masser, mais sans y parvenir.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Sam ? Il y en a un qui se réveille. On ferait mieux d'appeler le docteur.

— Ouais. Déposons-le ici, à côté de l'autre.

Bond se sentit descendre. Il ouvrit les yeux. Une bonne grosse tête ronde était penchée au-dessus de lui.

— Comment ça va, m'sieur ? demanda l'homme.

— Où suis-je ? demanda Bond, d'une voix tendue, où perçait une certaine panique.

Il était toujours attaché. Il n'était donc pas mort ? À cette pensée, des larmes vinrent brûler ses yeux et roulèrent le long de ses joues.

— Hé là, hé là, du calme, m'sieur ! Faut pas vous mettre dans des états pareils. Tout va bien, maintenant. Vous êtes à l'aéroport d'Idlewild à New York. Vous êtes en Amérique et tout va bien. En avant, Sam. Et vite. Je crois qu'il est sérieusement choqué.

— D'accord, allons-y.

Bond constata qu'il pouvait bouger la tête. Il regarda autour de lui. Il devait se trouver à l'infirmerie de l'aéroport. Il vit à sa droite une autre civière. Pour voir, il se pencha au maximum. C'était Tilly, dont seul le visage pâle émergeait de la couverture. Une porte s'ouvrit et un homme vêtu d'une blouse blanche entra. Goldfinger le suivait de près. Il était très décontracté et arborait un air paternel et bienveillant. Bon-

à-tout fit également son entrée. Bond ferma les yeux. Dieu du ciel ! C'était donc ça !... Il entendit la voix de Goldfinger :

— Comment les trouvez-vous, docteur ? Ils ne sont pas en trop mauvaise condition, j'espère ?... Quelle bénédiction, d'avoir de la fortune, pour pouvoir aider vos amis lorsqu'ils ont besoin des meilleurs soins ! Ils ont tous les deux fait une dépression nerveuse, la même semaine. C'est à peine croyable, n'est-ce pas ?... Mais je m'en veux de les avoir fait trop travailler. Je me sens responsable, et c'est pourquoi j'ai décidé de m'occuper d'eux.

— Ils ont besoin de repos, monsieur Goldfinger, dit le docteur, de beaucoup de repos. Je vais leur donner des calmants et les envoyer au Pavillon Harkness.

— Comme on dit, semez et vous récolterez, n'est-ce pas, docteur ?... Le jour où j'ai fait don de 1 million de dollars au Pavillon Harkness, c'était par pure générosité, et voyez ce qui arrive : à peine débarqué, je passe un coup de fil à la clinique la plus encombrée des U.S.A., et on met immédiatement deux belles chambres à ma disposition ! Je vous remercie pour l'aide que m'a donnée le service de l'immigration. Mais de toute façon la direction de la clinique se serait contentée de la caution d'Auric Goldfinger.

— Pas de quoi, monsieur Goldfinger. Toujours à votre service. Je crois qu'une ambulance privée vous attend dehors.

Bond ouvrit les yeux et tourna la tête vers le docteur.

— Docteur, cette jeune femme et moi allons très bien. Nous avons été drogués et emmenés ici contre notre gré. Nous n'avons jamais travaillé pour Goldfinger. Nous avons été enlevés. Je désire voir le chef de l'immigration. J'ai, à Washington et à New York, des relations qui répondront pour moi. Je vous supplie de me croire.

La voix de Bond était sincère et suppliante, et ses yeux ne quittèrent pas ceux du médecin, pour essayer de mieux le persuader. Le docteur prit un air ennuyé. Il se tourna vers Goldfinger, qui jeta un regard désespéré au plafond, tout en se penchant vers le docteur.

— Il y a plusieurs jours qu'ils sont dans cet état, docteur. Votre confrère, le Dr Foch, de Genève, me disait qu'une dépression nerveuse de ce genre s'accompagne souvent d'un complexe de persécution. Il doit se sentir désemparé, dans cette salle inconnue. Je me demande si une piqûre...

Le docteur se pencha sur sa trousse.

— Je crois que vous avez raison, monsieur Goldfinger.

Bond perçut un bruit métallique.

— Quelle pitié, de voir un homme de cette valeur dans un état aussi lamentable ! dit Goldfinger.

Il se pencha au-dessus de Bond et lui sourit paternellement.

— Tout ira bien, James. Détendez-vous et essayez de dormir, dit-il

d'une voix douce.

Bond sentit qu'on lui prenait le bras. Il proféra une série de jurons, qui se transformèrent en un long cri de rage quand il sentit l'aiguille pénétrer dans sa chair. Le docteur s'agenouilla près de lui et essuya doucement la sueur qui perlait sur le front du malade.

Il était dans une chambre grise sans fenêtres. La lumière venait d'une boule de verre placée au milieu du plafond. Bond constata qu'il n'était plus attaché et qu'il pouvait s'asseoir, ce qu'il fit immédiatement. Il se sentait bien, quoique un peu faible. Il s'aperçut brusquement qu'il avait une faim terrible. Depuis quand n'avait-il plus mangé ?... Deux, trois jours ?... Il posa les pieds sur le sol et constata qu'il était entièrement nu. Il examina son corps. Bon-à-tout n'y était pas allé trop fort, car le corps ne portait aucune trace de coups. Seul le bras droit portait les marques d'une série de piqûres. Bond se leva et, luttant contre sa faiblesse, fit quelques pas dans la chambre. Il vit que son lit ressemblait à une couchette de navire, avec un dessous formant armoire. Le lit mis à part, il n'y avait là qu'une table et une chaise. Tout était net, fonctionnel, Spartiate. Bond s'accroupit et ouvrit le tiroir au-dessous du lit. Toutes ses affaires s'y trouvaient, à l'exception de sa montre et de son revolver. Les lourdes chaussures qu'il portait lors de son expédition chez Goldfinger s'y trouvaient également. Il fit pivoter un des talons et tira. Le large couteau à deux tranchants s'échappa de l'épaisse semelle qui lui servait de cachette. Bond s'assura que le second couteau se trouvait bien dans l'autre chaussure et, satisfait de constater que tout était en place, remit les talons dans leur position normale. Il trouva ses cigarettes et son briquet et alluma sa première cigarette. Il y avait deux portes, dont une avec un bouton, qu'il tourna. Elle donnait sur une petite salle de bains et une toilette. Les affaires de toilette de Bond étaient proprement disposées sur une tablette. La salle de bains avait, elle aussi, deux portes, et Bond décida d'aller voir ce qui se passait derrière. Il se trouva dans une chambre, identique à la sienne, où était couchée Tilly Masterton. Bond s'approcha. Elle dormait et ses belles lèvres ébauchaient un sourire. Bond retourna dans la salle de bains et referma doucement la porte. Il examina son visage dans la glace et se dit que sa barbe ressemblait à une barbe de trois jours plutôt que de deux. Il entreprit de se raser.

Lorsqu'il eut terminé sa toilette, il revint s'asseoir sur son lit. La porte sans bouton s'ouvrit brusquement et Bon-à-tout apparut. Il examina la chambre, d'un air soupçonneux.

— Bon-à-tout, dit Bond d'un ton de commandement, je désire manger et vite. Je veux également une bouteille de bourbon, de la glace, du soda et une farde de *Chesterfield king-size*. Trouve-moi aussi

ma montre, ou une autre équivalente. En avant... chop ! chop ! Dis aussi à Goldfinger que je veux le voir, mais seulement quand j'aurai mangé. Allez, file et ne reste pas là à me regarder. J'ai faim.

Bon-à-tout regarda Bond, comme s'il se demandait quelle partie du corps il allait lui arracher en premier. Il ouvrit la bouche et émit une sorte d'aboïement qui exprimait la colère. Il cracha sur le sol et se retira en fermant la porte. Bond entendit un double déclic.

Cette petite scène avait mis Bond de bonne humeur. Goldfinger avait donc décidé, pour une raison ou pour une autre, de laisser la vie sauve à ses prisonniers. Notre homme voulait connaître les motifs de cette décision.

Un excellent et copieux repas lui fut apporté par un des serviteurs coréens. La montre se trouvait sur le plateau, parmi les plats. En attendant, Bond avait essayé de s'orienter. Il savait qu'il se trouvait non loin d'un pont de chemin de fer et qu'il y avait de l'eau à proximité. En admettant qu'il fût dans une clinique new-yorkaise, il devait se trouver près de l'Hudson ou de l'East River.

Le chemin de fer, électrique, faisait penser au métro, mais Bond ne connaissait pas assez la topographie de New York pour situer exactement l'endroit où il se trouvait. Sa montre était arrêtée et il n'obtint pas de réponse lorsqu'il demanda l'heure.

Après le repas, Bond se servit un bourbon et alluma une cigarette.

La porte s'ouvrit pour laisser passage à Goldfinger, qui s'avança, l'air engageant. Les deux hommes s'observèrent quelques instants en silence.

— Bonjour, monsieur Bond. Je suis heureux de constater que vous êtes redevenu vous-même. Afin de vous épargner la peine de me poser une foule de questions, je vais immédiatement vous dire où vous êtes et ce qui vous est arrivé. Je vous ferai ensuite une proposition à laquelle je vous prierai de me fournir une réponse sans équivoque. Je sais que vous êtes un homme raisonnable, c'est pourquoi je me bornerai à une simple recommandation. Ne faites aucune tentative désespérée. N'essayez pas de m'attaquer avec un couteau ou une bouteille, car je serais obligé de vous tuer avec ceci. Il ouvrit la main, où Bond vit un revolver miniature.

— C'est un petit calibre qui ne pardonne pas, monsieur Bond. D'autant que je suis un excellent tireur. Je vise l'œil droit et je ne rate jamais mon coup.

— Ne vous en faites pas, dit Bond. J'aime trop le bourbon pour le gaspiller. Alors, allez-y.

— Monsieur Bond, dit Goldfinger d'une voix aimable, je suis considéré comme un expert en métaux et j'avoue que je considère l'or comme la matière la plus pure. L'âme humaine n'a jamais approché cette pureté que de très loin. Il m'est pourtant arrivé de rencontrer des

hommes de valeur et de savoir les distinguer des autres. Bon-à-tout, si fruste qu'il soit, atteint un degré plus élevé que la plupart des hommes, pour les services qu'il me rend. Au dernier moment, j'ai hésité à détruire le matériel humain que vous êtes. C'est une de vos déclarations qui vous a sauvé la vie. Vous m'avez dit que Miss Masterton et vous-même seriez prêts à travailler pour moi. En temps normal, vous ne me seriez d'aucune utilité, ni l'un ni l'autre. Mais il se fait que je suis sur le point de réaliser une opération importante et qu'à cette occasion vous pourriez tous deux me rendre quelques services. J'ai donc décidé de jouer la carte Bond et la carte Masterton. Je vous ai fait prendre un puissant sédatif, mes serviteurs sont allés chercher vos affaires personnelles au *Bergues*, où entre parenthèses, Miss Masterton était inscrite sous son vrai nom, et j'ai envoyé un télégramme de votre part à Universal Export. On vous offrait une belle situation au Canada et vous vous y rendiez pour étudier sur place les possibilités. Miss Masterton vous accompagnait, en tant que secrétaire... Ce n'était pas très original, mais j'ai précisé que vous écririez plus tard, pour donner de plus amples détails sur votre départ précipité. Je n'ai donc rien à craindre du côté d'Universal Export, car il me faudra peu de temps pour organiser ma prochaine opération.

Il s'interrompt, et Bond sentit une joie folle qui l'envahissait. L'ami Goldfinger était loin de se douter que, dès réception du télégramme, « M. » saurait que ce message n'émanait pas de Bond, car il y manquait une petite phrase anodine, prouvant que c'était bien Bond qui l'envoyait. « M. » savait donc déjà que son agent était entre les mains de l'ennemi. Et la grande machine devait fonctionner à plein rendement.

— De plus, reprit Goldfinger, je puis vous assurer qu'on ne vous retrouvera pas, car j'ai pris mes précautions. Peu m'importe maintenant votre véritable identité et les appuis dont dispose la firme qui vous emploie. Miss Masterton et vous-même avez disparu de la circulation, et il en est de même pour moi et mon équipe. Si l'aéroport téléphone au Pavillon Harkness, on répondra qu'on n'a jamais entendu parler de M. Goldfinger ni de ses malades. Ni le F.B.I. ni la C.I.A. n'ont de dossiers à mon sujet. Seules les autorités de l'immigration pourraient donner quelques renseignements sur mes allées et venues, mais cela ne servirait pas à grand-chose. Nous nous trouvons actuellement dans les entrepôts d'une respectable compagnie de transports, dont je suis le propriétaire par personne interposée, et qui est le quartier général où nous travaillons à ma prochaine opération. Miss Masterton et vous ne quitterez pas ces bâtiments. C'est ici que vous vivrez, travaillerez et, quoique j'en doute personnellement, ferez l'amour.

— Et à quel genre de travail nous destinez-vous ?

— Monsieur Bond, dit Goldfinger dont les yeux se mirent soudain à briller, j'ai été amoureux toute ma vie. Amoureux de l'or... Je suis amoureux de sa couleur, de la puissance qu'il donne à l'homme qui le possède. Oui, monsieur Bond, j'ai consacré ma vie entière à l'or. Et, en retour, il a mis le monde à mes pieds.

— Il existe pourtant une foule de gens riches et puissants qui ne possèdent pas une once d'or. Mais je comprends votre point de vue. Combien avez-vous pu en amasser et à quoi le destinez-vous ?

— J'en possède environ pour 20 millions de livres, c'est-à-dire autant qu'un petit État. Tout est à New York, car je transporte mon or là où j'en ai besoin.

— Je ne vois toujours pas ce que Miss Masterton et moi venons faire là-dedans.

— J'ai beaucoup joué dans ma vie, monsieur Bond, et je peux me vanter d'avoir fait quelques coups fumants, comme disent les joueurs. Cette opération sera mon dernier coup, mais aussi mon plus gros.

La voix de Goldfinger s'estompa :

— La vie n'est qu'un jeu, et nous allons jouer une pièce à grand spectacle. Le théâtre n'est qu'à quelques centaines de kilomètres d'ici. Il n'y manque que les acteurs, mais le producteur-metteur en scène est là !

Goldfinger se frappa la poitrine du doigt et poursuivit :

— Dès cet après-midi, il lira le scénario et distribuera les rôles. Les répétitions commenceront tout de suite. Et, une semaine plus tard, ce sera la représentation de gala. Ensuite, les applaudissements, pour saluer le plus grand exploit criminel de tous les temps. Et croyez-moi, monsieur Bond, le monde en parlera encore dans cent ans.

— Bon. Mais si vous me disiez de quoi il s'agit ?

— Un vol, monsieur Bond. Un vol auquel personne ne s'opposera, mais qu'il faudra exécuter avec une grande minutie. Il y aura beaucoup de paperasserie et beaucoup de détails administratifs à régler. Je m'apprêtais à tout faire seul, quand vous m'avez offert vos services. Vous allez donc vous en occuper, et je crois que le fait de vous avoir laissé la vie sauve constitue déjà pour vous une belle rémunération. Miss Masterton vous servira de secrétaire. Lorsque tout sera terminé, je vous donnerai un million de livres en or. Quant à Miss Masterton, elle recevra un demi-million.

— Ça, c'est parler ! s'écria Bond avec enthousiasme. Qu'allons-nous faire ?... Voler l'arc-en-ciel ?

— C'est tout comme, dit Goldfinger en souriant. Nous allons voler la valeur de 15 milliards de dollars en lingots d'or, soit à peu près la moitié de la réserve mondiale d'or. Monsieur Bond, nous allons prendre Fort Knox.

Assemblée extraordinaire

— Fort Knox, dit Bond, est-ce que ce n'est pas un gros morceau pour deux hommes et une femme ?

Goldfinger haussa les épaules.

— Je vous en prie, monsieur Bond, mettez votre sens de l'humour au vestiaire pour une semaine. Ensuite vous le ressortirez et vous rirez tout votre soûl. Je disposerai d'une équipe d'environ cent hommes et femmes, qui seront sélectionnés parmi les six gangs américains les plus puissants. Ce commando constituera la plus puissante unité de combat qui ait jamais été mise sur pied en temps de paix.

— D'accord. À combien d'hommes s'élève la garde de Fort Knox ?

Goldfinger secoua sa grosse tête et alla frapper à la porte.

Bon-à-tout apparut, prêt à tout, mais il se calma aussitôt en voyant que l'entrevue se déroulait paisiblement.

— Réfléchissez aux questions que vous aimeriez poser, monsieur Bond. J'y répondrai cet après-midi, à la réunion qui commencera à 2 heures et demie. Il est exactement 11 heures.

Bond mit immédiatement sa montre à l'heure.

— Vous assisterez à cette réunion, avec Miss Masterton. Nous exposerons notre projet aux chefs des six gangs dont je vous ai parlé. Tout vous sera expliqué en détail. Après quoi vous vous mettez au travail, aidé de Miss Masterton. Ne vous laissez manquer de rien. Bon-à-tout veillera sur vous, à tous points de vue. Ne tentez surtout rien, car il vous tuerait en quelques secondes. N'essayez pas d'entrer en contact avec l'extérieur. Rappelez-vous que je vous ai engagé et que je tiens à ce que vous exécutiez votre contrat. Est-ce que ma proposition vous convient ?

— J'ai toujours rêvé d'être un jour millionnaire.

Goldfinger jeta un dernier regard à Bond et se retira, en fermant la porte derrière lui. L'agent secret fixa la porte pendant un bon moment et murmura :

— Eh bien, mon vieux !...

Il alla frapper à la porte de la jeune femme.

— Qui est là ?

— C'est moi. On peut vous voir ?

— Oui, répondit-elle sans enthousiasme. Entrez.

Assise au bord du lit, elle jeta à Bond un regard froid.

— C'est vous qui nous avez mis dans ce pétrin. À vous de nous en tirer.

— Il se peut que j'y arrive. N'ai-je pas déjà réussi à nous faire sortir de nos tombes ?

— Après nous y avoir poussés.

Bond regarda Tilly pensivement. Il fallait la prendre par la douceur.

— Ces considérations peu aimables ne nous mèneront à rien. Nous sommes dans le même bain. Vous n'avez encore rien mangé. Je vais vous commander votre déjeuner et je reviendrai ensuite vous exposer la situation.

— Je voudrais des œufs brouillés et du café. Et aussi des toasts et de la confiture.

— Cigarette ?

— Non, merci. Je ne fume pas.

Bond retourna dans sa chambre et frappa à la porte qui s'entrouvrit de quelques centimètres.

— Ne crains rien, Bon-à-tout. Ce n'est pas encore cette fois que je te tuerai.

L'homme ouvrit plus largement la porte. Bond commanda le déjeuner de Tilly. Il revint vers la table et se versa un verre de bourbon. Il se demandait comment il allait s'y prendre pour décider Tilly à coopérer avec lui. Il retourna dans la chambre de la jeune fille et la trouva, toujours assise, immobile, à la même place. Elle examina longuement Bond qui but une gorgée d'alcool.

— Je fais partie de Scotland Yard, dit-il. Il s'agit d'arrêter Goldfinger. Nous sommes actuellement ses prisonniers et il s'est arrangé pour qu'on ne puisse pas retrouver notre trace avant une semaine au moins. Il a épargné nos vies parce qu'il veut se servir de nous pour son prochain vol. C'est une opération de grande envergure et très compliquée. Nous y jouerons avant tout un rôle administratif. Êtes-vous sténodactylo ?

— Oui, dit-elle, intéressée. De quel vol s'agit-il ?

Bond lui expliqua tout.

— Personnellement, je crois que c'est complètement ridicule et que les gangsters qu'il a convoqués auront tôt fait de le lui faire comprendre. Pourtant Goldfinger est un homme tellement extraordinaire dans son genre qu'on peut s'attendre à tout avec lui. D'après ce que je sais de lui, il ne s'avance jamais sans avoir mis toutes les chances de son côté. C'est une sorte de génie du mal.

— Et que comptez-vous faire ?

— Ce que NOUS allons faire, voulez-vous dire, dit Bond en baissant la voix. Nous allons jouer le jeu. Nous allons nous montrer extrêmement alléchés par la fortune qu'il nous offre et le servir de notre mieux. Ainsi nous sauverons nos vies qui ne comptent guère pour lui. Et j'essayerai de saisir la moindre chance de le coincer.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Et vous comptez sur moi pour vous aider ?

— Naturellement. Vous voyez quelque chose de mieux à faire ?
— Je ne vois pas pourquoi je m'engagerais dans la même voie que vous.

Bond soupira.

— Ne jouez donc pas à la suffragette ! Vous avez le choix entre travailler pour lui et prendre dans quelques instants votre repas de condamnée à mort. C'est à vous de savoir ce que vous voulez.

Elle haussa les épaules.

— Bon, eh bien, d'accord.

Puis, tendant un doigt menaçant vers Bond, elle ajouta :

— En tout cas, n'essayez pas de me toucher, ou je vous tue.

Bond entendit un bruit dans sa chambre. Un des serviteurs coréens arrivait avec le petit déjeuner de Tilly. Un autre installait un petit bureau dans un coin de la chambre et y déposait une Remington portative. Bon-à-tout, dans l'embrasure de la porte, tenait une feuille. Bond prit la feuille et lut :

« À taper en 10 exemplaires :

Réunion tenue sous la présidence de Monsieur Gold.

Secrétaires : J. Bond – Miss Masterton.

Étaient présents :

Helmut M. Springer Le gang pourpre de Détroit.

Jed Midnight Syndicat de l'ombre. Miami et La Havane.

Billy (la Grimace) Ring La machine. Chicago.

Jack Strap Les Casinos Réunis. Las Vegas.

Mr Solo Représentant l'Union Sicilienne.

Miss Pussy Galore Les broyeurs de ciment.

Harlem. New York City.

But de la réunion : mise au point d'un projet dont le nom en code sera : GRAND SCHELEM. Rafraîchissements. »

La note se terminait par un message de Goldfinger à Bond : « Je vous enverrai chercher à deux heures vingt précises : Ayez avec vous de quoi prendre des notes. Tenue de ville, s'il vous plaît. » Bond sourit. Les Coréens sortirent et l'agent secret s'installa au petit bureau. Mince alors, quelle réunion ! La Mafia elle-même se déplaçait ! Comment Goldfinger s'y était-il pris, pour les décider tous à venir ? Et qui pouvait bien être cette Miss Pussy Galore ?

À deux heures les dix copies étaient faites.

Bond se rendit dans la chambre de Tilly, avec un bloc sténo et des crayons. Il lui lut la note de Goldfinger.

— Essayez d'apprendre par cœur ces noms. Mais, de toute façon, les personnages ne seront certainement pas difficiles à identifier. Je vais passer mon costume de ville. Encore vingt minutes, ajouta-t-il en souriant.

Elle lui fit un signe de tête.

En suivant Bon-à-tout le long du corridor, Bond perçut le bruit de l'eau, clapotant contre ce qui devait être les piliers sur lesquels reposait l'entrepôt. Au bout du couloir, Bon-à-tout frappa. Il y eut deux déclics ; ils entrèrent dans une grande salle fortement éclairée.

Une large baie vitrée donnait sur le fleuve, et on apercevait dans le lointain Jersey City. Une grande table ronde, recouverte d'un tapis vert, avait été placée au milieu de la salle. Des carnets de notes, des stylos à bille et des carafes d'eau marquaient les différentes places. Un énorme buffet, dressé le long du mur de droite, était couvert de seaux à champagne, de boîtes de caviar et de terrines de foie gras. Les fauteuils réservés aux invités étaient confortables et une petite boîte, scellée à la cire rouge, avait été déposée sur la table de conférence, en face de chaque siège. Sur le mur opposé au buffet se trouvait un tableau noir et une table avec des papiers et une grande boîte en carton.

Goldfinger les laissa approcher. À Tilly Masterton il indiqua le siège qui se trouvait à sa gauche, à Bond, celui de droite. Ils prirent place.

— L'ordre du jour, dit Goldfinger.

Il lut la première copie et rendit les dix feuillets à la jeune femme.

Il fit un geste circulaire de la main, en indiquant la table, et elle se leva pour aller déposer un feuillet devant chaque place.

Il glissa la main sous la table et pressa un bouton caché. Un des Coréens entra.

— Tout est prêt ?

Le Coréen fit signe que oui.

— Bon. Vous savez que seuls les gens figurant sur la liste sont autorisés à entrer dans cette salle. Certains seront peut-être accompagnés, mais leurs amis devront les attendre dans l'autre salle. Assurez-vous qu'ils ont tout ce qu'ils désirent. Les cartes et le dé sont là ? Bien... Bon-à-tout...

Goldfinger se tourna vers le Coréen, qui avait pris place derrière Bond :

— Va prendre ton poste. Tu connais le signal ?

Bon-à-tout leva deux doigts.

— C'est ça. Deux coups de sonnette. Tu peux aller. Arrange-toi pour que chacun fasse bien son travail.

— Combien d'hommes avez-vous ? demanda Bond.

— Vingt. Dix Coréens et dix Allemands. À présent, passons à vous deux. Miss Masterton, vous noterez tout ce qui relèvera du côté pratique de l'affaire et dont j'aurai éventuellement à m'occuper. Ne vous occupez pas de la discussion ni de l'argumentation. Compris ?

Bond était heureux de voir que Tilly jouait bien son rôle de parfaite secrétaire.

— Quant à vous, monsieur Bond, voici ce que j'attends de vous.

Vous observerez nos invités. Notez que j'ai l'avantage de les connaître tous, alors qu'eux ne me connaissent pas. Je veux les persuader que je sais de quoi je parle. L'appât du gain devrait faire le reste. Il se pourrait pourtant que certains préfèrent se retirer, et j'ai prévu des arrangements spéciaux en ce qui les concerne. Vous noterez les noms de tous les participants sur une feuille de papier. Chaque fois que vous aurez la certitude que tel ou tel d'entre eux est contre le projet, vous ferez précéder son nom du signe moins. Dès que vous aurez repéré ceux qui sont entièrement en faveur du projet, vous ferez précéder leur nom du signe plus. Votre opinion sur ce point peut m'être utile. Ne perdez surtout pas de vue qu'il suffit d'un traître pour nous envoyer tous en prison à perpétuité.

— Qui est cette Pussy Galore ?

— C'est la seule femme qui soit à la tête d'un gang. Or il me faudra des femmes pour réaliser l'opération. Elle était trapéziste et avait monté un numéro de femmes. Cela s'appelait : « Pussy Galore et ses chattes ». Elles n'eurent aucun succès, de sorte qu'elle en fit des rats d'hôtels. Ses affaires prospérèrent et elle se retrouva à la tête d'une belle organisation de lesbiennes. Les gangs américains les plus puissants la respectent. C'est une femme remarquable.

Une légère sonnerie se fit entendre sous la table. Goldfinger se redressa. La porte s'ouvrit et cinq hommes entrèrent. Goldfinger les salua en ces termes :

— Je m'appelle Gold. Je vous en prie, prenez place.

Ils s'installèrent en murmurant une formule de politesse, et leurs cinq paires d'yeux se fixèrent sur Goldfinger.

— Messieurs, vous trouverez, dans les paquets déposés devant vous, un lingot d'or de 24 carats, d'une valeur de 15.000 dollars. Je tenais à vous remercier, pour avoir bien voulu accepter mon invitation. Je crois que l'ordre du jour est assez explicite. En attendant Miss Galore, pourrais-je vous demander vos noms, pour permettre à mes secrétaires, Miss Masterton et M. Bond, d'en prendre note. Nous ne prendrons aucune note au cours de cette conférence, sauf si vous désirez me voir faire quelque chose de précis. Dans ce cas, Miss Masterton prendra note. Par ailleurs, je puis vous assurer qu'il n'y a pas de micros cachés dans la salle.

Les « congressistes » se nommèrent, et Bond prit note de leurs noms et de leurs « références ». À ce moment, une femme entra. Une femme vêtue d'un costume d'homme. Elle s'avança lentement vers le seul siège resté libre. Goldfinger s'était levé. Elle l'examina avec soin, puis jeta un regard aux autres et laissa tomber un « salut » ennuyé.

Strap et les autres lui répondirent par un cordial : « Salut, Pussy. »

— Bonjour, miss Galore, dit Goldfinger à son tour. Nous venions de terminer les présentations, pour la facilité de mes secrétaires. Vous

trouverez l'ordre du jour devant vous, de même qu'une boîte contenant un lingot d'or d'une valeur de 15.000 dollars, que je vous prie d'accepter en souvenir de cette rencontre.

Miss Galore ouvrit le paquet et considéra le lingot d'un air incrédule.

— C'est pas du toc ?

— Non, ce n'est pas du toc.

— Excusez ma question.

Cette femme plaisait à Bond. Il sentit tout ce qu'il y avait de défi sexuel, dans cette belle lesbienne qui faisait face aux hommes. Elle devait avoir une trentaine d'années. Bond la trouvait très belle. Il remarqua qu'il n'était pas seul de cet avis : à la vue de Pussy Galore, le regard de Tilly Masterton s'était éclairé et ses lèvres avaient frémi. Tout était clair à présent pour Bond, au sujet de Miss Masterton...

Goldfinger prit la parole :

— Il est temps que je me présente. Mon nom est Gold et ma situation est la suivante. Grâce à une série d'opérations, presque toutes illégales, j'ai pu amasser une grosse fortune s'élevant aujourd'hui à plus de 60 millions de dollars.

Une rumeur flatteuse circula autour de la table.

— J'ai surtout exercé mon activité en Europe, mais il vous intéressera peut-être de savoir que je suis le propriétaire de la GOLDEN POPPY DISTRIBUTORS à Hong Kong...

Strap émit un sifflement admiratif.

— De la HAPPY LANDING TRAVEL AGENCY et de quelques autres sociétés de moindre importance.

Helmuth Springer ajusta son monocle, pour mieux observer Goldfinger.

— J'ai toujours travaillé seul. Si j'ai aujourd'hui fait appel à vous, c'est parce que l'entreprise est de taille et que, par ailleurs, je vois en vous ce que je me permettrai d'appeler l'aristocratie du crime américain.

Bond était assez impressionné, de même que l'assistance. En trois minutes à peine, l'orateur s'était arrangé pour que l'auditoire fût sous le charme et il avait surtout réussi à l'intéresser. Ils étaient tous suspendus à ses lèvres, comme s'il avait été Einstein en personne.

— J'ai toujours réussi dans toutes mes entreprises, et mon nom ne figure pourtant dans aucun fichier. À présent, madame et messieurs, j'ai à vous proposer une association, dans une entreprise qui vous rapportera à chacun un billion de dollars en une semaine.

Goldfinger leva la main, pour couper court aux commentaires et aux exclamations, et il ajouta :

— Les conceptions américaines et européennes ne sont pas les mêmes quant à la valeur d'un billion. J'espère que je me suis bien fait

comprendre ?

CHAPITRE XVIII

Le prince de la pègre

La sirène d'un remorqueur mugit sur le fleuve et un autre lui répondit. Jed Midnight, qui se trouvait à la droite de Bond, se racla la gorge :

— Ne vous en faites surtout pas pour la définition, dit-il. Nous savons tous qu'un billion de dollars, ça représente un fameux paquet d'argent, même si le billion est pris dans le sens européen du mot. Continuez votre petit discours.

M. Solo leva lentement les yeux sur Goldfinger et lui demanda :

— Et à combien s'élèvera votre part, monsieur ?

— À 5 billions.

Jack Strap de Las Vegas éclata d'un rire sonore :

— Allons, les gars, on ne va pas commencer à chicaner pour quelques billions ! Moi, je vous dis que si monsieur... euh... Gold peut me conduire à un billion de dollars, je suis prêt à le suivre les yeux fermés. Mais, de grâce, ne commençons pas à être mesquins !

Helmut Springer enleva son monocle.

— Ce sont de bien grosses sommes que vous évoquez là, monsieur Gold. Si je comprends bien, le total s'élèverait à 11 billions de dollars.

— Le chiffre exact serait plus près de 15 billions, dit Goldfinger avec précision. Je n'ai cité que les sommes qu'il nous serait possible d'emporter.

Billy Ring commença à s'énerver :

— D'accord, d'accord, monsieur Gold. Mais, à ma connaissance, il n'y a que trois endroits aux États-Unis où nous pourrions trouver une telle somme d'argent. Il y a l'hôtel des Monnaies à Washington, la Banque Fédérale à New York City et Fort Knox dans le Kentucky. Avez-vous l'intention de vous attaquer à l'un de ces dépôts ? Et, dans l'affirmative, auquel ?

— À Fort Knox.

Il y eut un concert d'exclamations au milieu duquel se fit entendre la voix de Jed Midnight :

— Écoutez, mon vieux, il n'y a qu'à Hollywood qu'on trouve des visionnaires dans votre genre. Vous savez, les types qui voient tout en grand ! Je vous conseille d'aller voir votre psychanalyste. Dommage !

ajouta Midnight en secouant la tête. Ça m'aurait fait rudement plaisir, de mettre un billion dans ma poche !

Pussy Galore intervint à son tour :

— Je regrette, vieux, mais mon équipe n'a pas été entraînée à ce genre de sport. C'est trop fort pour elle.

Elle fit mine de se lever.

— Écoutez, messieurs, et vous... euh... madame. Je m'attendais à cette réaction. Laissez-moi vous présenter les choses d'une autre façon. Fort Knox est une banque qui ressemble à n'importe quelle autre banque, avec cette différence qu'elle est plus grande et que les moyens mis en œuvre pour la défendre sont à l'échelle de la fortune qu'elle renferme. Ils sont également plus ingénieux que partout ailleurs. Pour pénétrer dans Fort Knox, il faudra donc une force égale et une ingéniosité équivalente. Vous vous souviendrez qu'on a longtemps soutenu qu'il était impossible de s'attaquer à l'organisation Brink ? Cette thèse a prévalu jusqu'au jour où six hommes décidés ont dévalisé un des camions blindés de l'Organisation et se sont emparés d'un million de dollars. Pendant longtemps on a prétendu qu'il était impossible de s'évader de Sing Sing, où il y a pourtant eu depuis de nombreuses évasions. Non, non, messieurs, l'inviolabilité de Fort Knox est un mythe, comme tous ceux qui ont existé avant lui. Puis-je vous présenter mon plan ?

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, dit Billy Ring, mais le troisième régiment blindé est stationné à Fort Knox. Si c'est ça que vous appelez un mythe, je me demande pourquoi les Russes n'envahissent pas les States lors de la prochaine tournée des chœurs de l'Armée Rouge ?

Goldfinger eut un fin sourire :

— J'aimerais compléter votre documentation, monsieur Ring. Une partie du troisième régiment blindé stationne effectivement à Fort Knox. Mais on y trouve aussi le 6^e groupe de chars, le 15^e groupe de blindés, le 160^e groupe du génie et environ une demi-division de toutes les unités de l'armée. Il y a également une force de police, composée de 20 officiers et d'environ 400 hommes. En résumé, il faut compter environ 20.000 hommes, prêts au combat.

— Et qui sera chargé d'aller les effrayer ? demanda Strap.

Sans attendre la réponse, il prit le cigare qu'il fumait et l'écrasa rageusement dans un cendrier.

— Tu ne pourrais pas nous trouver une affaire de millions de dollars qui ne ressemble pas à un western ? dit Pussy Galore, en regardant Goldfinger.

Celui-ci ne se départit pas de son calme et se dirigea vers le tableau noir. Il déploya une carte détaillée de Fort Knox, avec l'aéroport militaire de Goldman et les routes et les voies de chemins de fer qui

conduisaient à la ville. Goldfinger indiqua l'endroit où se trouvait le magot, en bas à gauche, dans le triangle formé par la Dixie Highway, le boulevard Bullion et Vine Grove Road.

— Dans un instant, je vous montrerai un plan détaillé du dépôt. Il faut d'abord que je vous montre sur cette carte ce qui nous intéresse. Vous apercevez ici la ligne de chemin de fer reliant Louisville, qui se trouve à 35 *miles* au nord, à Elizabethtown, à 18 *miles* au sud. La gare principale ne nous intéresse pas. En revanche, les lignes annexes desservant le dépôt sont pour nous, du plus haut intérêt. C'est en effet là que l'on décharge l'or en provenance de Washington. L'or peut également arriver par route ou par avion. Il n'y a qu'une seule route qui mène au dépôt, lequel est complètement isolé et à découvert. Lorsqu'on arrive par le boulevard Bullion, on aperçoit un énorme portail, qui s'ouvre sur la route conduisant au dépôt, protégé par une enceinte fortifiée. Les camions, arrivés dans cette enceinte, empruntent la route qui fait le tour du dépôt, jusqu'au lieu de déchargement. Cette route circulaire est recouverte de plaques d'acier, qui sont fixées à des charnières. En cas d'alerte, toute la route se soulève, grâce à un système hydraulique. Il y a également un tunnel, invisible à l'extérieur, mais que je connais, et qui mène du boulevard Bullion à Vine Grove Road, en se raccordant au premier sous-sol du dépôt.

Goldfinger fit une pause, jeta un regard circulaire autour de la table et demanda s'il y avait des questions à poser. Non. Ils attendaient tous la suite et, une fois de plus, ils étaient comme hypnotisés par l'autorité et l'assurance de l'orateur. Goldfinger déploya une deuxième carte. C'était un plan détaillé du dépôt.

— Comme vous pouvez le constater, messieurs, ce dépôt se présente sous la forme d'un immeuble de deux étages. Vous remarquerez que le toit a été fait de façon à pouvoir résister à un bombardement. Observez également ces quatre guérites d'acier, reliées à l'intérieur du bâtiment. Les dimensions extérieures du dépôt sont les suivantes : 35 mètres de long, sur 30 de large et 14 mètres de haut. Le bâtiment est fait en granit du Tennessee, doublé d'un blindage d'acier. La porte donnant accès au dépôt pèse plus de vingt tonnes. Le dépôt lui-même est formé de deux étages, divisés en compartiments. Un corridor en fait le tour et donne accès aux bureaux, qui ont été encastrés dans les murs épais. Personne ne connaît la combinaison de la porte blindée. Chaque directeur en connaît une partie et ils doivent donc former séparément une partie de la combinaison. Des gardes veillent jour et nuit à l'intérieur du bâtiment ; à l'extérieur, l'armée se trouve à moins de deux kilomètres. Il y a actuellement, dans les coffres de Fort Knox, des lingots d'or pour une valeur de 15 millions de dollars. Cet or est de 24 carats et chaque lingot de Fort Knox est double de celui que

vous avez devant vous... Voilà, je crois, ce que nous pouvons dire sur ce dépôt. Dès que j'aurai répondu à vos questions, je me permettrai de vous exposer mon plan.

Il y eut un silence, finalement rompu par Jed Midnight :

— Et c'est ce cuirassé blindé, hérissé de systèmes d'alarme et gardé par toute une armée, que vous voulez cambrioler ? Vous êtes gonflé, vous ! Et de deux choses l'une : ou vous êtes cinglé, ou vous êtes le plus grand voleur de tous les temps.

— Plus de questions ? demanda poliment Goldfinger. Bon, dans ce cas, messieurs, voici mon plan. Mais, avant, une dernière recommandation. La plus grande discrétion doit régner à partir de cet instant, car, si ce que je vous ai exposé jusqu'ici devait être répété, on dirait que je suis fou. Il n'en irait pas de même si une indiscretion devait être commise au sujet de ce que je vais vous exposer maintenant. Puis-je compter sur vous, pour garder le secret ?

Il y eut des murmures et des signes de tête affirmatifs. Bond observait les yeux de Helmut Springer, que tout cela semblait laisser indifférent. Comme jouant avec son crayon, il fit un signe moins devant le nom de Springer.

— Parfait, fit Goldfinger, en reprenant place à la table. Le premier problème est celui du chargement et du transport. Un billion de dollars en lingots d'or pèse environ mille tonnes. Pour enlever le tout, il nous faudrait une centaine de camions de 10 tonnes ou une vingtaine de gros transporteurs à six roues. J'ai une liste des firmes qui louent ce genre de camions lourds et je serais d'avis que chacun de nous loue les camions nécessaires sur son propre territoire, dès la fin de cette réunion. Vous préférez sans doute que vos camions soient conduits par vos propres chauffeurs. Cette question vous regarde. Il faudra vous arranger entre vous, de manière à ne pas créer d'embouteillages, et d'organiser le va-et-vient en gardant les routes libres. Dès ce moment, vous ferez ce que bon vous semblera avec votre billion. Quant à moi, pour les cinq billions qui me reviennent, je compte utiliser le chemin de fer. Tout le reste est simple par rapport à ce problème du transport. Voici d'ailleurs comment tout se passera. Au jour « J », toute la population civile et militaire de Fort Knox sera hors d'action. J'ai déjà pris mes dispositions à ce sujet et on n'attend qu'un signe de moi. En bref, sachez que la ville est ravitaillée en eau potable par l'intermédiaire d'une usine de filtrage que dirige un ingénieur avec qui j'ai déjà pris contact. Je lui ai annoncé que le directeur des Eaux de Tokyo aimerait visiter ses installations de filtrage, pour en monter de semblables à Tokyo, où, ce n'est un secret pour personne, le problème de la pollution de l'eau est capital. L'ingénieur s'est montré très flatté et a accepté avec enthousiasme. Il va sans dire que ces Japonais font partie de mon équipe. Ils transporteront sur eux une

petite quantité d'une solution très concentrée à base d'opium, mise au point par des chimistes allemands durant la dernière guerre. Cette solution se dilue rapidement dans une grande quantité d'eau et endort presque instantanément ceux qui en boivent, ne fût-ce qu'un demi-verre. Le sommeil dure environ trois jours. Il serait impensable qu'en plein mois de juin, chaque habitant de Fort Knox ne boive pas au moins un demi-verre d'eau en 24 heures. Nous risquons évidemment toujours de tomber sur l'un ou l'autre alcoolique invétéré, qui ne dormira pas le jour « J ». Mais cela n'a aucune importance.

— Pas mal combiné, fit Strap. Et comment arrivons-nous dans la ville ?

— Nous arriverons par un train spécial qui quittera New York City la nuit précédente. Nous serons une centaine à nous faire passer pour des membres de la Croix-Rouge, se rendant au secours des habitants de Fort Knox. Je compte sur Miss Galore pour nous fournir le nécessaire contingent d'infirmières.

— J'en suis, dit Miss Galore avec enthousiasme. Mes filles seront du tonnerre en infirmières.

— À Louisville, à 35 *miles* de Fort Knox, mon assistant et moi demanderons à pouvoir nous rendre sur la locomotive. Nous serons porteurs d'instruments compliqués et nous dirons que nous sommes chargés d'analyser l'air aux approches de Fort Knox, en raison de l'épidémie mystérieuse qui frappe les habitants de la ville. La thèse de l'épidémie s'ébruitera rapidement, et une certaine panique régnera dans les environs, et même dans le pays. Nous pouvons nous attendre à voir arriver des avions de secours, et nous devons prendre en charge la tour de contrôle de l'aéroport de Godman, le plus rapidement possible. Mais revenons-en à Louisville, où mon assistant et moi nous nous occuperons, le plus humainement possible, du conducteur et du mécanicien de la locomotive. – (Tu parles ! songea Bond) – Je conduirai moi-même le train jusqu'au dépôt de Fort Knox, car je connais le maniement de ces locomotives. À ce moment, messieurs, vos camions seront à pied d'œuvre. Nous aurons au préalable nommé un chef de la circulation, qui rangera les camions au fur et à mesure de leur arrivée. Nous pourrons alors entrer dans le dépôt et faire notre travail, tandis que la ville dormira profondément.

— Tout ça paraît très bien combiné, dit M. Solo. Mais je me demande ce que vous allez faire avec la porte de 20 tonnes. Souffler dessus ?

— Exactement, fit Goldfinger.

Il se leva et se dirigea vers la table. Il prit le grand paquet qui s'y trouvait et revint le déposer, avec précaution, sur la table de conférence.

— Tandis que dix de mes assistants exécuteront un petit travail

préparatoire, des équipes de brancardiers ramasseront toutes les personnes endormies qu'ils trouveront. Je crois que vous serez d'accord avec moi pour dire qu'il est inutile de faire couler le sang.

Il s'interrompt et posa une main sur la boîte de carton.

— Après de longues recherches et de non moins longues négociations, je suis parvenu à me rendre acquéreur d'une ogive de fusée intercontinentale à tête nucléaire. J'ai réussi cette opération dans une base militaire alliée en Allemagne, et cela m'a très exactement coûté un million de dollars.

— Bon Dieu ! s'écria Jed Midnight en s'agrippant au bord de la table, comme s'il avait craint de s'effondrer.

Tous les visages étaient pâles et tendus. Bond lui-même éprouva le besoin de faire quelque chose, pour se détendre. Il alluma une cigarette. En un instant, il revit toute l'affaire Goldfinger : sa rencontre sur le toit du *Cabana Club* à Miami, les révélations de « M. » et du colonel Smithers, la chasse à la Rolls à travers la France et la Suisse, l'intermède tragique de Coppet ; et finalement cette réunion pour le moins extraordinaire et les révélations de ce criminel hors série.

Goldfinger leva la main.

— Rassurez-vous, messieurs et vous, madame, l'engin n'est pas armé, il n'y a aucun danger d'explosion. L'engin ne sera armé qu'un jour « J ».

Le visage de Billy Ring ruisselait de sueur.

— Dites... et les retombées radio-actives ? dit-il d'une voix hésitante.

— Elles seront réduites au strict minimum, dit Goldfinger. De plus, elles seront très localisées. Ceci est le dernier modèle du genre et ce que les militaires appellent une bombe propre.

— Mais l'explosion provoquera une envolée de pierre et de métal, qui vont nous retomber dessus !

— Nous nous abriterons derrière le mur fortifié extérieur et tous les membres de l'expédition seront munis de bouchons pour les oreilles. Il se peut que certains de nos camions soient légèrement endommagés, mais nous devons accepter ce risque. Il reste évidemment des questions de détails à régler et je m'en occuperai personnellement, avec l'aide de mes secrétaires ici présents. Le nom de code de l'opération est *GRAND SCHELEM* et c'est ce nom que nous emploierons dans nos rapports. Je suggère à ceux qui accepteront de participer à l'opération *Grand Schelem* de ne mettre que leur plus fidèle lieutenant dans la confiance.

« Les autres membres de vos organisations n'auront à être entraînés que comme s'il s'agissait d'un cambriolage de banque. Nous devons nous réunir la veille du jour « J, » pour vérifier si tout est au point. »

« À présent, messieurs et vous, madame, le moment est venu de

décider de votre participation à cette opération unique et gigantesque, dont les risques sont réduits au minimum. »

Goldfinger se tourna vers la droite. Bond vit son regard aigu se fixer sur son voisin.

— Oui ou non ?

CHAPITRE XIX

L'esprit de l'escalier

— Monsieur Gold, dit Jed Midnight d'une voix sonore, vous êtes sans doute le plus grand criminel depuis Caïn. Je serais très honoré d'être votre associé dans cette entreprise.

— Merci, monsieur Midnight. Et vous, monsieur Ring ?

Bond avait des doutes au sujet de Ring. Il avait mis des plus devant les noms de tous les participants à la réunion, sauf devant ceux de Ring et de Helmut Springer.

— Voyez-vous, monsieur Gold, il y a longtemps que mes associés et moi-même travaillons dans la légalité. Je peux dire que la période des règlements de comptes remonte aux années 40. Nous avons préféré nous organiser d'une toute autre manière, car, si nous songeons à Johnny Torrio, à Big Jim Colossimo ou à Al Capone, nous constatons que leurs méthodes du « bon vieux temps » les ont tous menés au même endroit. J'ai pourtant toujours su faire la part des choses, et je reconnais qu'une grosse affaire vaut la peine qu'on range ses billets et qu'on ressorte les lance-pierres pour un moment. Pour un billion de dollars, je suis votre homme.

— Pour ce qui est de tourner autour du pot, tu es le roi, murmura Jed Midnight. Quand je pense qu'il t'aurait suffi de dire « oui ».

— Je vous remercie pour ces intéressants commentaires, monsieur Ring. Et je suis heureux de vous compter au nombre de nos associés. Monsieur Solo ?

Avant de parler, M. Solo sortit un rasoir électrique fonctionnant sur piles et mit le contact. Il se rasa une joue, puis arrêta le rasoir, le déposa sur la table et se pencha en avant, en fixant sur Goldfinger ses yeux de serpent.

— Je vous ai bien observé, monsieur Gold. Vous êtes un homme très détendu, peut-être trop détendu pour un homme qui parle d'une affaire de cette importance. J'ai connu un homme qui était exactement comme vous, et il a terminé sa carrière avec une hache dans le crâne.

Mais ça n'a rien à voir. Je suis avec vous, mais écoutez bien ceci : ou mon Organisation touche son billion, ou vous êtes un homme mort. Ça vous va ?

Goldfinger eut un sourire ironique.

— Je vous remercie, monsieur Solo. Vos conditions me conviennent et je puis vous assurer que je tiens à ma vie. Monsieur Springer ?

— Je désire encore un peu réfléchir à la question. Consultez les autres.

— Et vous, monsieur Strap ? demanda Goldfinger.

— Il arrive qu'une de nos machines à sous se mette à payer sans arrêt, monsieur Gold. Le gars qui sait profiter de l'aubaine sans ébruiter l'affaire se fait une belle journée. Pour ma part, j'ai toujours aimé de profiter d'une bonne occasion quand toutes les conditions de réussite étaient réunies. Je crois que c'est le cas, et vous pouvez donc compter sur moi.

Le regard de Goldfinger se posa sur Miss Galore.

— Les affaires ne sont pas brillantes depuis quelque temps. Je ne veux pas dire que mon compte en banque est à sec, mais il pourrait mieux se porter. Alors, c'est d'accord, je suis des vôtres avec mes filles.

— C'est très aimable à vous, miss Galore, dit Goldfinger avec un léger sourire. (Puis, se tournant vers Springer, il enchaîna :) Puis-je vous demander quelle décision vous avez prise, monsieur Springer ?

Springer se leva, prit un mouchoir et s'essuya les lèvres.

— Monsieur Gold, je crains que votre proposition ne soit pas susceptible d'intéresser mes collègues de Détroit.

Il s'inclina vers l'assistance et poursuivit :

— Il ne me reste plus qu'à vous remercier, pour avoir bien voulu me faire cette intéressante proposition. Au revoir, messieurs, au revoir madame.

Springer remit son mouchoir en poche, se dirigea vers la sortie dans un silence glacial. Bond remarqua que Goldfinger glissait une de ses mains sous la table. Il devait donner un signal à Bon-à-tout. Mais quel signal ?

— Bon débarras, dit Jed Midnight. Ce type est impossible... Bon, continua-t-il en se levant, si on prenait un petit verre ?

Ils se retrouvèrent tous devant le buffet. Bond se trouvait entre Pussy Galore et Tilly Masterton.

— Pousse-toi, mon joli, dit Pussy. Nous avons des confidences à nous faire. Pas vrai, ma belle ?

Tilly Masterton rougit et murmura, comme en extase :

— Oh, oui ! Avec plaisir, miss Galore.

Jed Midnight, qui avait observé la scène, s'approcha de Bond.

— Un bon conseil : si c'est votre petite amie, surveillez-la de près. Aucune fille ne résiste à Pussy.

— Il faut bien que je laisse aller les choses. Tilly est très indépendante.

— Ah bon. Dans ce cas, je pourrais peut-être m'occuper de cette petite Masterton. À tout à l'heure.

Bond retourna au buffet et se servit un nouveau verre de champagne. Un Coréen vint dire quelques mots à l'oreille de Goldfinger.

Bond songeait à ce dernier, à ses méthodes et au génie de l'organisation qui le possédait, quand l'étonnant personnage prit la parole :

— Mesdames, messieurs, je viens de recevoir une nouvelle navrante. M. Springer a fait une chute malencontreuse dans l'escalier. La mort a été instantanée.

Ring éclata de rire.

— Et qu'est-ce que son lieutenant Slappy Hapgood dit de ça ?

— Hélas, dit gravement Goldfinger, il se fait que M. Springer a entraîné dans sa chute M. Hapgood qui a, lui aussi, succombé à ses blessures.

Solo considéra Goldfinger avec respect.

— J'espère que cet escalier dangereux sera réparé au moment où je quitterai cet endroit en compagnie de mon ami Giulio ? dit-il doucement.

— J'ai donné des ordres en conséquence, dit gravement Goldfinger. J'espère que ces accidents ne seront pas mal interprétés à Détroit.

— Ne vous en faites pas pour ça, monsieur Gold, dit Jed Midnight. Ils adorent les funérailles, à Détroit. Et de toute manière ce vieux Springer n'aurait plus fait long feu. Voilà déjà un an que ses petits copains essayent d'allumer un pétard sous son derrière. Pas vrai, Jack ?

— Juste, fit Strap.

Lorsqu'ils furent tous partis, Goldfinger renvoya Tilly dans sa chambre et conserva Bond, auquel il dit de prendre des notes. Il repassa en revue tous les éléments de l'opération, jusque dans les moindres détails. Ils travaillèrent pendant plus de deux heures.

Lorsqu'ils en arrivèrent à l'usine de filtrage d'eau, Bond posa quelques questions au sujet de la solution qui allait y être versée.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit Goldfinger.

— Pourquoi ? dit Bond. Toute l'opération repose là-dessus.

— Monsieur Bond, reprit Goldfinger en le regardant calmement, je vais vous dire la vérité, car je sais que vous n'aurez pas l'occasion d'en parler, puisque Bon-à-tout ne vous quittera plus d'une semelle. Toute la population de Fort Knox sera morte ou presque la veille du jour « J ». La solution qui sera versée dans les réservoirs sera un poison violent, fortement concentré.

— Mais vous êtes fou ! Vous n'allez pas me dire que vous allez tuer 60.000 personnes !

— Pourquoi pas ? Cela représente environ le nombre des victimes causées par les accidents de la route en deux ans aux U.S.A.

— Goldfinger, vous êtes une bête malfaisante.

— Ne soyez pas ridicule. Nous avons encore à travailler.

Bond fit une dernière tentative.

— Vous ne vous rendez donc pas compte que vous n'arriverez jamais à transporter tout cet or sans être repéré par l'armée ? Cet or sera forcément radio-actif et il ne sera pas difficile de vous suivre à la trace, ou de repérer votre entrepôt.

— Monsieur Bond, dit Goldfinger avec une infinie patience, figurez-vous que, comme par hasard, un croiseur soviétique fera justement une visite de courtoisie au port de Norfolk, le lendemain du jour « J ». J'embarquerai avec l'or sur ce croiseur et nous partirons pour Kronstadt. J'ai tout minutieusement préparé, depuis cinq ans que je travaille à ce projet.

« Le moment de passer à l'action étant venu, j'ai abandonné mes affaires en Angleterre et sur le continent. Lorsque toutes les polices se mettront enfin à mes trousses, je serai loin, monsieur Bond, et j'aurai emporté avec moi la moitié de la réserve d'or des États-Unis. Je n'ai voulu mêler ces gangsters à l'affaire qu'à la toute dernière minute, pour éviter toute surprise. Je sais qu'ils commettront des erreurs et je ne veux pas en payer les conséquences. Ils auront des difficultés à emporter leur part. Certains se feront prendre, d'autres seront tués, mais cela me laisse indifférent. Ces gens sont des amateurs, si on les compare à moi. Et maintenant, revenons-en à nos affaires. Il me faut sept copies de tout ce que vous avez noté ce soir. Où étions-nous ?... »

Lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, Bond repassa une nouvelle fois dans son esprit toutes les données du problème. Il ne s'agissait donc pas d'une opération Goldfinger, mais d'une action du SMERSH, avec la bénédiction du *Haut Praesidium*. C'était la Russie contre les U.S. A., avec, comme pion majeur, Goldfinger. Voler un autre pays, cela constituait-il un acte de guerre ? Aucun des gangsters ne se doutait de la véritable identité de Goldfinger. Pour eux, il n'était qu'un des leurs.

Certains mourraient. Tilly et lui seraient probablement du nombre. Les Coréens embarqueraient à bord du croiseur, et Goldfinger ne laisserait derrière lui aucune trace.

Le lendemain fut pour Bond une journée chargée. Une note de Goldfinger lui parvenait à peu près toutes les demi-heures. La surveillance de Bon-à-tout ne se relâcha pas un instant. Pour le Coréen, Bond et la fille ne faisaient et ne feraient jamais partie de l'équipe de Goldfinger. Ils étaient des esclaves au service du maître, et

des esclaves dangereux.

Tilly Masterton travaillait, elle aussi, fort diligemment. Elle répondait avec une froideur polie aux avances que Bond tentait pour créer entre eux un meilleur climat. Tout ce qu'il avait pu apprendre d'elle, c'est qu'elle avait été une patineuse amateur de talent et qu'elle avait travaillé comme secrétaire chez Unilever. Elle avait ensuite abandonné le secrétariat pour faire partie d'un *show* sur glace. Son passe-temps favori était le tir au pistolet et à la carabine. Elle n'avait pas beaucoup d'amis. Elle n'avait jamais été amoureuse ni fiancée, et elle vivait seule dans un deux-pièces à Earls Court. Elle trouvait Miss Galore tout simplement « divine ». Bond en arriva à la conclusion que Tilly Masterton était une de ces filles qui souffrent d'un dérèglement hormonal.

À la fin de la journée, il reçut une dernière note de Goldfinger :

« CINQ ASSISTANTS ET MOI-MÊME QUITTERONS L'AÉROPORT DE LA GUARDIA DEMAIN MATIN À ONZE HEURES. NOUS PRENDRONS UN AVION PRIVÉ, PILOTÉ PAR UN DE MES PILOTES, ET NOUS IRONS FAIRE UNE RECONNAISSANCE AÉRIENNE AU-DESSUS DE L'ENDROIT OU SE DÉROULERA GRAND SCHELEM. VOUS M'ACCOMPAGNEREZ. MASTERTON RESTERA ICI – G. »

Bond s'assit sur le bord du lit et réfléchit. Brusquement, il se dirigea vers la machine à écrire, y inséra une feuille de papier et tapa, en simple interligne et recto-verso, tous les détails de l'opération Grand Schelem. Cela lui prit près d'une heure. Il roula ensuite la feuille de papier dans un tube métallique de la grosseur du petit doigt. Il prit une nouvelle feuille de papier et tapa le texte suivant :

« URGENT ET D'IMPORTANCE VITALE. RÉCOMPENSE DE 5 000 DOLLARS ET DISCRÉTION ABSOLUE GARANTIE À LA PERSONNE QUI TROUVERA CE MESSAGE ET LE REMETTRA INTACT À FELIX LEITER, AUX BONS SOINS DE L'AGENCE DÉTECTIVE PINKERTON, 154, NASSAU STREET, NEW YORK CITY. LE PAYEMENT SERA FAIT À LA REMISE DU MESSAGE. »

Bond roula le second message autour du tube métallique et écrivit à la main et à l'encre rouge « récompense 5 000 dollars » sur la partie la plus visible de la feuille. Il s'assit de nouveau sur son lit et fixa le tube sur l'intérieur de sa cuisse à l'aide de sparadrap.

— Monsieur, la tour de contrôle demande qui nous sommes. Le survol de cette région est réglementé.

Goldfinger se dirigea vers le poste de pilotage et prit le microphone.

— Bonjour. À l'appareil, M. Gold, de Paramount. Nous faisons un repérage du terrain qui doit servir aux prises de vue de notre prochain film, sur le fameux raid que firent les Confédérés en 1861 et au cours duquel ils capturèrent le général Sherman... Oui, c'est ça, avec Cary Grant et Elizabeth Taylor... Comment ?... Une autorisation ?... Mais naturellement ! Elle nous a été délivrée par le chef des services spéciaux du Pentagone, et l'officier responsable de la sécurité de Fort Knox doit d'ailleurs en avoir une copie... D'accord, merci. J'espère que le film vous plaira. Au revoir.

Goldfinger revint dans la cabine.

— Eh bien ! messieurs et vous, madame, en avez-vous assez vu ? Je crois que tout est absolument conforme au plan que je vous ai fait remettre. Nous ne pouvons malheureusement pas descendre au-dessous de 6.000 pieds, mais, si vous le désirez, nous pouvons faire un dernier survol. Bon-à-tout, des rafraîchissements.

Le Coréen se dirigea vers l'arrière de l'appareil et Bond le suivit. Sous le regard méfiant de son garde du corps, l'agent secret entra dans la toilette de l'avion. Il resta à réfléchir. Jusque-là, il n'avait pas eu l'occasion de déposer son message. Bon-à-tout ne l'avait pas quitté d'une semelle. Pour aller à La Guardia, on avait installé Bond sur la banquette arrière de la Buick, à côté du Coréen. Les portes étaient verrouillées et les vitres relevées. Goldfinger avait pris place à côté du chauffeur. À l'aéroport, Bond avait été encadré par Bon-à-tout et Goldfinger, et il s'était retrouvé dans l'avion quelques secondes à peine après être sorti de la voiture. On secoua la porte de la toilette. Bon-à-tout devait commencer à s'énervier. Il se disait peut-être que Bond essayait de mettre le feu à l'appareil.

Bond fixa rapidement le tube sous la lunette du W-C., avec, bien en vue, l'inscription : « RÉCOMPENSE 5.000 DOLLARS. » Dès que l'appareil de la compagnie privée serait rentré au hangar, l'équipe de nettoyage monterait à bord et le plus pressé des ouvriers ne manquerait pas d'apercevoir le message. Il rabaisa le couvercle, en se disant qu'il y avait peu de chance pour qu'un des passagers ne levât pas la lunette avant l'atterrissage de l'avion. Il fit couler de l'eau dans le petit évier, se lava les mains, se rafraîchit le visage et, avant de sortir, se donna un coup de peigne.

Bon-à-tout lui jeta un mauvais regard. Il inspecta rapidement la toilette, tandis que Bond retournait s'asseoir, en se demandant qui trouverait son message et quand ? Cette pensée n'allait plus le quitter

et son esprit inquiet allait se livrer pendant plusieurs nuits aux pires suppositions. La surcharge de travail était un bon dérivatif, mais les nuits passées en solitaire étaient terribles. Si Leiter recevait le message, qu'allait-il faire ? Qui allait-il prévenir ? Les gens avec lesquels il se mettrait en rapport accepteraient-ils de suivre le plan que Bond proposait dans le message ? « M. » serait-il mis au courant ? N'insisterait-il pas pour que l'on sauvât Bond avant tout ?

Les jours passèrent. La veille du jour « J » arriva enfin. Bond reçut une note de Goldfinger :

« PREMIÈRE PHASE DE L'OPÉRATION RÉUSSIE. VENEZ ME RETROUVER À MINUIT COMME PRÉVU, AVEC TOUTES LES CARTES, LES HORAIRES ET LES ORDRES OPÉRATIONNELS. G. »

À l'heure prévue, toute l'équipe de Goldfinger, y compris Tilly Masterton et Bond, arrivèrent à la gare de Pennsylvania, où le convoi spécial les attendait. Ils étaient tous habillés de survêtements blancs, comme le personnel de la Croix-Rouge. Le chef de gare s'entretenait avec quelques médecins : les Dr Midnight, Solo, Strap et Ring. L'infirmière en chef, Miss Galore, se trouvait non loin de là, avec ses infirmières, qui avaient une mine de circonstance, désolée, mais résolue.

Dès qu'il aperçut Goldfinger, le chef de gare se précipita vers lui.

— Docteur Gold ?... J'ai reçu de mauvaises nouvelles du Kentucky. Tous les trains doivent s'arrêter à Louisville. Nous n'obtenons aucune réponse de la gare de Fort Knox. Mais ne craignez rien, votre convoi de secours passera. Les gens qui arrivent de Louisville disent que les Russes auraient fait un essai de guerre bactériologique. Personnellement, je n'y crois pas. Mais, à votre avis, de quoi s'agit-il ?

— C'est ce que nous allons essayer de découvrir, mon cher monsieur, dit Goldfinger. Nous ferons de notre mieux. Toute mon équipe est volontaire, car nous ne savons pas au-devant de quoi nous allons.

— Bonne chance, docteur, dit le chef de gare, impressionné par tant de courage. Vous pouvez embarquer votre personnel immédiatement. Et le train pourra partir sans retard.

— Merci, monsieur. Croyez que j'apprécie votre aide, dit Goldfinger en s'inclinant.

Bond se retrouva dans un compartiment avec Tilly Masterton, des Coréens et des Allemands. Goldfinger était en tête du train avec ses affidés. Miss Galore s'encadra dans la porte du compartiment. Elle ignore Tilly et s'adressa à Bond :

— Salut, beau gosse, comment va ? On dirait que papa Gold ne te laisse pas souvent courir sans laisse.

— Salut, ma belle, répliqua Bond. Je vais bien, mais je me sens un peu faiblard, et j'aurais bien besoin d'une infirmière qui s'occuperait

de moi pendant le voyage.

— Vous savez, monsieur Bond, vous me faites une drôle d'impression ! J'en suis toujours à me demander ce que vous et cette jolie poupée faites dans cette galère.

— C'est nous qui nous appuyons tout le boulot.

— Possible, mais si jamais je ne devais pas voir la couleur de mon pognon, je saurais à qui m'adresser, puisque vous êtes dans le secret des dieux. Vous saisissez ?

Le train venait de démarrer. Sans attendre la réponse de Bond, la belle reprit sa marche vers l'avant du train.

Pendant toute la nuit, ceux qui restèrent éveillés durent jouer la comédie de l'équipe de secours, volant au secours des pauvres citoyens de Fort Knox, pour donner le change aux deux conducteurs, qui se relayaient pour venir examiner cette courageuse expédition.

Bond avait pris une décision capitale. Il savait que, d'une manière ou d'une autre, dans l'agitation de l'heure H, il aurait l'occasion de s'approcher de Goldfinger et de lui trancher la gorge avec un des couteaux cachés dans les talons de ses chaussures. Cet acte pourrait passer pour une vengeance personnelle. Mais quel serait l'homme fort qui prendrait le commandement ? Sans doute Solo, le délégué de la Mafia. Les gangsters parviendraient peut-être à filer avec une partie de l'or, mais les hommes de Goldfinger, sans leur chef, seraient perdus. Bond se demanda aussi s'il était encore temps de sauver la vie des 60.000 habitants de la ville. N'aurait-il pas mieux fait de faire un esclandre à la gare, avant le départ ? Ces pensées tournoyaient dans sa tête. Comme toujours, au moment où tout se précipitait, il doutait de tout, se posait une foule de questions et se faisait d'amers reproches.

CHAPITRE XXI

L'homme le plus riche du monde

Le soleil se leva lentement sur la plaine du Kentucky, qui s'étendait à perte de vue. Le train ralentit vers six heures du matin, et ils ne tardèrent pas à rouler dans les faubourgs de Louisville. Goldfinger descendit sur le quai et s'entretint avec le chef de gare. Il revint vers le train, le visage soucieux. M. Solo l'attendait à la portière du wagon. Bond l'entendit dire :

— La situation est encore plus grave que nous ne l'imaginions, docteur. À partir d'ici, je voyagerai sur la locomotive avec ceci (il

montrait un sac noir) et nous entrerons lentement dans la zone contaminée. Voulez-vous demander de me faire passer les masques ? Il faut que nous en donnions aux conducteurs. Il faut que nous protégions au maximum ces hommes courageux.

— Très bien, professeur, dit gravement Solo, en refermant la portière.

Goldfinger se dirigea vers la locomotive, accompagné d'un géant allemand.

Les infirmières de Miss Galore apportèrent du café et des cakes aux courageux sauveteurs. Et comme Goldfinger avait pensé à tout, ceux dont les nerfs étaient à vif reçurent chacun deux cachets de dexédrine, les « infirmières » étaient pâles et personne ne songeait à les blaguer. Le train roulait depuis dix minutes lorsqu'un brusque coup de freins secoua les wagons. Le café se renversa. Mais le train reprit sa vitesse normale. Bond songea : « Deux hommes sont morts et une nouvelle main conduit le convoi. »

Strap arriva dans les couloirs dix minutes après l'incident.

— Encore dix minutes, les gars. Préparez-vous. Les équipes A, B, C, équipez-vous. Tout va bien. Restez calmes, rappelez-vous vos consignes et tout ira bien.

Bond l'entendit répéter sa litanie au compartiment suivant. Il se tourna vers Bon-à-tout :

— Écoute, vilain singe, je vais à la toilette. Et je crois que Miss Masterton fera de même. N'est-ce pas, Tilly ? ajouta-t-il, en se tournant vers la jeune femme.

— Oui, dit-elle d'une voix indifférente. Je crois que cela vaut mieux.

— Alors tu lui fiches la paix, ou je commence une bagarre, et Goldfinger n'appréciera pas ça beaucoup. Allez-y, Tilly. Je me charge de ces singes.

Bon-à-tout émit une série de grognements, que seuls les autres Coréens semblèrent comprendre. Un des gardes coréens se leva et dit :

— D'accord, mais défense de fermer la porte.

Il suivit la jeune femme et l'attendit dans le couloir.

Bon-à-tout fit de même avec Bond. Dès qu'il fut seul dans la toilette, l'agent secret sortit le couteau de sa cachette et le fixa dans sa ceinture. Il lui manquait à présent un talon, mais personne ne le remarquerait, dans l'excitation générale du moment. Il se lava le visage et retourna à sa place.

Ils dépassèrent l'aéroport Goldman, entouré de splendides villas qui semblaient désertes. Bond vit les premières maisons de Fort Knox. Rien ne bougeait, l'air semblait aussi pur que du cristal, pas une fumée. Le train ralentit, en traversant la gare centrale de Bandenburg. Un accident s'était produit à proximité de la gare. Deux voitures s'étaient télescopées de front. Le corps d'un des conducteurs pendait

lamentablement par la portière. Le cœur de Bond se mit à battre plus vite. À présent on apercevait des corps, gisant çà et là dans les rues, dans les embrasures de portes, aux fenêtres. Des morts. Il y en avait partout. On se serait cru dans un cimetière.

Billy Ring s'arrêta devant le compartiment de Bond.

— On peut dire que le vieux Goldie a mis le paquet, dit-il. Dommage que certains aient été touchés au volant de leur voiture ! Mais, comme on dit, on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

Bond sourit.

— C'est juste, dit-il.

Ring s'éloigna et Bond essaya de nouveau de découvrir le moindre signe de vie dans la ville. Rien. Et pourtant si ! Bond croyait maintenant entendre quelque chose. Il se pencha pour regarder. Près d'une des sorties de la gare, il vit deux femmes effondrées, près des landaus de leurs bébés. Naturellement. Les bébés étaient en vie, puisqu'ils n'avaient bu que du lait.

Bon-à-tout fit un signe et les hommes de Goldfinger se levèrent en silence.

Tilly Masterton toucha légèrement le bras de Bond.

— Vous êtes sûr qu'ils ne sont qu'endormis ? Il m'a semblé voir un peu de bave à la bouche de certaines personnes...

Bond s'était fait la même remarque. La bave était rose.

— Certains devaient manger des friandises au moment où le sommeil s'est emparé d'eux. Vous savez comment sont les Américains ! Il faut toujours qu'ils mangent quelque chose.

Il s'interrompit et murmura quelques paroles, d'une voix à peine audible :

— Éloignez-vous de moi. On pourrait me tirer dessus.

Il la regarda fixement, pour voir si elle avait compris. Elle inclina légèrement la tête, sans le regarder.

— Je resterai avec Pussy, elle s'occupera de moi, murmura-t-elle à son tour.

Bond lui sourit.

— Parfait, dit-il.

Le train s'arrêta et un coup de sifflet troua le silence de la ville. Les portes des wagons s'ouvrirent et les différents groupes se précipitèrent sur le quai. À partir de cet instant, tout se passa avec une précision toute militaire. Les différentes équipes se mirent en formation de combat. Les hommes armés de mitraillettes d'abord, les brancardiers ensuite. Bond se dit que la comédie des brancardiers était bien inutile.

Suivait l'équipe de démolition de Goldfinger, composée de dix hommes vêtus d'une combinaison spéciale. Venait ensuite un groupe composé de chauffeurs et de contrôleurs de la circulation, puis les infirmières, qui étaient toutes armées de revolvers, avec un groupe

important d'hommes armés. C'était la réserve, qui devait se tenir prête à intervenir au moindre événement imprévu. Bond et Tilly faisaient partie du groupe de commandement, composé de Goldfinger, de Bon-à-tout et des cinq chefs de gang. Le quartier général fut établi sur le toit de la locomotive diesel. Bond et la jeune femme devaient tenir les cartes, les horaires et tous les documents prévus, à la disposition de Goldfinger. Il fallait les lui soumettre à l'instant même où il les demandait, de manière à lui permettre de corriger telle ou telle manœuvre, grâce à l'émetteur-récepteur dont il disposait et de ceux qu'il avait confiés à chaque chef de groupe. Deux coups de sifflet donnèrent le signal de l'assaut. Bond se rapprocha au maximum de Goldfinger, qui suivait à la jumelle le début de l'opération. Bon-à-tout se plaça néanmoins entre Goldfinger et Bond, et il ne quitta pas du regard ce dernier. Caché derrière ses cartes, Bond mesurait la distance et l'angle qui le séparaient de Goldfinger. Il jeta un coup d'œil aux chefs de gang, qui avaient tous les yeux dirigés vers le théâtre des opérations.

— Ils viennent déjà de passer les premières grilles, dit Jack Strap, d'une voix excitée.

Les brancardiers commencèrent à sortir des corps. Bond essaya désespérément de découvrir un signe de vie, un mouvement, quelque chose qui le rassurât. Mais rien !

— Évacuez... évacuez. Les brancardiers, mettez-vous à couvert.

C'était la voix de Goldfinger.

— Groupe de démolition, préparez-vous.

Les différentes équipes couraient dans tous les sens, pour se mettre à l'abri derrière les enceintes fortifiées qui leur avaient été désignées. Il y aurait un délai de cinq minutes, à partir du moment où la bombe serait amorcée. Ensuite ce serait l'explosion et la ruée vers l'or.

— Ils ont une minute d'avance, dit Bond.

Goldfinger lui jeta un regard, par-dessus l'épaule de Bon-à-tout.

— Qu'en dites-vous, monsieur Bond ? Vous voyez que c'est moi qui avais raison ! Dans dix minutes, je serai l'homme le plus riche du monde. Qu'avez-vous à répliquer à ça ?

— Je vous le dirai dans dix minutes, dit Bond en souriant.

— Vraiment ?

Goldfinger jeta un coup d'œil à son chronomètre.

— Encore cinq minutes, mes amis, et nous irons nous mettre à l'abri. Après quoi il ne me restera plus qu'à vous remercier de votre aide précieuse, monsieur Bond, et nous nous quitterons pour toujours.

Bond aperçut soudain quelque chose qui bougeait dans le ciel. C'était un petit point noir qui montait, qui montait et qui, arrivé au sommet de sa trajectoire, éclata. Une fusée... Le cœur de Bond se mit à battre la chamade. Les soldats qui paraissaient morts se relevèrent

d'un bond et braquèrent leurs armes sur les troupes de Goldfinger. Un haut-parleur lança un ordre bref : « *Restez où vous êtes et déposez vos armes.* »

Les mitrailleuses des blindés verrouillés, qui stationnaient autour du dépôt, se braquèrent en direction du train.

Un des hommes du groupe d'arrière-garde de Goldfinger tira, et ce fut le signal de la bagarre générale.

Bond attrapa Tilly par la taille et sauta sur le quai. De la main gauche, il amortit sa chute et remit la fille sur ses pieds. Il se mit à courir, l'entraînant à sa suite.

— Rattrapez-les et tuez-les, hurla Goldfinger.

Il tira lui-même en direction de Bond, mais il était obligé de tenir son revolver de la main gauche, car Bond courait sur sa droite le long du train. Le tir était imprécis et ne causait pas de grands soucis à Bond, qui craignait par-dessus tout l'intervention de Bon-à-tout.

La jeune fille essaya de l'arrêter. Elle hurlait.

— Non... non... arrêtez ! Je veux rester près de Pussy ! Elle me protégera.

— Taisez-vous, petite imbécile, et courez aussi vite que vous le pouvez, hurla Bond.

Mais elle tentait de le retenir, de toutes ses forces. Brusquement, elle arriva à se dégager et s'élança vers un wagon. « Tant pis ! » se dit Bond en tirant son couteau. Et il s'apprêta à faire face à Bon-à-tout.

Le Coréen n'était qu'à une dizaine de mètres derrière Bond, mais il s'arrêta pour reprendre son souffle. D'un geste brusque, il lança en direction de la fille son chapeau ridicule, l'atteignant à la nuque, au moment où elle allait s'engouffrer dans le wagon. Elle s'écroula aux pieds de Bon-à-tout et ne bougea plus. Bond regardait la scène, comme pétrifié. Le Coréen fit un bond prodigieux et se retrouva presque à portée de l'agent secret. Au deuxième bond, il essaya de porter un coup du tranchant de la main au cou de Bond. Celui-ci parvint à esquiver partiellement, mais la main du Coréen le toucha aux côtes, en fin de course. Le choc fut violent et Bond lâcha son couteau, qui tomba sur le quai avec un bruit métallique. Bon-à-tout avait repris son équilibre et marchait à nouveau sur Bond. Ses yeux étaient injectés de sang, un filet de bave coulait de sa bouche. Trois coups de sifflet retentirent, dans le fracas des armes. Bon-à-tout poussa une sorte de rugissement de bête sauvage et s'élança. Bond plongea sur le côté. Il reçut néanmoins à l'épaule un coup formidable et roula sur le quai. « Maintenant, pensa-t-il en un éclair, maintenant il va me donner le coup de grâce. » Il se releva, dans un sursaut désespéré, et se ramassa sur lui-même, pour recevoir le choc, mais ce qu'il vit le stupéfia. Au lieu de bondir sur lui, Bon-à-tout courait à toutes jambes vers le bout du quai. La machine diesel s'était mise en marche et prenait de la

vitesse. Le Coréen parvint à la rattraper *in extremis* et à sauter sur le marchepied.

Derrière Bond, une porte s'ouvrit avec fracas. Il y eut un bruit de pas précipités et une sorte de cri de guerre.

— Santiago !

C'était Leiter. Le Texan aux cheveux blonds, en uniforme des Marines, était suivi d'une demi-douzaine d'hommes en uniforme. Il portait un bazooka. Bond se précipita vers lui.

— Ne tire pas. Il est à moi. Passe-moi ça.

Il arracha le bazooka des mains de Leiter et prit position, les jambes écartées sur le quai. La machine diesel était déjà à près de deux cents mètres. Il y eut une détonation, et une fumée bleue s'éleva de l'arme. Bond avait fait mouche. Des débris métalliques se détachèrent de la machine. Elle continua néanmoins sa course et disparut bientôt, après avoir abordé une courbe.

— Pas mal, pour un débutant ! dit Leiter. Le diesel arrière doit être touché. Dommage que ces machines en aient deux et que l'autre se trouve à l'avant.

Bond se releva et sourit chaleureusement à son ami.

— Espèce de crétin, dit-il, pourquoi n'as-tu pas fait bloquer la ligne ?

— Écoute, grand malin, pour les réclamations, adresse-toi au Président. Il a tenu à s'occuper de tout personnellement. La machine doit être suivie par un avion de reconnaissance, et ton petit copain Goldfinger sera entre nos mains avant midi. Nous ne pouvions pas deviner qu'il allait rester sur cette machine.

Il assena une grande tape dans le dos de Bond.

— Content de te revoir, ma vieille branche ! Ces hommes et moi avons été désignés pour te protéger et nous avons dû essuyer le feu des deux partis. Pas vrai, les gars ?

— Oui, captain.

Bond jeta un regard de reconnaissance à Leiter, avec qui il avait déjà vécu tant d'aventures.

— Merci, Félix. Tu m'as une fois de plus sauvé la vie. Mais, cette fois-ci, j'ai tout de même bien cru que c'était la fin. Je crains que Tilly Masterton n'ait été tuée par cette brute de Coréen.

Le corps de la jeune femme, toujours étendu sur le quai, ne donnait plus signe de vie. Bond s'agenouilla et tâta le poulx de la jeune femme.

— Pauvre petite ! Elle n'aimait pas beaucoup les hommes. Dire que j'aurais pu la sauver, si elle m'avait suivi !

Leiter posa sa main sur l'épaule de Bond.

— Calme-toi, mon vieux. Vous deux, emportez le corps dans le bâtiment et faites appeler une ambulance. Vous, O'Brien, allez au P.C. et annoncez que le commandant Bond est sain et sauf et que nous le

ramenons.

Bond jeta un dernier regard sur le corps de Tilly. Il revoyait la belle jeune femme au volant de sa Triumph.

Une fusée monta et éclata dans le ciel, pour annoncer le cessez-le-feu.

CHAPITRE XXII

La dernière trouvaille

Deux jours plus tard, Leiter conduisait sa Cadillac noire, dans le trafic intense du pont de Triborough. Il conduisait Bond à l'aéroport, où l'agent secret allait s'embarquer à bord d'un avion de la BOAC, à destination de Londres.

— Il est grand temps que tu abandonnes ces voitures-salons et que tu t'achètes un petit pur-sang, dit Bond, qui n'avait jamais beaucoup aimé les voitures américaines.

— Tu as peur que nous n'arrivions en retard ? demanda Leiter en riant.

Il accéléra brusquement.

— C'est ça, fit Bond, fais-toi arrêter pour excès de vitesse et l'avion partira sans moi ! Mais, puisque tu aimes tant les voitures spacieuses, je te signale qu'il va bientôt y en avoir une sensationnelle sur le marché. Celle de Goldfinger... Je me demande s'ils sont finalement parvenus à lui mettre le grappin dessus ?

— À vrai dire, dit Leiter, redevenu subitement sérieux, nous sommes tous ennuyés. Les journaux font une musique de tous les diables. Ils savent que, lorsque nous avons rattrapé la machine diesel, Goldfinger avait bloqué les commandes et qu'elle roulait à quarante à l'heure. Lui, son Coréen, Pussy Galore et les autres ont dû sauter et ils ont disparu dans la nature. Nous savons qu'ils n'ont pas pu atteindre le *Sverdlovsk* qui mouillait à Norfolk. Nous avons fait cerner les quais par la police et le croiseur est reparti sans embarquer de passagers. Toutes les frontières et les aéroports sont gardés. Nos fuyards n'ont pu passer nulle part. À mon avis, Jed Midnight a réussi à les faire passer à Cuba. Ce type est remarquablement organisé en Floride. Il les aura probablement cachés pendant la journée, pour les embarquer de nuit sur un bateau de pêche.

Bond avait passé la journée précédente à Washington, où il avait été reçu avec tous les honneurs. Il y avait retrouvé « M. », qui lui avait

expliqué comment tout s'était passé en Europe. Comme Bond l'avait espéré, le télégramme de Goldfinger avait immédiatement déclenché une action d'envergure. Les usines de Reculver et de Coppet avaient été fouillées et les preuves s'étaient accumulées contre Goldfinger. Le gouvernement des Indes avait été mis au courant des agissements de la compagnie aérienne Mecca et l'avion avait été saisi à son arrivée à Bombay. Le F.B.I. avait perdu la trace de Bond à son arrivée à Ildelwild. « M. » s'était montré satisfait de la manière dont Bond s'était débrouillé dans l'opération Grand Schelem. Bond, lui, n'était pas satisfait du tout. Goldfinger courait toujours, de même que les gangsters.

À l'aéroport, Bond et Leiter burent le verre de l'adieu, en attendant le départ de l'avion.

— BOAC annonce l'arrivée de son vol BA491, en provenance des Bermudes.

Bond prit sa serviette et dit au revoir à son ami.

— Au revoir, Félix, et merci pour tout.

— À bientôt. Dis à ton patron de te renvoyer ici dès que possible. Je te ferai visiter mes puits de pétrole du Texas... Au revoir...

Bond s'éloigna en soupirant. Il passa dans une salle d'attente et attendit l'annonce de l'embarquement. Il acheta de quoi lire. Une voix résonna dans le haut-parleur.

— M. James Bond, passager à destination de Gander et Londres, sur le vol BOAC 510, est prié de se présenter au comptoir de la Compagnie. M. James Bond, s'il vous plaît.

Il se dirigea vers le comptoir, où un employé de la BOAC demanda à voir son certificat de vaccination.

— Je m'excuse, monsieur, mais il y a un cas de typhoïde à Gander et votre vaccin n'est plus bon. Les autorités de Gander sont très chatouilleuses à ce sujet et je dois vous demander de bien vouloir accepter de vous faire vacciner avant le départ.

— J'ai déjà reçu tant de piqûres dans ma vie ! dit Bond. Et les autres passagers ?

— Ils viennent de recevoir leur piqûre à l'instant, monsieur.

— Ah bon ! dit Bond en haussant les épaules. Allons-y.

On le conduisit dans une infirmerie, où se trouvait un docteur, qui demanda :

— C'est le dernier ?

— Oui, docteur, répondit l'officiel de la BOAC.

— Parfait. Veuillez enlever votre veston et relever votre manche, s'il vous plaît.

Une odeur d'éther emplît les narines de Bond. L'aiguille s'enfonça dans son bras.

— Merci, dit Bond.

Il descendit sa manche et se baissa pour ramasser son veston. Sa main descendit, descendit, mais rata son but. Il essaya encore, mais rata une nouvelle fois le veston. Il sentit que son corps basculait et plongeait vers l'avant.

Toutes les lumières étaient allumées dans l'avion. Il y avait beaucoup de places libres. Bond se demanda pourquoi il était coincé entre deux passagers. Il voulut se lever pour changer de place, mais il fut pris de violentes nausées et une sueur froide inonda son front. Un mouchoir. S'essuyer le visage. Il ouvrit les yeux et regarda ses mains. Ses poignets étaient attachés aux accoudoirs du fauteuil. Que s'était-il passé ? Il avait reçu sa piqure et puis ?... Il jeta un regard sur son voisin de droite et faillit hurler. Bon-à-tout était assis à côté de lui. Bon-à-tout en uniforme de la BOAC. Le Coréen le considéra d'un air indifférent et sonna, comme pour appeler l'hôtesse. Il en vint effectivement une, qui n'était autre que Pussy Galore en uniforme.

— Salut, mon mignon.

— Bonté divine, qu'est-ce qui se passe ? D'où sortez-vous ?

— De la cabine, où je me suis gavée de caviar et de champagne. On peut dire que les Anglais savent voyager. Bon, tonton Gold veut te parler.

Elle s'éloigna en direction du poste de pilotage. Plus rien ne pouvait surprendre Bond, à présent qu'il venait d'apercevoir Goldfinger, en uniforme de commandant de bord de la BOAC.

— Alors, monsieur Bond, on dirait que nous ne pouvons pas nous passer l'un de l'autre ! J'aimerais tout de même que vous me racontiez comment vous vous y êtes pris pour faire échouer mon opération. Comment avez-vous réussi à prévenir vos amis ?

— Je vous raconterai tout, Goldfinger, mais pas avant d'avoir reçu une bouteille de bourbon, de la glace, du soda et des cigarettes. Ensuite je vous poserai quelques questions, et si je m'estime satisfait de vos réponses, je vous raconterai ma petite histoire. Je sais que je suis dans de mauvais draps et, comme je n'ai rien à perdre, je pose mes conditions. Avant tout, libérez mes mains.

— Je n'y vois aucune objection, dit Goldfinger d'un ton grave. Bon-à-tout, appelle Miss Galore et libère M. Bond.

— *Arrrgh*, fit le Coréen.

Cinq minutes plus tard, Bond eut tout ce qu'il désirait. Il se versa un grand verre de bourbon et but une gorgée. Goldfinger s'était assis dans un fauteuil de l'autre côté de l'étroit couloir. Soudain, Bond remarqua quelque chose au fond de son verre. Il le déposa doucement, pour ne pas faire bouger le petit papier, qui semblait être collé au fond du verre, alluma une cigarette, reprit le verre, en retira les cubes de glace et but presque tout le bourbon. Il avait pu lire le message suivant :

« JE SUIS AVEC VOUS – XXX. P'. »

Il se tourna vers Goldfinger, après avoir délicatement déposé le verre sur la tablette.

— Alors, Goldfinger, expliquez-moi d'abord comment vous êtes parvenu à vous emparer de cet avion, et dites-moi où vous comptez nous emmener.

— C'est très simple, dit Goldfinger sur le ton de la conversation. J'ai tout de même réussi à faire passer les trois camions qui contenaient mes cinq billions et je me suis rendu au cap Hatteras. J'étais évidemment accompagné par certains de mes hommes et par les chefs de gangs. En réalité, seule Miss Galore m'intéressait. J'ai grassement payé les hommes, dont je n'avais plus besoin, en n'en conservant que deux. Je me suis rendu dans un endroit désert et, après avoir laissé Miss Galore dans un des camions, sous un prétexte quelconque, je me suis éloigné en compagnie des quatre gangsters et je les ai tués, suivant ma méthode habituelle, d'une balle dans l'œil. En retrouvant Miss Galore, je lui ai expliqué que les autres avaient préféré partir et que je leur avais donné de l'argent. Il me restait six membres de mon équipe, Miss Galore et l'or. J'ai loué un avion pour aller à Newark. Je me suis ensuite rendu seul à New York, à une adresse secrète, d'où j'ai contacté Moscou par radio, pour leur annoncer l'échec de Grand Schelem. J'ai cité votre nom, qui ne leur était pas inconnu, et j'ai ainsi appris qui vous êtes en réalité. Les dirigeants du SMERSH m'ont prié de vous ramener avec moi, car ils désirent s'entretenir avec vous. Trois de mes hommes sont d'anciens pilotes de la Luftwaffe. Ils m'ont assuré qu'ils n'éprouveraient aucune difficulté à piloter un avion de ce genre, et j'ai décidé de m'emparer d'un avion de la BOAC. Je me suis fait passer pour un de vos amis et j'ai pu ainsi connaître le jour et l'heure de votre départ. Le reste fut très simple. Grâce aux piqures, j'ai pu disposer des passagers et de l'équipage et vous enlever. L'or a été chargé comme étant du matériel scientifique de haute précision.

Goldfinger fit une pause et enchaîna :

— Nous avons évidemment de petits ennuis avec la tour de contrôle. Nous avons appris qu'on recherchait déjà notre avion, mais cela n'a aucune importance. Le tout était de décoller, et ce ne fut pas très facile, car nous ne comprenions rien aux instructions données par la tour. C'est en suivant un appareil de la K.L.M. que nous sommes finalement parvenus sur la piste d'envol et que nous avons décollé. Le plein de carburant a été fait, et nous pouvons aller soit à Berlin-Est, soit à Kiev ou à Mourmansk. Voilà, termina Goldfinger. À présent, c'est à vous de parler, monsieur Bond des services secrets britanniques.

Bond censura au maximum son histoire, pour ne pas révéler au SMERSH certains secrets, comme la découverte de la « boîte aux lettres »

sous le pont, en France, ou l'émetteur qui permet de suivre à la trace une voiture.

— Comme vous le voyez, Goldfinger, ce n'est que de justesse que vous avez échappé ; sans l'intervention malencontreuse de Tilly Masterton à Coppet, vous seriez déjà depuis longtemps derrière les verrous. Vous croyez que vous serez sain et sauf en Russie ? Détrompez-vous. Nous avons également des hommes sur ce territoire et je crois que vous savez déjà à quoi vous en tenir sur la ténacité britannique.

CHAPITRE XXIII

Bouche à bouche

L'avion poursuivait sa route dans la nuit. Il y avait une heure déjà que Pussy Galore avait apporté à Bond son dîner. Elle avait dissimulé un crayon dans la serviette. Bond se demandait comment il pourrait bien faire pour obliger Goldfinger à atterrir à Gander. Il pourrait toujours essayer de mettre le feu à l'appareil. Un des Allemands sortit du poste de pilotage et s'approcha de Bond.

— La BOAC prend bien soin de vous ! dit-il en ricanant. M. Goldfinger croit que vous pourriez encore tenter quelque chose. Alors je vous annonce que je vais à l'arrière pour mieux vous surveiller.

Bond réfléchissait toujours. Il se souvint d'un accident d'avion qui s'était produit en Perse, en 1957. Mais oui, c'était une solution ! La chose était possible.

Il écrivit sur la serviette : « *Je ferai de mon mieux. Attachez votre ceinture. XXX J* »

Bond savait à présent ce qu'il allait faire. Il sortit le second couteau de son talon et le cacha sous sa veste. De la ceinture de sécurité, il s'entoura le poignet gauche. Il lui suffisait d'attendre que Bon-à-tout voulût bien tourner la tête un instant, en direction du hublot. Le Coréen, toujours aussi impassible, regardait droit devant lui. Une heure passa, puis deux. Bond se mit à ronfler. Bon-à-tout fit un léger mouvement vers la gauche. Bond continua à ronfler en cadence, tout en prenant fermement appui sur ses pieds. Il se ramassa au maximum. Le Coréen jeta un regard indifférent par le hublot, sans se pencher en avant. Bond serra la ceinture de sécurité de toutes ses forces, prit sous sa veste le couteau et plongea en avant. Il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer. Tout ce qu'il savait, c'est qu'un jour, en Perse, un

hublot d'avion avait éclaté, et que le passager avait littéralement été aspiré hors de l'appareil. Au moment où il retira le couteau, planté au centre de la vitre, un hurlement fantastique se fit entendre. Bond fut projeté contre le siège de Bon-à-tout et, stupéfait, assista à une sorte de miracle. Le corps du Coréen, démesurément allongé, était aspiré par le hublot. Il disparut, comme une balle, dans l'espace. Puis ce fut la fin du monde. L'avion se mit à piquer du nez et, avant de perdre connaissance, Bond entendit encore, par le hublot fracassé, le hurlement des moteurs. Dans l'air, il apercevait un vol de sièges et de coussins. Une douleur terrible jaillit dans sa poitrine ; il eut l'impression que ses poumons allaient éclater.

Il fut réveillé à coups de pied dans les côtes. Il avait dans la bouche un goût de sang. Il se remit péniblement sur les genoux et leva la tête. Sa vue était encore brouillée, mais il vit que toutes les lampes étaient allumées. Le bruit des moteurs était assourdissant. Devant Bond se tenait Goldfinger, son petit automatique à la main. Goldfinger donna à Bond un nouveau coup de pied. Bond attrapa la jambe et tordit la cheville. Goldfinger s'écroula, en poussant un hurlement de douleur. Bond se releva, pour assurer une meilleure prise. Il y eut une détonation, et l'agent secret sentit une violente brûlure à la joue. Il plongea sur Goldfinger, lui fit lâcher le revolver, et les deux hommes se prirent mutuellement à la gorge. Les doigts de Bond cherchaient la carotide. Il appuya de toutes ses forces et bientôt l'étreinte de Goldfinger se desserra, ses bras retombèrent, sa langue sortit de sa bouche. Il émit un gargouillement et essaya une dernière fois d'avaler une goulée d'air, la bouche grande ouverte. Il retomba inanimé et Bond relâcha son étreinte.

L'agent secret poussa un profond soupir. Il regarda autour de lui et vit Pussy Galore, inanimée, sur son siège. L'Allemand gisait au fond de la cabine. Bond s'empara du revolver de Goldfinger et le vérifia.

Il y avait encore trois balles dans le chargeur et une dans le canon. Il se dirigea rapidement vers Pussy Galore et déboutonna la veste d'uniforme. Le cœur battait. Il défit la ceinture de sécurité et allongea la femme, face contre terre, sur le plancher, pour pratiquer la respiration artificielle. Lorsqu'elle poussa un profond soupir, il l'installa sur un siège et lui laissa le temps de reprendre ses esprits. Il désarma l'Allemand et se dirigea vers le poste de pilotage. Les cinq visages se tournèrent vers lui et le regardèrent avec surprise. Bond braqua ses revolvers sur eux et dit :

— Goldfinger est mort. Celui qui n'obéira pas à mes ordres sera tué sans pitié. Pilote, quelle est notre position, notre direction, notre hauteur et notre vitesse ?

Le pilote avala péniblement sa salive et dit :

— Nous sommes à 500 milles à l'est de Goose Bay, monsieur. M.

Goldfinger voulait se poser aussi près que possible de la côte, pour essayer d'arriver à Montréal par nos propres moyens. Nous serions revenus chercher l'or plus tard. Notre vitesse au sol est de 250 milles à l'heure et notre hauteur est de 2.000 pieds.

— Combien de temps pouvez-vous continuer à voler à cette altitude ?

— Environ deux heures.

— Quelle heure est-il ?

— 4 h 55.

— Où se trouve le bateau météo Charlie ?

— À environ 100 milles au nord-est, monsieur.

— Dirigez-vous vers ce bateau et appelez-le-moi par radio.

— Oui, monsieur.

L'avion vira de bord tandis que l'opérateur essayait d'entrer en contact avec « Charlie ».

— Station météo Charlie... Ici Speedbird 510, G-ALGY appelle Charlie... Charlie répondez...

Une voix se fit entendre dans le haut-parleur.

— G-ALGY donnez votre position. Ici la tour de contrôle de Gander. Quelle est votre position ?

Londres se fit également entendre, mais plus faiblement. On entendait des voix venant de toutes les directions.

La station Charlie se fit tout à coup entendre, elle aussi.

— Ici station météo Charlie, qui appelle Speedbird. M'entendez-vous ? répondez.

Bond prit le micro.

— Ici Speedbird. J'ai tué le chef de l'Organisation. L'avion est endommagé, car j'ai dû faire sauter un hublot, et la cabine n'est plus pressurisée. Nous n'avons plus assez de carburant pour aller à Goose Bay. Nous allons faire un atterrissage forcé à proximité de votre station.

— Message reçu et compris, dit une nouvelle voix, qui semblait être celle du responsable de la station. Speedbird, donnez-nous l'identité de l'homme qui vient de parler.

— Speedbird à Charlie, ici l'agent secret britannique 007. Je répète 007. Londres vous confirmera.

Il y eut un silence, puis la voix de Charlie se fit de nouveau entendre :

— Londres et Gander me demandent des détails. Speedbird, m'entendez-vous ? Donnez des détails.

— Désolé, Charlie, mais je peux difficilement tenir cinq hommes en respect et vous raconter ma petite histoire.

— Bien compris, Speedbird.

Bond coupa le contact et s'adressa au pilote.

— Préparez-vous à atterrir. Je retourne dans la cabine. Si l'un d'entre vous passe la porte, je l'abats. Compris ?

— Je venais aux nouvelles, dit une voix de femme, mais je vois que je ferais mieux de rester dans la cabine, si je ne veux pas recevoir un pruneau.

— Retournez à votre panier, Pussy, dit Bond.

Il jeta un dernier regard sur le poste de pilotage et referma la porte derrière lui.

Deux heures plus tard, Bond était allongé dans une cabine de la station Charlie et il écoutait rêveusement un programme matinal de radio Canada. Il avait mal un peu partout. Il avait amené Pussy au fond de l'appareil et l'avait obligée à s'accroupir, le dos au dernier fauteuil. Il s'était agenouillé devant elle et, de son corps, l'avait calée contre le dossier du siège. Elle avait fait quelques remarques facétieuses, pour passer sa nervosité, jusqu'au moment du grand choc de l'avion sur la mer. L'avion avait glissé sur l'eau et s'était finalement immobilisé. Ils avaient sauté dans l'eau et avaient surnagé, grâce à leurs gilets de sauvetage, jusqu'au moment où une barque les avait repêchés.

Aucun des membres de l'équipe de Goldfinger n'était parvenu à se dégager du poste de pilotage, où ils avaient dû être assommés par le choc. Ils avaient sombré avec l'avion.

Bond et Pussy furent reçus comme des héros à bord de la station météorologique. Ils durent répondre à une foule de questions. Bond se prêta de bonne grâce à cette interview improvisée, pendant quelques minutes. Mais bientôt, un grand besoin de repos l'envahit.

À présent, il était allongé sur sa couchette, sirotant un whisky et songeant à Pussy Galore, qui avait préféré s'en remettre à lui plutôt qu'à Goldfinger. La porte de la cabine s'ouvrit et la jeune femme entra.

— Tous les membres de l'équipage sont volontaires pour me frictionner à l'alcool, dit-elle. Mais je leur ai dit que si quelqu'un devait me frictionner, ce serait vous. Alors me voilà.

— Fermez la porte à clef, Pussy. Enlevez ce pull et venez vous allonger près de moi.

Elle obéit comme une enfant sage. Elle vint se pelotonner dans les bras de Bond et le regarda. Après quelques instants, elle dit, d'une voix qui ne ressemblait plus nullement à celle d'une femme gangster, ni d'une lesbienne :

— Vous m'écrirez, quand je serai à Sing Sing ?

Bond se pencha et lui mit un léger baiser sur les lèvres.

— On m'avait dit que vous étiez pour femmes.

— C'est parce que, avant, je n'avais jamais rencontré un homme, un

vrai. Je suis du Sud. Vous savez comment on appelle une vierge, dans mon pays ? On dit que c'est une fille qui court plus vite que son frère. Je ne courais malheureusement pas plus vite que mon oncle, quand j'avais douze ans. Vous comprenez à présent, James ?

— Tout ce dont vous avez besoin, c'est une bonne leçon d'amour.

— Je crois que ça me plairait, dit-elle en regardant la bouche de Bond, prête à se poser sur la sienne. À quand la première leçon ?

Bond glissa doucement la main jusqu'à sa poitrine et, lui prenant les lèvres :

— Tout de suite, dit-il.

Table of Contents

Première partie

CONCOURS DE CIRCONSTANCES

CHAPITRE PREMIER

Réflexions devant un double bourbon

CHAPITRE II

La belle vie

CHAPITRE III

L'homme qui souffrait d'agoraphobie

CHAPITRE IV

Pincé

CHAPITRE V

Service de nuit

CHAPITRE VI

De l'or en barre

CHAPITRE VII

Cogitations dans une DB III

Deuxième partie

COÏNCIDENCE

CHAPITRE VIII

Faites vos jeux

CHAPITRE IX

De la coupe aux lèvres...

CHAPITRE X

Dans la tanière du loup

CHAPITRE XI

L'homme à tout faire

CHAPITRE XII

Filature d'un fantôme

CHAPITRE XIII

« Si vous me touchez... »

CHAPITRE XIV

Choc dans la nuit

Troisième partie

DÉCLARATION DE GUERRE

CHAPITRE XV

La chambre des aveux

CHAPITRE XVI

Le gros coup

CHAPITRE XVII

Assemblée extraordinaire

CHAPITRE XVIII

Le prince de la pègre

CHAPITRE XIX

L'esprit de l'escalier

CHAPITRE XX

Mission de reconnaissance

CHAPITRE XXI

L'homme le plus riche du monde

CHAPITRE XXII

La dernière trouvaille

CHAPITRE XXIII

Bouche à bouche